This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

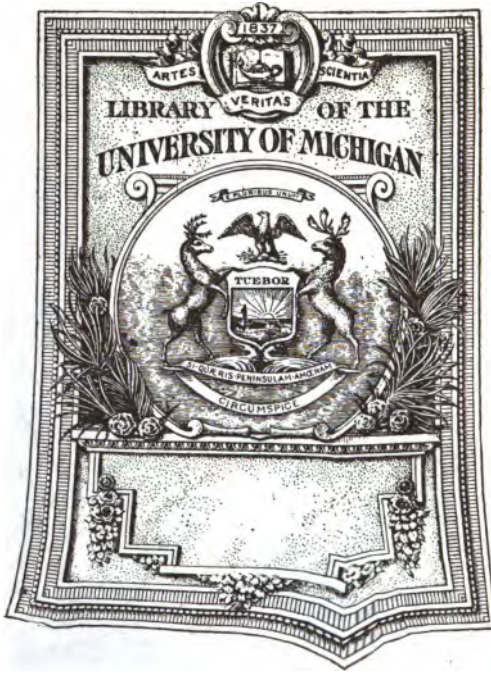
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 497893


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

747
A16

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

Kock, Charles Paul de. 1794-187

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

« Il y a dans le cœur humain une génération » perpétuelle de passions, en sorte que la ruine » de l'une est presque toujours l'établissement » de l'autre. »

MAXIMES de La Rochefoucauld.

TOME TROISIÈME.

GAND,
IMPRIMERIE DE VANDERHAEGHE-MAYA,
Rue de Brabant, n.° 12.

1843.

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

CHAPITRE PREMIER.

Tout s'explique.

Augustine et son amie se sont éloignées; je ne sais si elles nous ont vus, mais elles se sont tout-à-coup éclipsées sous les arbres qui entouraient la danse.

Je suis toujours à la même place, les yeux fixés sur l'endroit où je viens de la voir, je ne puis bouger, je ne puis parler, je serre avec force le bras de Jenneville, il me semble que je suis près de tomber.

— Eh bien! me dit Jenneville, comment la trouvez-vous?.. Hein?..

— Qui cela?

— Eh parbleu! ma femme!..

— Votre femme...

— Sans doute, puisque c'est elle que je viens de vous montrer... Mais qu'avez-vous donc, mon cher Déligny, vous semblez souffrant?

— Oui... En effet, il vient de me prendre un étourdissement... Je ne me sens pas à mon aise...

317416

— Venez prendre quelque chose...

— Non... Cela commence à se passer... Je vais me promener un peu... Loin de la danse on est plus tranquille... Ne vous gênez pas pour moi, Jenneville; madame de Rémonde vous cherche sans doute... J'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.

— Comme vous voudrez; moi je vais faire danser Herminie.

Jenneville me quitte, je suis bien aise d'être seul pour me livrer aux sentiments qui m'agitent. Augustine est la femme de Jenneville! en un moment tout s'explique... tout s'éclaircit... Je vois pourquoi elle m'a reçu; pourquoi elle me questionnait sans cesse. Je vois qu'elle ne s'informait de ce que je faisais, que pour en venir à savoir ce que faisait Jenneville; cette découverte me fait mal, elle oppresse mon cœur, elle vient de détruire toutes mes illusions!.. Moi, qui me croyais aimé, je n'étais qu'un être indifférent dont elle se servait pour être instruite des actions de son époux... Et ces lettres de femmes qu'elle voulait voir... C'est cela... Madame de Rémonde... Ninie... Elle savait que cet Adolphe n'était autre que son mari... Oui, tout est expliqué, et elle ne m'aime pas... Ah! c'est affreux!

Je me promène avec agitation autour du bal, je coudoie, je pousse plusieurs personnes que je ne vois pas. Les Parisiens murmurent après moi, les paysans me disent des injures; mais je

n'entends rien. Je n'ai plus qu'une pensée. Elle ne m'aime pas... Tout mon espoir s'est évanoui.

Dans ma colère, je la nomme perfide, ingrate! En ai-je le droit? Non; elle ne m'avait rien promis; au contraire, elle me défendait de lui parler d'amour... Mais me permettre de la voir tous les jours, me témoigner de l'amitié, et ne pas m'avouer qu'elle est l'épouse de Jenneville... Ah! voilà ce qui est mal, voilà ce que je ne lui pardonne pas.

C'est fini : je ne veux plus la voir, je ne veux plus penser à elle. Après tout, je trouverai mille femmes aussi jolies... plus même. L'amour sans espoir s'éteint, dit-on, bien vite, le mien sera donc bientôt passé. Cependant je veux la voir encore, il faut qu'elle sache que je suis instruit de tout, que je n'ignore plus qu'elle se servait de moi comme d'un instrument nécessaire à ses projets; mais quand je lui aurai dit ce que j'ai sur le cœur, c'est alors que je ne la reverrai jamais.

Tâchons de la rencontrer... rapprochons-nous du bal... de Jenneville; sans doute elle l'observe, elle ne le perd pas de vue... surtout n'ayons pas l'air triste... Faisons l'aimable, le galant avec madame de Rémonde... Cela lui fera peut-être de la peine... Hélas! non... puisqu'elle voulait toujours que j'allasse chez elle!..

Je rentre dans l'enceinte de la danse. Je m'approche de madame de Rémonde, je trouve

moyen de m'asseoir tout près d'elle, puis je lui dis tout ce qui me passe par la tête.

Herminie me regarde d'un air surpris, se met à rire, puis me dit à demi-voix :

— Qu'est-ce qui vous prend donc, monsieur? quoi! vous m'aimez, vous m'adorez ce soir!.. Et c'est ce moment que vous choisissez pour le dire?..

— Comment, madame, est-ce que je viens de vous dire que je vous adorais?

— Mais il me semble que oui, monsieur, et en termes assez clairs...

— Ah! pardon, madame, c'est que je ne savais pas... c'est-à-dire je n'aurais pas dû...

— Allons, c'est bien, taisez-vous, ce n'est pas ici le moment de vous excuser... Je vous attends demain matin... Nous verrons alors comment vous m'expliquerez votre conduite, et si vous êtes encore digne que l'on ait quelque... estime pour vous.

Je ne sais pas ce que je réponds, car depuis quelques instants j'écoutais à peine, j'avais cru reconnaître Augustine dans l'ombre, sous le feuillage, et je la suivais des yeux. Mais madame de Rémonde se lève en me tenant la main, et me dit :

— Eh bien! venez donc danser... Est-ce que vous avez oublié aussi que vous venez de m'inviter?

— Ah! c'est vrai, madame.

— En vérité, je ne sais pas ce que vous avez ce soir ! Mais vous êtes bien singulier !..

Madame de Rémonde m'entraîne ; me voilà obligé de danser. Je suis en face d'une petite-maîtresse et d'un fashionable, le reste du quadrille est composé de bons bourgeois. Je ne suis pas à ma danse, je regarde sans cesse à droite ou à gauche ; mes yeux voudraient percer sous les arbres ou dans les groupes qui m'entourent, chaque chapeau de paille me donne des mouvements nerveux, Herminie est obligée de me dire :

— C'est à vous... Mais allez donc... Ce n'est pas cela, prenez donc garde.

Jenneville, qui est venu nous regarder danser, rit aux éclats à chaque bévue que je fais, et s'écrie :

— C'est la suite de son étourdissement.

Ma danseuse prend fort bien la chose, parce qu'elle croit que c'est elle qui me cause toutes ces étourderies. Le fashionable et sa dame sont les seuls que je n'amuse pas. Je suis bien sûr qu'ils se promettent de me reconnaître pour ne plus danser devant moi.

Enfin la contredanse finit ; j'en suis enchanté, je reconduis Herminie, je la laisse près de Jenneville et je vais chercher un peu de calme loin du bal. D'ailleurs Augustine n'y est plus, j'en suis bien sûr ; il est probable qu'elle se cache et se tient à l'écart sous le feuillage.

Je fais quelques pas dans le bois... On me prend le bras. Tout mon corps a tressailli, j'ai cru que c'était elle... Non, c'est Ninie.

— Eh bien!.. Adolphe m'a-t-il vue? vous a-t-il parlé de moi?

— Non, Ninie, il ne m'en a pas dit un mot.

— Ah! tant mieux... Je vous assure qu'à présent je n'ai plus envie de le rencontrer... Vous venez de danser, monsieur Paul.

— Oui.

— Et avec la dame d'Adolphe... Est-ce que vous en êtes amoureux aussi, vous, de cette dame-là?

— Oh! non, je vous assure.

— On l'aurait cru pourtant à la manière dont vous avez ri et causé avec elle!.. Ah!.. je vais m'en aller, ma tante m'attend, nous retournons à Paris... Je ne me suis guère amusée ici!.. Adieu, monsieur Paul.

— Adieu, Ninie.

— Vous viendrez me voir, n'est-ce pas?

— Oui, j'irai.

Ninie me quitte tristement. Je m'enfonce dans le bois, je marche au hasard... Je cherche toujours Augustine.

Tout-à-coup des cris se font entendre. Ce n est pas du côté du bal. Je me dirige vers l'endroit d'où ils partent, et bientôt j'aperçois Dubois se débattant entre quatre paysans, dont deux tiennent des bâtons levés sur lui.

Je vois près de Dubois qui, à ma vue, quitte le ton suppliant et prend un air furieux.

— Qu'est-ce donc et pourquoi menacez-vous monsieur? dis-je aux paysans.

— Parce qu'il s'avise, lui, de vouloir turlupiner nos amoureuses.

— Ça n'est pas vrai... Je jouais *au chat* avec elles, et voilà tout.

— Ouais! nous vous avons bien vu là-bas avec Madeleine que vous aviez jetée par terre...

— C'est en courant, le pied m'a manqué... D'ailleurs Madeleine n'avait pas besoin de vous pour se défendre... J'en ai la preuve sur les joues...

— Vous mériteriez d'en avoir bien d'autres...

— Qu'est-ce à dire?.. Est-ce que je savais que c'étaient vos amoureuses, moi?.. D'ailleurs vous n'êtes que quatre, elles étaient cinq...

— Tiens, ce faraud de Paris qui vient enjoler nos filles !.. Et si nous te faisions danser sans violon, dis donc, monsieur le chat.

— Messieurs, apprenez que je ne me bats qu'au pistolet ou à l'épée... Je ne joue pas du bâton, moi, mais venez chez moi à Paris demain matin... Je vous rendrai raison à tous les quatre.

— Oui, je crois que tu ferais un beau merle avec tes pistolets!..

J'emmène Dubois loin des paysans; il leur crie, quand il est près du bal :

— Je vous attends demain matin tous les

quatre... Et si vous avez du cœur vous me le prouverez... Les lâches! ils s'étaient mis quatre contre moi, heureusement que j'ai tenu ferme.

— Oui, et que je suis arrivé.

Quand nous sommes près des lumières, je m'aperçois que Dubois a la figure tout égratignée.

— Il me paraît, lui dis-je, que ce n'est pas toujours toi qui faisais le chat?

— Ah!.. ces petits coups d'ongles viennent de la grosse Madeleine... Parce qu'en voulant l'attraper je me suis trouvé avoir la main sous son jupon au lieu de l'avoir dessus; ces villageoises n'ont aucune habitude des jeux innocents! Quant à ces misérables paysans, si jamais je les retrouve!..

Dubois ne termine pas sa phrase, il vient de voir devant nous les cinq paysannes avec leurs quatre galants, aussitôt il me lâche le bras et disparaît sous les arbres.

Je ne m'occupe pas de Dubois, je parcours de nouveau toutes les avenues qui sont près de la danse. Elle n'est plus ici, j'en suis certain. Jenneville est parti avec sa société; déjà la danse n'est plus aussi animée. Rien ne me retient à Auteuil. Ah!.. j'étais venu avec Dubois... Mais je ne le vois plus... Il est parti sans doute; partons aussi.

Je n'ai point retenu de voiture, mais je suis décidé à revenir à pied. Il me semble que l'exer-

cice m'est nécessaire, qu'il me fera du bien, peut-être aussi la fatigue me procurera-t-elle quelques heures de sommeil. Je ne trouve pas la route longue! J'ai trop de choses à penser.

Me voilà à Paris, sur les boulevards. Si j'osais, j'irais chez elle ce soir. Mais non... Il est onze heures passées, cela serait trop inconvenant... Il faut attendre jusqu'à demain. D'où vient donc que je suis si impatient de la revoir, puisque je suis certain maintenant de n'en être pas aimé?

Après une nuit dont j'ai compté toutes les heures, je vois enfin naître le jour, qui ne m'apportera pas le bonheur, mais qui, j'espère, verra se terminer une liaison qui ne peut plus me causer que des peines.

Je me lève, je m'habille, je sors, je ne puis rester en place. Je vais dans sa rue... sous ses fenêtres... tout est encore fermé!.. Ah! je ne croyais pas que je l'aimais autant!.. Si elle savait combien je l'aime, peut-être serait-elle sensible à mes tourments. Non, l'amour est un sentiment égoïste. On aime parce que cela plaît; mais on n'aime jamais pour faire plaisir à quelqu'un.

Je retourne sur les boulevards, j'entre dans un café, enfin j'atteins neuf heures, et je me décide à me présenter chez elle, quoiqu'il soit un peu matin.

Je demande à sa bonne si elle est levée.

— Oui, monsieur, madame est levée depuis long-temps.

— Demandez-lui si je puis la voir.

La bonne me quitte et revient bientôt me dire que sa maîtresse m'attend dans sa chambre.

Je tâche de calmer mon agitation... mais je ne le puis... Elle vient à moi.

— Vous voici de bonne heure, M. Déligny, me dit-elle en me présentant un siége, venez-vous déjeuner avec moi?

Je la regarde... ses yeux sont rouges, gonflés, elle a pleuré... Je sens s'évanouir mon ressentiment... je demeure interdit et ne sais que répondre. Augustine me regarde à son tour et s'écrie :

— Qu'avez-vous donc? êtes-vous malade?.. vous est-il arrivé quelque événement fâcheux?.. vous avez quelque chose, je le vois bien.

Je m'assieds près d'elle en balbutiant :

— Vous avez été hier à Auteuil, madame?

— Hier... oui... j'y ai été un moment avec Juliette... Qui donc vous a dit cela?

— Je vous ai vue...

— Moi, je ne vous ai pas aperçu... il est vrai que je suis restée si peu de temps... Et avec qui étiez-vous?

— Avec Jenneville, et c'est lui qui m'a fait vous apercevoir...

— Lui!..

Augustine rougit et se tait, nous gardons long-temps le silence, enfin elle me prend la main en me disant :

— Eh bien! maintenant vous savez qui je suis?

— Oui, madame; mais j'aurais préféré l'apprendre par vous...

— Ah! M. Déligny... ne m'en veuillez pas... je vous en prie. Depuis long-temp je voulais me confier à vous, mais je n'osais pas. Mon mari a dû me peindre sous des couleurs si défavorables!.. Maintenant que vous savez que je suis cette femme avec laquelle son époux n'a pu vivre, écoutez-moi, je vous en conjure... Ah!.. je serais si fâchée de perdre votre amitié.. Ecoutez-moi, vous me jugerez ensuite.

Déjà toutes mes résolutions se sont évanouies.. Je regarde Augustine... je soupire, et j'attends en tremblant ce qu'elle va me dire, non pour juger si elle fut coupable, mais pour savoir si elle aime toujours celui qui l'a quittée.

— Jenneville a dû vous dire, M. Déligny, qu'il s'était marié à vingt-quatre ans, j'en avais vingt lorsque je l'épousai. J'étais orpheline, je demeurais avec un oncle qui était mon tuteur. J'avais vu quelquefois Jenneville dans le monde. Mon oncle me laissait prendre peu de plaisirs, et dans la solitude j'aimais à réfléchir, à me créer un avenir suivant mes goûts. Je ne voyais pas de plus grand bonheur que d'épouser un homme de son choix, de ne plus vivre que pour lui, de ne plus avoir d'autres pensées, d'autres désirs que les siens... Ces rêves de ma jeunesse,

je crus qu'ils se réaliseraient lorsque Jenneville me fit la cour. Jenneville me plut, il me jura qu'il m'aimerait toute la vie... il était alors si tendre, si aimable, si passionné... Tous les moments qu'il passait loin de moi étaient, disait-il, des siècles de tourments, il ne se trouvait bien qu'à mes côtés; moi je partageais son amour, et l'avenir ne s'offrait à mes yeux que sous les plus riantes couleurs! enfin nous fûmes époux. Ma fortune était égale à celle de Jenneville, et mon oncle crut ainsi assurer ma félicité.

Pendant les premiers six mois qui suivirent notre hymen, Jenneville me montra la même tendresse, le même empressement à être auprès de moi. Au bout de ce temps il commença à former des parties de plaisir desquelles je n'étais pas... Hélas!.. j'ignorais qu'il faillait que cela fût ainsi, et qu'un mari ne peut pas toujours ne s'amuser qu'auprès de sa femme. Je n'avais aucune connaissance du monde, et encore moins du cœur humain. Je ne savais pas que pour être toujours bien vue de son mari, il faut lui laisser liberté entière. Ce n'était pas là l'idée que je m'étais formée du mariage; mais j'avais fait un roman, et il s'agissait alors de la réalité. J'eus le malheur de me plaindre à mon mari, de trouver mauvais qu'il pût s'amuser sans moi... Ce fut mon premier tort!.. je l'ai payé bien cher.

Mes reproches donnèrent de l'humeur à mon époux, il ne fut plus aussi aimable avec

moi. Craignant que quelque autre femme ne me ravît son cœur, je voulais le suivre partout, être sans cesse à ses côtés... j'étais jalouse enfin!.. C'était encore un tort et un bien grand!.. non pas d'être jalouse, mais de ne point savoir le cacher.

Jenneville m'emmenait avec lui dans le monde, mais ce n'était plus que contre son gré. Il prétendait que j'étais coquette, que j'aimais trop les plaisirs... Ce n'étaient pas les plaisirs que je cherchais, mais je voulais être avec lui, et il n'en goûtait plus dans l'intérieur de son ménage.

Bientôt ce furent des plaintes, des scènes, des emportements. Bien des fois, au moment d'aller ensemble en soirée, lorsque ma toilette était terminée, Jenneville changeait de résolution et ne voulait plus sortir; ou bien, lorsqu'il était sorti d'avance en promettant de revenir me chercher, il me laissait toute habillée, passer ma soirée à l'attendre; il me cachait les invitations que l'on m'adressait, il me faisait entendre au contraire que ma présence était ridicule dans beaucoup de réunions; enfin il faisait tout ce qu'il pouvait pour me dégoûter d'aller avec lui. Pardon, M. Déligny; ces détails vous paraîtront minutieux peut-être, mais pour une femme, ce sont tous ces riens qui composent le bonheur ou le malheur de sa vie!

Jenneville me déclara enfin qu'il voulait être

son maître et qu'il irait sans moi tant que cela lui conviendrait, parce que cela l'ennuyait beaucoup de *traîner* sans cesse une femme avec lui. Ce furent ses propres expressions, je pleurai, je me plaignis... j'eus encore tort... d'ailleurs on a toujours tort quand on n'est plus aimée.

Un an s'était à peine écoulé depuis notre hymen, et ce bonheur que je m'étais promis, avait déjà fait place aux larmes, aux tourments, aux regrets. Mon oncle mourut; Jenneville, sachant que je n'avais plus personne à qui conter mes peines, n'eut plus aucun égard pour moi. Bientôt il mit le comble à ma douleur, je sus qu'il m'était infidèle... qu'une autre recevait ses hommages... J'adressai les plus vifs reproches à mon mari, cela ne fit que l'aigrir davantage... Je ne savais pas qu'il est permis à ces messieurs d'être inconstants, mais qu'il ne nous est pas permis de nous en plaindre.

J'avais retrouvé dans le monde Juliette, une de mes amies de pension; elle était veuve, et venait souvent me tenir compagnie; mon mari le trouva mauvais; il prétendit qu'elle me donnait de mauvais conseils. Pauvre Jutiette! elle m'engageait seulement à ne pas tant pleurer. Enfin, un parent éloigné de mon oncle, un jeune homme de dix-huit ans, arriva à Paris, où il avait cru trouver encore mon oncle. Il vint me voir, il ne connaissait personne dans cette ville, et désirait se faire un appui de mon mari; mais

Jenneville le reçut si froidement que le pauvre garçon n'osa plus se présenter devant lui, et, pour venir me rendre visite, il avait soin de s'informer si mon époux n'était plus à la maison. J'ignorais cette circonstance... j'étais si loin de me douter que Jenneville s'en ferait une arme contre moi !.. qu'il pourrait me soupçonner d'être coupable... moi, qui aurais voulu qu'il ne me quittât pas un instant !.. Il osa cependant me faire entendre que les visites de mon parent avaient un motif outrageant pour lui... Je fus indignée de ce soupçon, je fis défendre à ce jeune homme de revenir, mais je ne cachai point à Jenneville toute la peine que me causaient sa conduite, son abandon et ses infidélités. Que vous dirai-je enfin !.. J'étais devenue insupportable à mon époux ; il me le déclara, m'annonça qu'il ne lui était plus possible de vivre avec moi, et qu'il fallait nous séparer.

Nous séparer! après deux ans de mariage !.. et lorsque l'amour avait formé nos nœuds!.. Ah ! monsieur... vous ne pouvez concevoir tout le mal que me fit cette proposition... J'aimais toujours Jenneville, et malgré ses torts, je me flattais encore qu'il reviendrait à moi. Mais la proposition de nous séparer détruisait toutes mes espérances... elle brisait mon cœur... Je sentis combien j'aimais l'ingrat... Je fondis en larmes, je fus sur le point de tomber à ses pieds et de lui demander la grâce de ne point le quitter, en lui

jurant qu'il n'entendrait plus une plainte sortir de ma bouche... Mais il n'étais plus là... il s'était éloigné aussitôt après m'avoir fait connaître ses intentions.

Lorsque je me vis seule, je donnai un libre cours à mes sanglots, mais je pris la résolution de ne plus m'opposer aux désirs de mon mari. Hélas! je payais bien cher cette résistance que j'avais quelquefois apportée à ses volontés. Puisque ma présence lui était insupportable, je me résignai à cette séparation, et je lui écrivis que je me conformerais à ses désirs.

Jenneville cessa dès ce moment de se présenter devant moi. Un homme de loi fut chargé de divers arrangements relatifs à nos fortunes respectives .. Je redevins libre de faire toutes mes volontés, mon mari me le fit signifier un jour, et j'appris en même temps qu'il ne demeurait plus avec moi. Je quittai le logement que nous avions habité ensemble ; il me rappelait des moments de bonheur qui avaient trop peu duré!... Je pensai aussi que, puisque M. Jenneville ne voulait plus que je fusse sa femme, ce serait l'obliger de ne plus porter son nom. Je repris celui de Luceval, qui est le nom de mon père, et, me faisant passer pour veuve, je vins m'établir dans ce quartier éloigné de celui qu'habite mon époux. Je pris la ferme résolution de ne plus aller dans le monde, de ne plus voir personne que ma fidèle Juliette et la respectable madame

Dermont qui m'avait toujours témoigné le plus tendre intérêt.

Je m'étais aussi promis de ne plus m'occuper d'un époux qui ne voulait être qu'un étranger pour moi, mais je l'aimais toujours ! et malgré tous mes raisonnements, malgré les conseils de mes deux fidèles amies, souvent, seule, enveloppée d'un grand manteau, la tête couverte d'un vaste chapeau et d'un voile épais, j'allais passer des heures entières près de la maison de mon mari. Je l'apercevais entrer ou sortir... quelquefois je ne pouvais résister à l'envie de le suivre... de savoir ce qu'il faisait!.. Hélas ! ce que j'apprenais ajoutait encore à mes peines... mais nous ne pouvons pas résister à cette curiosité du cœur qui nous fait souvent désirer de savoir ce qui nous rendra plus malheureux encore !...

Je sus le nom de plusieurs maîtresses de Jenneville ; j'appris que sous le nom d'Adolphe, il avait mis dans sa chambre une jeune fille nommée Ninie ; enfin, j'appris sa nouvelle passion pour madame de Rémonde. Je savais quels étaient les amis les plus intimes de Jenneville ; c'est ainsi que votre nom me fut familier. Je ne vous connaissais pas, mais on m'avait dit que vous étiez un des compagnons de plaisir de mon mari, et d'après ce que l'on m'avait conté de vous, je ne vous jugeais ni plus sage, ni plus raisonnable que lui... Pardonnez, je ne vous connaissais pas alors.

Peu à peu, cependant, grâce à ma bonne Juliette, je cessai d'épier les démarches de mon mari. Je devins plus raisonnable et je tâchai de me persuader que Jenneville n'était plus rien pour moi. Ce fut vers cette époque que je vous rencontrai au spectacle. Votre nom, prononcé près de moi, m'apprit que j'étais auprès d'un ami de mon époux, et je vous examinai avec plus d'attention.

Je vous revis ensuite à l'Opéra; mais jugez de ma surprise en vous voyant avec cette jeune fille, que j'avais aussi aperçue avec mon mari... Je fis là-dessus mille conjectures... mais je ne soupçonnais pas la vérité Enfin je vous retrouvai au spectacle de Franconi. . Je m'étais déjà aperçue que vous désiriez me parler, je crus que vous saviez fort bien que j'étais l'épouse de Jenneville, et que c'était lui qui, pour m'éprouver, vous avait engagé à me faire la cour... Cette idée me piqua, je résolus de vous faire voir que je n'étais pas votre dupe .. Vous devez vous rappeler ce que je vous dis en vous permettant de venir me voir... J'étais persuadée que vous me compreniez et que vous étiez envoyé par mon époux

Mais bientôt je m'aperçus que je m'étais trompée, et que vous ne saviez pas qui j'étais... je m'aperçus aussi que vous n'étiez pas tel que je vous avais jugé. On vous avait peint à mes yeux sous des couleurs peu favorables, je vous

croyais les mêmes principes que Jenneville... En vous connaissant mieux, j'ai su apprécier les qualités de votre cœur; alors, sans doute, j'aurais dû avoir pour vous une entière confiance... j'aurais dû vous apprendre que j'étais cette femme avec laquelle votre ami n'avait pas pu vivre. Mais en vous cachant cette circonstance, je savais de vous mille choses, que vous ne m'auriez pas dites si vous aviez su mon véritable nom: l'amour de Jenneville pour madame de Rémonde, les folies qu'il fait pour elle, l'inconséquence de sa conduite, vous m'auriez certainement caché tout cela si vous aviez su que j'étais sa femme, car vous auriez craint de me faire de la peine, et cette crainte vous aurait engagé à me taire la vérité.

Vous savez maintenant les motifs de mon silence; si j'ai été coupable en ne vous disant pas plus tôt mon secret, pardonnez-moi, M. Déligny; mais que cela ne me fasse pas perdre votre amitié... vous connaissez ma triste situation dans le monde... Repoussée par celui que j'adorais, ai-je eu tort en vous disant que je ne devais plus connaître l'amour?.. mais faut-il aussi que cela me prive d'un ami?

Elle se tait, je l'ai écoutée sans l'interrompre, et je reste muet encore. Que pourrais-je lui dire?.. je sens bien qu'elle n'a aucun tort envers moi, car elle n'a jamais encouragé mon amour, mais je n'en suis pas moins malheureux.

Voyant que je garde le silence, Augustine me dit en souriant :

— Vous êtes toujours fâché contre moi ?

— Fâché !.. non, madame, je ne suis pas fâché, mais je suis désolé, désespéré !.. Avant de savoir que vous étiez l'épouse de Jenneville, je conservais l'espoir de ne pas vous être indifférent... cette permission que vous m'accordiez de vous voir presque tous les jours... la bonté avec laquelle vous me receviez... l'intérêt que vous preniez à savoir ce que j'avais fait... à lire même les lettres que les dames m'écrivaient, tout cela ne devait-il pas me persuader que j'avais touché votre cœur ?... dites, madame, étais-je donc un fat de le supposer, d'après votre conduite avec moi ?

— Non... non, sans doute, j'ai eu tort... bien tort... je ne réfléchissais pas à ce que je faisais....

— A présent, je vois bien que je me trompais complètement... que ce n'est que Jenneville qui vous occupait... Jenneville ! un homme qui vous a trahie, abandonnée, qui a pu dédaigner le trésor qu'il possédait... et vous aimez encore cet homme-là !..

— Il est mon époux.

— Il ne l'est plus, puisqu'il a voulu se séparer de vous. Par sa conduite, il vous a rendue entièrement libre... que lui importe désormais qui vous aimerez !.. en vous quittant ne vous a-t-il pas dégagée de tous vos serments?

— Oh! non... non... je ne le pense pas!..

— Et moi, je vous assure qu'il s'inquiète fort peu de tout ce que vous faites; qu'il ne voit, ne pense qu'à sa madame de Rémonde; que cette femme-là fera de lui tout ce qu'elle voudra, parce que.... Ah! pardon, madame, pardon! je vous afflige en disant cela... mais je trouve maintenant Jenneville inexcusable de ne pas vous aimer, vous! ne pas vous adorer... ah! c'est indigne... je ne lui pardonnerai jamais sa conduite envers vous... désormais je ne veux plus le voir... je ne veux plus lui parler...

— M. Déligny, je vous en prie, ne vous brouillez pas avec Jenneville à cause de moi... il était votre ami...

— Mon ami... non, madame; il n'a jamais été ce qu'on appelle un ami, c'était une connaissance, et voilà tout... mais mon ami... je vous jure qu'il ne le sera jamais... je ne puis être l'ami d'un homme qui a fait votre malheur... et que malgré cela, vous adorez toujours .. ce qui n'a pas le sens commun...

— Pouvez-vous me faire un crime de désirer ramener mon époux près de moi? Alors même que je n'aurais plus pour lui le même amour, et que mon cœur, ulcéré par ses mépris, aurait enfin plus de raison, Jenneville n'est-il pas mon mari?..

— Votre mari!... vous voyez bien qu'il ne veut plus l'être, puisqu'il vous a quittée... Au reste, madame, je sens que tout ce que je vous dirais

serait inutile, l'amour ne se guérit qu'avec un autre amour... Je veux tâcher de faire usage de ce remède... et comme ce n'est pas en continuant de vous voir que je cesserai de vous aimer, ou que je me livrerai à une passion nouvelle... alors... je ne vous verrai plus... car vous conviendrez que ce serait une folie, à moi, de ne pas chercher à me guérir d'un sentiment sans espoir... n'est-il pas vrai, madame?

— Je ne puis vous blâmer, monsieur; cependant... cesser entièrement de me voir... il me semble qu'en venant seulement plus rarement...

— Non, madame, non; oh! en amour il ne faut jamais prendre de demi-mesures! il faut que je ne vous voie plus du tout... ce ne sera pas une grande privation pour vous... à la vérité, vous aurez moins souvent des nouvelles de votre mari; mais à Paris, il est si facile, avec de l'argent, de connaître toutes les actions de quelqu'un!.. vous trouverez mille personnes obligeantes qui vous rendront ce service...

Augustine ne me répond pas, sa tête est penchée sur sa poitrine... elle semble réfléchir... je ne puis voir ses yeux!.. mais pourquoi désirer les voir encore, ces yeux qui portent le trouble dans mon cœur?

Depuis assez long-temps nous gardons tous deux le silence. Enfin je fais un effort sur moi-même, et prenant brusquement mon chapeau, je m'écrie : Adieu, madame! puis je sors précipitamment de chez elle.

CHAPITRE II.

Une scène à la Rapée.

Je suis content du courage que j'ai montré, et me voilà bien décidé à ne plus retourner chez madame... madame Luceval, car je ne puis m'habituer à l'appeler madame Jenneville.

Mais pour me fortifier dans ma résolution je sens que j'ai besoin de m'étourdir, de me distraire... Je suis comme ces poltrons qui se grisent la veille d'un combat.

Je rentre chez moi... Je voudrais travailler, me créer quelque occupation... Mais, non, je ne suis pas assez calme pour travailler, il me faut du bruit, du mouvement... je vais ressortir... Jolivet arrive.

— Dis donc, Paul, je n'ai pas laissé un parapluie chez toi la dernière fois que je suis venu?.. Ah! tu te portes bien du reste... Un parapluie brun passé... à canne.

— Je suis enchanté de te voir, Jolivet; que fais-tu aujourd'hui?

— Moi... mais comme tu vois, je cours partout pour tâcher de retrouver ce maudit parapluie...

— Laisse-là ton parapluie, et réponds-moi.

— C'est que tu ne sais pas qu'il n'était pas à moi, c'est un monsieur qui me l'avait prêté, il

y a... trois ou quatre mois, j'avais toujours oublié de le lui rendre... Mais comme il a plu ce matin il est venu me le demander; c'est très-désagréable, il faudra que je le paie... Il était vieux, et il faudra que j'en donne un neuf...

— Jolivet, je suis décidé à m'amuser aujourd'hui ou à l'essayer du moins... Reste avec moi, je te mène dîner, je te mène au spectacle, je te mène où tu voudras.

— Bah! vraiment!.. C'est assez séduisant... Et tu ne me laisseras pas avec la carte chez le traiteur?

— En tout cas, il me semble que je t'ai remboursé.

— Oh! c'est juste!.. Je disais ça pour rire... Ma foi, je me laisse séduire, je reste avec toi... D'ailleurs je vois bien qu'il faut que je fasse mon deuil du parapluie... Je tâcherai d'en trouver un de hasard.

En ce moment on sonne avec violence à ma porte. C'est Dubois; il ne pouvait arriver plus à propos.

— Ouf! je n'en puis plus, j'arrive d'Auteuil, dit Dubois en se jetant dans un fauteuil.

— Comment! tu y as couché?

— Il a bien fallu, je t'attendais toujours... Il était tard, plus de voitures... Revenir seul... C'est une route si ennuyeuse!.. Je me suis dit: Au fait, il y a des lits à Auteuil comme ailleurs.. J'ai couché dans une auberge où il y a une servante qui n'est pas piquée des vers...

— Mais tu as été piqué par quelque chose, toi, dit Jolivet en examinant la figure de Dubois.

— Ça... oh! ce n'est rien... Ce sont les caresses de la vertu!.. Eh bien! mes enfants, vous semblez disposés à sortir... Avez-vous des projets pour aujourd'hui?

— Tu vas venir avec nous, Dubois, je veux me distraire, m'égayer... si cela est possible.

— Et c'est lui qui nous régale, dit Jolivet.

— Oh! c'est lui qui régale!.. C'est ça qui te fait venir, toi, *cancre!*.. S'il fallait payer ta part tu n'en serais pas!..

— Ah! par exemple... C'est faux!

— Quant à moi, j'avoue que pour le moment il me serait difficile de payer la mienne, je suis à sec... Mais je me remonterai!.. Nous allons donc nous divertir, c'est le principal..

— Dubois, je n'ai pas laissé un parapluie chez toi?

— Va donc te promener avec tes rifflards... Dis donc, Paul, est-ce que tu as triomphé de ta belle? tu veux célébrer ta victoire!..

— Ne parlons pas de cela, Dubois, je t'en prie...

— Tu soupires... Pauvre garçon! on s'est moqué de toi, j'en étais sûr. Tu as agi en troubadour du treizième siècle, et ce n'est plus ce genre-là qui plaît maintenant. Mais nous allons dîner ensemble, nous boirons chacun nos deux

bouteilles de champagne, et je te réponds qu'en sortant de table tu ne sauras plus de quelle couleur sont les cheveux de ta maîtresse...

— J'espère l'oublier sans avoir besoin de cela.

— Messieurs, dit Jolivet, si nous allions chercher Jenneville, pour qu'il vienne avec nous?..

— Non, non... c'est inutile, dis-je aussitôt; Jenneville ne pourrait pas sans doute quitter madame de Rémonde...

— Eh! d'ailleurs, nous n'avons pas besoin de lui pour nous amuser, dit Dubois; Jenneville n'a pas notre rondeur, notre franchise... Mais ce Jolivet est étonnant!.. Du moment que ce n'est pas lui qui paie, il inviterait toutes ses connaissances, et il leur ferait croire que c'est un dîner qu'il leur rend. Partons, le temps est beau... Prenons la noble *citadine* et faisons-nous mener à la campagne... Qu'en dis-tu, Paul?

— Tout ce que vous voudrez, messieurs; ne ménagez pas ma bourse... Il y a quelques jours, je désirais amasser, devenir riche... Mais aujourd'hui je ne tiens plus à rien, il m'en restera toujours assez!

— Eh bien! sois tranquille, tu es avec deux gaillards qui feront ton affaire.

Nous montons tous les trois en citadine, et Dubois dit au cocher :

— Nous te garderons toute la journée; mène-nous à la campagne.

— Quelle campagne, mon bourgeois ?

— Celle que tu voudras !.. Nous n'y tenons pas, les gens d'esprit s'amusent partout... Pourvu qu'il y ait des arbres, de jolies filles et de la friture, c'est tout ce que nous voulons.

— Allons, fouette tes chevaux, dit Jolivet, et mène-nous argent comptant.

La citadine roule, Dubois et Jolivet font ce qu'ils peuvent pour m'égayer. Ils disent toutes les folies qui leur passent par la tête, Jolivet est presque aimable lorsqu'on lui paie à dîner. Je fais mon possible pour partager leur gaîté, mais mon rire est forcé, j'ai au fond du cœur comme un poids qui m'oppresse, et en riant même je le sens toujours.

Dubois a baissé les stores de la voiture, il veut que nous ayons le plaisir de la surprise, et que nous nous abandonnions à la sagacité du cocher ; enfin la citadine s'arrête, nous descendons et Dubois rit aux éclats. Nous sommes à la Rapée !

Peu m'importe à moi où nous dînerons, mais Jolivet fait la grimace en disant :

— Jolie campagne !.. où l'on ne voit que des pièces de vin !

— Est-ce que vous n'êtes pas contents, mes maîtres ? dit le cocher. Dame, vous m'avez demandé de la verdure et de la friture... J'vous ai mené au Gros-Arbre, *ous qu'on* mange de fameuses matelottes.

— C'est très-bien, mon garçon, dit Dubois, autant la Rapée qu'autre chose!.. Et nous avons les bords de l'eau pour promenade, ce qui doit donner de l'appétit. Toi, cocher, attends-nous dans les environs, nous te garderons jusqu'à ce soir, tu nous ramèneras à Paris. Allons, messieurs, il est trop tôt pour dîner, côtoyons la Seine en folâtrant, et tâchons de rencontrer des syrènes.

Nous nous mettons en marche. Mais Jolivet a de l'humeur de ce que Dubois a laissé le cocher nous mener à Bercy. Il prétend que nous y dînerons mal, que nous n'aurons que du fromage pour dessert; il boude et marche loin de nous.

— A-t-on idée d'un garçon comme ce Jolivet? me dit Dubois en me prenant le bras. Il voudrait faire un dîner à vingt francs par tête parce que tu paies, il est de mauvaise humeur parce qu'il n'aura pas de charlotte russe à son dessert .. Ah! que je voudrais donc lui jouer quelque tour, pour nous moquer de sa lésinerie!

Nous continuons pendant quelque temps de suivre les bords de la Seine, quoique Jolivet s'écrie à chaque instant :

— Messieurs, il est l'heure d'aller dîner.

— Enfin nous revenons du côté de la Rapée. En nous rapprochant de la barrière, nous apercevons trois femmes un peu loin devant nous. Une d'elles est en chapeau, les deux autres en bonnets.

— Je vais reconnaître les objets, dit Dubois; aussitôt il nous quitte, il a bientôt atteint les trois personnes qui nous devançaient. Nous le voyons avec surprise les saluer et leur parler.

— Ce Dubois connaît toutes les femmes, dit Jolivet, jusqu'à la Rapée où il trouve des connaissances!..

Dubois revient bientôt vers nous d'un air indifférent.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? dit Jolivet.

— Oh'.. il n'y a rien à faire!.. Il serait inutile de perdre notre temps par-là...

— Tu connais ces dames cependant?

— C'est justement pour cela que je vous dis qu'il n'y a rien à faire. Celle qui a le chapeau est la veuve d'un *demi-gros* de la rue de la Verrerie.. C'est une femme qui, avec cette tournure simple que vous voyez, a environ cinquante mille livres de rentes!

— Peste!.. c'est joli ça!

— A l'entendre on ne s'en douterait pas... Elle est toute ronde... sans prétentions... Elle ne se remarie pas, parce qu'elle se trouve fort heureuse... Je ne la crois pas insensible cependant.

— Et tu n'as pas cherché à te faufiler par-là, toi, Dubois! elle est donc laide?

— Non, elle est très-bien au contraire, beaucoup de jeu dans la physionomie... Il y a des gens qui prétendent qu'elle est louche, mais

quand elle a les yeux baissés ça ne se voit pas. J'ai voulu lui faire la cour... je n'ai pas réussi... Oh! si je lui avais plu elle me l'aurait sur-le-champ laissé voir... Elle est très sans façon... Du reste, ça m'aurait été assez bien... C'est une femme qui est d'une générosité!.. Elle n'a rien à elle; quand on lui plaît elle vous assomme de cadeaux... Je connais un jeune homme à qui elle a envoyé dix-sept bourses et quarante-deux cravates. Elle se promène par ici avec deux de ses petites cousines, je suis sûr qu'elle vient les régaler d'une matelotte.

Jolivet écoutait Dubois avec beaucoup d'attention, et tout en l'écoutant, il ne perdait pas de vue les trois femmes. Bientôt nous les vîmes entrer chez un marchand de vin-traiteur.

Jolivet s'arrête devant l'endroit où sont entrées les trois promeneuses, et dit :

— Entrons là, je crois que l'on doit y dîner très-bien.

— Là... et pourquoi n'allons-nous pas au Gros-Arbre? dit Dubois, c'est le premier traiteur de l'endroit.

— Eh! mon Dieu, messieurs, à la Rapée on est bien partout!.. Les matelottes, tout le monde sait les faire ici!.. Et puis je crois que c'est horriblement cher au Gros-Arbre.

— Tiens, tu prends les intérêts de Déligny, à présent!

— Pourquoi pas?.. Quand on peut être aussi

bien, à quoi bon tant dépenser ?.. Messieurs, j'entre le premier, je vais donner un coup-d'œil à la cuisine.

— Est-ce que nous dînerons là ? dis-je à Dubois, cela me fait l'effet d'une gargote...

— Mon cher ami, quand nous devrions n'y dîner qu'avec des arêtes et des miettes de pain, il faut y entrer... Mon avare mord à l'hameçon ; j'en étais sûr !

— Qu'est-ce donc ?

— Cette femme en chapeau, que je lui ai dit avoir cinquante mille livres de rentes et veuve d'un épicier en gros, sais-tu qui c'est ?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa tournure !.. C'est Charlotte.

— Charlotte !..

— Elle-même, avec deux demoiselles qui font des queues de boutons. Charlotte demeure maintenant dans le faubourg Saint-Antoine, et tous les lundis ces demoiselles viennent se promener hors barrière et entrent chez un marchand de vin où elles font leur provision pour la semaine, provision qu'elles passent dans des vessies attachées sous leur jupon, ce qui fait que l'entrée ne leur coûte qu'un tour de hanche.

— Comment diable sais-tu tout cela ?

— Charlotte me l'a conté elle-même il y a huit jours.

— Je te croyais brouillé avec elle.

— Mon ami, une femme ne peut jamais rester brouillée avec moi. Je lui ai envoyé deux livres de sucre tombé. En voyant ces demoiselles, il m'est venu sur-le-champ l'idée de nous amuser aux dépens de Jolivet. Charlotte ne le connaît pas, et en l'abordant tout à l'heure, je lui ai dit que nous nous promenions avec un jobard qui a soixante francs à manger par jour... Les grisettes aiment beaucoup ces jobards-là. Charlotte ne demande qu'à faire sa connaissance; elles sont entrées ici faire leur provision hebdomadaire, maintenant laisse-moi agir et ne dis rien.

Je suis Dubois. Nous pénétrons dans la guinguette; cela y sent l'ognon à faire pleurer. Jolivet est dans la cuisine. Tout en ayant l'air de regarder dans les casseroles, il porte fréquemment ses regards dans le jardin qui est derrière la maison, parce qu'il a vu nos trois grisettes entrer dans un des cabinets particuliers qui sont au fond de ce jardin.

Un gros homme, en bonnet de coton, et dont le visage est cramoisi, met toutes ses casseroles sous le nez de Jolivet, tandis que deux servantes qui prennent du tabac comme des Suisses, arrangent avec leurs mains des morceaux de fricandeau, qu'elles courent ensuite porter, en léchant leurs doigts.

— Diable! dis-je tout bas à Dubois, j'aimerais autant ne pas dîner ici.

— Laisse donc, pour une fois! Tu veux te distraire; il faut bien voir du nouveau...

— J'aurais préféré ne pas voir les servantes tatouer les plats avec leurs mains.

— Mon ami, ça ne se fait pas autrement chez les premiers traiteurs de Paris; la seule différence, c'est qu'on se garde bien de laisser pénétrer le public dans la cuisine, et on a raison. Eh bien! Jolivet, penses-tu que nous trouverons de quoi dîner ici?

— Très-bien, messieurs, très-bien... Voilà monsieur le chef qui va nous soigner cela.

— Allons, M. le chef, une superbe matelotte et de la friture... C'est tout ce qu'il nous faut, n'est-ce pas, Paul?

— Oui... mais surtout pas de fricandeau.

— Si ces messieurs veulent monter au premier dans le grand salon, on va y mettre leur couvert.

— Nous ne voulons pas dîner dans un salon, dit Jolivet, vous avez des cabinets dans le jardin.

— Oui, messieurs... des cabinets bien agréables... bien gais...

— Messieurs, nous y serons mieux, nous y aurons de l'air.. Dis donc, Dubois, ces dames sont dans un cabinet là-bas...

— Eh! qu'est-ce que cela nous fait, ces dames... puisque je te dis qu'il n'y a rien à faire?..

Nous entrons dans le jardin qui ressemble

beaucoup à une cour. Une servante nous ouvre un des cabinets agréables dans lesquels il n'y a que les quatre murs, une table sans nappe et deux bancs de bois, et où la vue ne peut se porter que sur des lieux à l'anglaise.

— Ils sont champêtres, les cabinets! dit Dubois, il n'y a pas trop de luxe; mais si la matelotte est bonne, c'est l'essentiel.

— C'est ça, dit Jolivet, à la guerre comme à la guerre!.. Ah! Dubois... ces dames ouvrent leur cabinet.

En effet, Charlotte venait de se montrer sur le seuil de la porte. Jolivet lui fait un salut profond, auquel elle répond par un sourire très-encourageant. Bientôt nous voyons entrer dans leur cabinet une des servantes avec un énorme broc de vin, alors Dubois me regarde en se pinçant les lèvres.

— Que diable ces dames vont-elles faire de ce broc de vin, qui tient au moins dix litres? s'écrie Jolivet qui a vu la servante sortir du cabinet les mains vides.

— Ah! c'est pour leurs cors, dit Dubois.

— Pour leurs cors?

— Sans doute; tu ne connais pas ce remède-là pour les cors aux pieds?

— Quel remède?

— Eh! parbleu! de les faire baigner dans du vin de vigneron... C'est probablement pour cela que ces dames sont entrées ici... D'abord je sais

que la veuve a des cors... je l'ai vue très-souvent boiter.

Jolivet a toujours les yeux fixés sur le cabinet de ces dames, mais la porte en reste fermée, et personne ne se montre. On nous apporte notre dîner, et nous nous mettons à table. Les souvenirs de la cuisine me poursuivent encore, mais Dubois met le feu à la matelotte, qui flambe comme un bol de punch. Je songe que le feu purifie tout, et nous attaquons la matelotte à la marinière, dont la sauce emporte la bouche, mais qui doit nécessairement rappeler son buveur.

— C'est singulier, dit Jolivet tout en dînant, je ne vois rien porter chez ces dames... excepté le broc de vin

— Bah! dit Dubois, j'ai vu porter, moi, une énorme carpe et une superbe volaille.

— Dans quel moment donc?

— Pendant que tu cherchais tes arêtes. Mais le temps se couvre, messieurs; vous voyez que nous avons bien fait de garder la *citadine*, car par ici il est fort difficile de trouver des voitures.

Nous en sommes à la friture, et la pluie tombe avec violence, lorsque la porte du cabinet de ces demoiselles s'ouvre de nouveau, et Charlotte paraît. Je remarque qu'elle a les hanches beaucoup plus fortes qu'avant notre dîner. Jolivet, qui probablement ne fait pas attention à cela, quitte la table et va dans le jardin comme pour examiner le temps.

— Il pleut, dit Charlotte, c'est bien *vexant!*

— Il est impossible que vous reveniez à pied, mesdames, dit Jolivet en s'approchant d'un air galant.

— Dame!.. il est certain que si on pouvait revenir autrement... on ne se crotterait pas... Mais le temps est bien pris... ça n'a pas l'air de vouloir cesser.

Jolivet revient vers nous en s'écriant :

— Messieurs, nous avons une voiture, il serait très-mal de laisser revenir ces dames à pied, par le temps qu'il fait, surtout sachant qu'elles ont des cors aux pieds .. Qu'en pensez-vous?

— Est-ce que tu plaisantes? dit Dubois; tu veux nous faire tenir tous les trois avec ces trois dames... Regarde-les donc... elles ne sont pas minces.

— C'est vrai, elles ne paraissaient pas si puissantes tout-à-l'heure.

Les deux amies de Charlotte s'étaient fait aussi des hanches énormes, et ces trois demoiselles étaient debout à l'entrée de leur cabinet, où elles lorgnaient les nuages et Jolivet. Celui-ci, enchanté d'être lorgné par celle qu'il croit une riche veuve, revient encore vers nous, d'un air décidé, en s'écriant :

— Messieurs, j'ai une grâce à vous demander...

— Est-ce que tu veux souper ici?

— Ce n'est pas cela... Mais si vous étiez assez

aimables pour me céder la *citadine*... Je vous avoue que j'ai le plus grand désir de reconduire ces dames; entre nous, la veuve me fait des yeux terribles, et je crois que mes hommages ne seront pas mal reçus.

— Laisse donc aller ces dames, Jolivet; tu n'as pas seulement fini de dîner.

— Je n'ai plus faim.

— Tu en trouveras mille plus jolies.

— Oh! la veuve est charmante...

— Si tu nous prends notre voiture, songe qu'il faudra la payer depuis l'heure où nous l'avons prise.

— Ça m'est égal... je paierai argent comptant... Je suis amoureux... je ne calcule rien... Eh bien! Paul, qu'en dis-tu?

— Qu'il prenne la voiture, s'il le veut, j'y consens.

— Merci, mon cher Déligny... Je vous laisse, mes enfants, excusez-moi!.. mais vous savez ce que c'est : quand ça vous tient, on n'y est plus... Adieu...

Jolivet nous quitte, enchanté, et court à Charlotte, à laquelle il dit :

— J'ai une *citadine* à mes ordres, si j'osais vous proposer de vous reconduire ainsi que vos jeunes cousines?

Charlotte regarde ses compagnes en dessous, lorsque Jolivet lui parle de ses jeunes cousines. Mais ces demoiselles acceptent sans façon la

proposition qu'on leur fait, et toutes trois sortent du cabinet. Jolivet offre son bras; on n'a garde de l'accepter, parce qu'on craint qu'il ne sente en marchant les objets qui sont attachés sous les jupons. On s'excuse sur la crainte de le crotter, et ces dames sortent de chez le marchand de vin, en allant à pas comptés, comme si elles marchaient sur des œufs.

La *citadine* nous attendait devant le Gros-Arbre. Au train dont marchent ces dames, qui ont l'air d'avoir les jambes nouées avec des ficelles, Jolivet voit qu'elles seront trempées avant d'arriver là, et il court devant pour ramener la voiture. Pendant ce temps, comme nous sommes curieux de savoir comment les choses vont se passer, nous terminons à la hâte notre dîner; je paie, et nous sortons de chez le traiteur quelques minutes après ces dames.

Nous apercevons Charlotte et ses deux amies à cinquante pas devant nous. La pluie a rendu les chemins fort mauvais, et ces dames ont déjà leurs robes toutes crottées, parce qu'elles ont des raisons pour ne point se retrousser. Enfin Jolivet arrive avec la *citadine*. Mais quand il s'agit de monter dans la voiture, aucune de ces dames ne veut que Jolivet ou le cocher l'aide, et cependant elles semblent fort embarrassées. Ce n'est qu'avec peine qu'elles atteignent le marche-pied, et leurs énormes hanches font un balancement continuel que Jolivet attribue à la timi-

dité de ces dames. Enfin elles sont assises dans la voiture, Jolivet y monte et se jette à côté de Charlotte, qui se recule vivement pour lui faire place, en lui disant :

— Prenez garde, monsieur, ne vous mettez pas trop près de moi. Il me faut beaucoup d'air dans une voiture.

Jolivet se blottit avec respect dans un petit coin, et le cocher demande où il doit aller.

— Rue de la Verrerie, chez madame, dit Jolivet en regardant Charlotte.

— Rue de la Verrerie... non, monsieur... Je demeure faubourg Saint-Antoine, auprès du boulevard.

— Madame a donc déménagé?

— Oui, monsieur... Oh! je déménage très-souvent... Cocher, c'est dans la maison du charcutier, une allée rouge.

Jolivet commence à trouver singulier que la veuve, qui a cinquante mille livres de rentes, loge dans une maison à allée, du faubourg Saint-Antoine. Le cocher ferme sa portière et part... Dubois et moi nous suivons de loin la *citadine*.

Arrivés à la barrière, pendant que Jolivet écoutait avec surprise les discours un peu libres de mademoiselle Charlotte et de ses amies, la voiture s'arrête et le commis de l'octroi ouvre la portière en disant :

— N'avez-vous rien à déclarer?

— Rien absolument, dit Jolivet, tandis que les trois demoiselles se tiennent bien droites et regardent par l'autre portière. Mais le commis a reconnu les trois jeunes femmes dont depuis quelque temps la conduite a éveillé les soupçons des employés de l'octroi. On a remarqué que ces demoiselles, qui sortent de Paris avec une taille fine et des formes très-peu prononcées, y rentrent avec des appas dans le genre de la Vénus-Hottentote. Les commis ont jugé avec sagacité qu'un derrière ne pouvait augmenter d'un tel volume, même après le dîner; ils ont donc porté toute leur attention sur les formes de ces demoiselles, et le résultat fut qu'on en ferait la visite la première fois qu'elles se présenteraient de nouveau pour rentrer dans Paris.

D'après cela et malgré la réponse laconique de Jolivet, le commis s'adresse d'un air malin à Charlotte et à ses amies, en disant :

— Et vous, mesdames, n'avez-vous rien à déclarer ?

— Pas le moindre chiffon! dit une de ces demoiselles.

— Qu'est-ce qu'il veut donc qu'on lui déclare? s'écrie Charlotte, est-ce que nous avons l'air d'une contrebande?

— M. le commis, j'ai l'avantage d'être avec ces dames, dit Jolivet, et nous ne sommes pas capables de vous frauder.

— Je ne sais pas ce dont vous êtes capable,

monsieur, dit le commis; mais je sais qu'il faut que ces dames aient la bonté de descendre et de passer au bureau pour se soumettre à la visite.

— Ah! Dieu, quelle horreur!.. nous visiter! nous!.. s'écrie Charlotte; apprenez, méchant rat-de-cave, qu'on ne m'a jamais visitée, ni moi, ni mes compagnes, et qu'on ne nous visitera pas!..

— Pardonnez-moi, mesdames, nous vous visiterons.

— Ah! quelle indécence!.. Comment, monsieur, est-ce que vous souffrirez que l'on tâte, que l'on touche des femmes qui sont avec vous!..

— M. le commis, reprend Jolivet, je vous assure que vous êtes dans l'erreur... Fouillez dans la voiture, dans les coffres tant que vous voudrez; mais quant à ces dames, je réponds de leur innocence.

— Si ces dames sont innocentes, qu'elles se laissent tâter les fesses...

— Ah! quelle infamie! le plus souvent que vous nous les toucherez!.. Est-ce qu'une femme ne pourra plus rentrer dans Paris sans montrer son postérieur à l'octroi?

— Il n'est pas question de cela, mesdames; mais vous avez des hanches dont la grosseur nous est suspecte.

— Il paraît que vous n'en avez jamais vu que de bien maigres!.. c'est notre nature d'être dodues à nous.

— Vous n'êtes pas aussi grasses quand vous sortez de Paris.

— C'est que l'air des champs nous boursouffle apparemment.

— Allons, mesdames, pas tant de raisons, descendez.

— Nous ne descendrons pas.

— En ce cas, nous allons vous sonder dans la voiture.

Le commis fait un signe à ses collègues, deux de ces messieurs arrivent avec des sondes. A la vue de ces instruments, Charlotte et ses compagnes poussent les hauts cris, Jolivet veut écarter les terribles pointes de fer, les jeunes filles qui ont peur d'être sondées se réfugient au fond de la voiture; mais dans leur frayeur elles ont oublié leur prudence habituelle, et en se jetant les unes sur les autres, elles crèvent les vessies pleines de vin qu'elles portaient sous leur jupon. En un instant les sondes deviennent inutiles, car les appas de ces demoiselles ont disparu et la *citadine* est inondée de vin.

Les commis rient, le cocher jure, et Jolivet, qui a reçu une partie du broc de vin sur son habit et son pantalon, regarde, d'un air pétrifié, Charlotte et ses compagnes, en s'écriant :

— Quoi!.. une femme qui a cinquante mille livres de rentes, s'amuse à passer du vin sous ses jupons!

A ces mots, les demoiselles éclatent de rire,

et, se débarrassant de leurs fausses hanches, sautent lestement hors de la voiture et rentrent dans Paris, laissant Jolivet se débattre avec les commis et le cocher.

Jolivet s'aperçoit qu'il a été la dupe de Dubois, il s'écrie :

— Je n'étais pas avec ces dames... je ne les connais pas... Je les reconduisais par pure galanterie...

— Monsieur, dit le commis, vous aurez encore la galanterie de payer l'amende... D'ailleurs, vous nous avez dit tout-à-l'heure que vous répondiez de l'innocence de ces dames.

— Et ma voiture donc, qui est toute pleine de vin... est-ce que vous croyez que vous ne me paierez pas le dégât, not' bourgeois !

Jolivet est atterré, il veut en vain se défendre, on le mène au bureau. Nous passions, Dubois et moi, au moment où Jolivet était entraîné par le cocher, les commis et les badauds que cette scène avait attirés. Il nous aperçoit, nous appelle, montre le poing à Dubois, mais nous faisons semblant de ne pas l'entendre : nous montons dans un cabriolet que nous trouvons à la barrière, et qui nous éloigne lestement de la Rapée.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de la situation de Jolivet et de sa tournure quand il est descendu de la citadine tout couvert de vin. Mais de retour chez moi, les images de cette journée

s'effacent bien vite, il me semble même que j'éprouve un plus grand plaisir à me retrouver seul et à pouvoir librement m'occuper d'Augustine.

Ma domestique me donne une lettre qu'on a apportée pour moi. Je brise le cachet avec précipitation... Si elle m'écrivait, si elle m'engageait à aller la voir... je sens qu'elle n'aurait qu'un mot à dire, et je serais à ses côtés!

Mais non!.. ce n'est pas d'elle!.. le billet est signé Herminie. Ah! mon Dieu, je me rappelle maintenant... Hier, à Auteuil, ne m'avait-elle pas donné un rendez-vous pour ce matin?.. Voyons ce qu'elle m'écrit :

« Monsieur, votre conduite est indigne; on » ne se joue point ainsi d'une femme; si vous » en valiez la peine, je me vengerais de votre » manque de procédés à mon égard. Mais je » vous défends de vous trouver en ma présence » et de revenir jamais chez moi. »

Elle est furieuse!.. je le conçois; je n'avais pas besoin de sa défense pour ne plus retourner chez elle. Je n'y allais que par condescendance... que pour obéir aux désirs de madame Luceval... Désormais je serai affranchi de toutes ces complaisances... Désormais je ne ferai plus rien pour elle.

Je déchire le billet d'Herminie. Hélas! je m'étais flatté qu'il était d'une autre, et cet espoir déçu me donne de nouveaux regrets. Augus-

tine ne m'écrira pas!.. peu lui importe que je cesse d'aller chez elle... je lui suis indifférent. Quelle bizarrerie!.. cette madame de Rémonde, qui est adorée de Jenneville, aurait eu de l'amour pour moi, et celle que j'aime ne pense qu'à Jenneville qui l'a abandonnée!.. On dit qu'il y a un bon côté dans tout, mais je le cherche en vain dans ces maladresses du cœur qui nous font si mal placer nos affections.

CHAPITRE III.

Ce qu'on avait prévu.

Plus de quinze jours se sont écoulés, et j'ai eu la force de tenir ma résolution, je ne suis pas allé chez elle. Pendant tout ce temps qui m'a semblé si long, j'ai couru les réunions, les spectacles, les concerts; je me suis étourdi, mais je ne me suis pas guéri !...

Dubois a été souvent avec moi. Il a mauvais ton, mais il a bon cœur; il voit que j'éprouve réellement une peine secrète, et il fait ce qu'il peut pour me distraire. Quant à Jolivet, nous ne l'avons pas revu depuis la partie de la Rapée.

Je me flattais qu'elle m'écrirait pour m'engager à retourner la voir... qu'elle s'informerait si je suis malade, pourquoi elle ne me voit plus enfin; mais non, pas un mot, pas un souvenir !.. Ah! peu lui importe ce que je fais, ce que je deviens... Je ne suis rien pour elle!.. si elle avait eu, comme elle le disait, de l'amitié pour moi, me montrerait-elle maintenant autant d'indifférence?

Ninie n'a pas agi de même, elle m'a écrit plusieurs fois, pour que j'aille la voir; elle veut que je lui dise sans doute d'où je connais son Adolphe... mais je ne suis pas pressé de parler de cet

homme-là... La saison est belle... je devrais être à la campagne de mon père... Qui me retient encore à Paris, puisque je ne vais plus chez madame Luceval ?

Un matin, que seul, chez moi, je me rappelle avec délices les moments si doux que j'ai passés près d'Augustine, lorsque je croyais être aimé d'elle, on sonne avec violence à ma porte, et bientôt Jenneville entre dans mon appartement.

Je ne l'avais pas vu depuis la soirée d'Auteuil... car maintenant sa présence me fait mal... Que vient-il faire chez moi ?

Jenneville paraît violemment agité, ses cheveux sont en désordre, ses traits altérés. Il se jette sur une chaise et dit :

— Eh bien ! Déligny, savez-vous ce qui nous arrive ?..

Je le regarde avec inquiétude, j'attends qu'il poursuive. Il frappe de son poing une table qui est près de lui, en s'écriant :

— Ce misérable Blagnard est parti !..

— Blagnard ?

— Oui, Blagnard... à qui nous avons confié notre argent.. Moi, quatre-vingt mille francs, et vous trente... Il fait banqueroute... Il est parti ou caché... Enfin il doit plus de quatre cent mille francs... et on assure qu'il ne laisse pas de quoi payer cent écus !.. Eh bien !.. vous ne dites rien... Vous êtes bien heureux d'apprendre cette nouvelle avec tant de calme.

— C'est que je ne suis pas surpris d'apprendre que cet homme était un fripon... Je vous assure que j'en ai toujours eu un secret pressentiment.

— Alors pourquoi lui avez-vous confié des fonds ?...

— Je me suis laissé entraîner... Je désirais m'enrichir en peu de temps... Je vous ai vu une telle confiance en lui!

— Eh! qui n'en aurait pas eu ? des manières si brillantes, un ton si assuré dans les affaires... un train de maison fastueux... de la grandeur dans les plus petites choses, voulant toujours traiter ses amis et le faisant avec un luxe...

— C'est justement tout cela qui aurait dû nous donner des craintes. L'homme qui veut faire honneur à ses engagements met plus d'ordre dans ses dépenses ; les gens vraiment riches ne sont pas ceux qui veulent le plus le paraître ; mais celui qui veut faire des dupes dépense l'argent avec profusion ; et pourquoi le ménagerait-il ? ce n'est pas sa fortune qu'il mange, c'est celle des autres ; il reçoit, il traite, il fait le grand seigneur... Mais nous payons bien cher ces dîners qu'il nous donne. Il brille, il s'amuse, avec les épargnes d'une pauvre veuve, avec le fruit du travail d'un artiste, avec les économies du modeste commerçant. Ah! de tels êtres sont cent fois plus vils, plus méprisables que le voleur de grand chemin, qui, du moins, expose sa vie en vous demandant votre bourse ; tandis

que ces élégants voleurs de salon, ces impudents banqueroutiers, ont l'air de se moquer de ceux qu'ils ruinent, et rient aux dépens des malheureux qu'ils ont faits.

— Oui!.. Vous avez parfaitement raison.... Mais ces réflexions ne nous rendront pas notre argent... quatre-vingt mille francs de perdus... quand j'espérais en avoir bientôt le double!...

— Du moins cette perte ne vous ruine pas... Vous êtes encore à votre aise... Tandis que moi!.. Me voilà réduit à dix-huit cents francs de rentes.. tout au plus, car depuis quelque temps je dépense aussi beaucoup plus que je ne devrais.... Mais il faut bien prendre son parti!.. Il m'en restera toujours assez.

— Vous êtes bien heureux d'être philosophe... J'avoue que cet événement me désespère!.. Je ne suis pas aussi riche que vous le pensez... L'habitude de dépenser beaucoup... et puis, comptant sur ce misérable Blagnard pour me remonter.. j'ai été un peu vite... Je n'aime pas à calculer... Fi donc!.. de quoi a-t-on l'air?.. surtout avec une femme.

— Je croyais que madame de Rémonde ne vous occasionnait nulle dépense.

— Nulle dépense!.. C'est une façon de parler... Vous savez bien qu'il est mille présents qu'une femme ne refuse jamais. Ce sont des bagatelles, mais des bagatelles qui coûtent cher.. Ce qui me désole, c'est que justement dans ce moment

Herminie vient de perdre son procès!.. Et cela va la gêner horriblement... Elle ne veut pas me le dire !. Elle pousse avec moi la délicatesse jusqu'à l'excès .. Mais je l'ai appris, ainsi que le refus qu'elle a fait aux offres d'un Allemand millionnaire qui mettait sa fortune à ses pieds... C'est pour moi qu'elle l'a refusé, je n'en puis douter!... Quand une femme nous donne tant de preuves d'amour, convenez, Déligny, qu'elle mérite bien qu'on fasse aussi quelques sacrifices pour l'en récompenser. Dans ce moment elle a besoin de cent mille francs pour payer les frais de ce maudit procès et les dommages à sa partie adverse. Mais j'ai une terre qui vaut cette somme, et certainement je ne laisserai pas Herminie dans l'embarras.

— Vous vendriez votre terre pour madame de Rémonde ?

— Sans doute... Cela me réduira aussi à peu de chose, j'en conviens .. Mais Herminie n'est gênée que momentanément, je suis bien certain qu'elle me rendra la somme que je veux lui avancer...

— Jenneville, prenez garde...

— Que voulez-vous dire ?

— Madame de Rémonde n'est que votre maîtresse. Songez que les femmes sont capricieuses ; ce ne sont pas celles pour qui on fait beaucoup qui nous aiment le plus.

— Herminie m'a donné assez de preuves de son amour, je ne crains pas qu'elle change.

J'ai sur le bord des lèvres certaine confidence à lui faire... Mais non, je ne le dois pas. Je ne puis me résoudre à perdre Herminie dans son esprit... Il ne me croirait pas; d'ailleurs elle peut avoir eu un caprice pour moi et aimer toujours Jenneville.... Cela s'est vu, surtout chez les femmes du genre d'Herminie.

Nous gardons quelque temps le silence. Cependant je sais que je lui rendrais un grand service en le détachant de cette maîtresse-là... Mais comment y réussir?.. Si je parvenais à le réconcilier avec sa femme... Augustine serait heureuse, et j'en serais la cause... Je sens que cette idée peut me donner le courage de tenter cette entreprise... Être cause de son bonheur, ce serait m'assurer sa reconnaissance... Alors je ne lui serais plus indifférent !..

Je me rapproche de Jenneville, qui sans doute réfléchit à la perte de ses quatre-vingt mille francs. Je ne sais comment en venir à mon but... Je crois que le plus court est de l'aborder franchement :

— Jenneville.. est-ce que vous ne songez pas quelquefois que vous êtes marié?

Jenneville me regarde avec surprise, puis me répond :

—C'est la chose à laquelle je songe le moins!..

— Vous avez donc tout-à-fait oublié... votre femme?

— Oh! tout-à-fait!.. mais pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que je croyais qu'il était impossible de ne pas penser quelquefois à celle à qui l'on est enchaîné pour la vie.

— Enchaîné! c'est bien ce qui me fâche!.. mais vous voyez que cela ne nous empêche pas de vivre chacun comme si nous ne l'étions pas...

— Oui, vous; mais peut-être que votre femme...

— Elle fait ce qu'elle veut, cela m'est fort égal!

— Vous n'avez donc pas quelquefois envie de vous remettre avec elle?

— Me remettre avec elle!. Dieu m'en garde!.. je me souviens du mariage!.. comme c'est amusant!...

— Cependant quand vous avez épousé... votre femme, vous en étiez amoureux?..

— Je crois que oui... mais cela n'a pas duré long-temps...

— Si cela avait duré, n'auriez-vous pas été aussi heureux, et plus même que vous ne l'êtes maintenant!.. Tenez, Jenneville, on se lasse tôt ou tard d'aimer toutes les belles... on sent qu'il est plus doux, plus naturel de n'en aimer qu'une... vous éprouvez déjà cela, puisque vous êtes constant avec madame de Rémonde... mais il me semble qu'il vaudrait mieux être constant à sa femme qu'à sa maîtresse, je suis persuadé qu'on s'en trouverait plus heureux.

— Mon cher Déliguy, vous parlez bien comme

quelqu'un qui n'a jamais été marié !.. Si vous saviez comme ces dames deviennent exigeantes, fatigantes, assommantes, du moment que nous sommes liés à elles! D'abord, leur premier désir est d'être maîtresses absolues et par conséquent de nous rendre leurs esclaves. Quand nous montrons de la fermeté, quand nous ne voulons pas nous laisser mener comme des *M. Pépin*, alors nous sommes des tyrans !.. des monstres !.. Oh ! parbleu ! si j'avais voulu faire toutes les volontés de ma femme, depuis le matin jusqu'au soir, nous aurions vécu très-bien ensemble ! elle m'aurait peut-être adoré !..

— Est-ce que vous pensez qu'elle ne vous aime pas ?

— Ma foi, mon cher ami, je ne crois jamais qu'on m'aime, quand on me rend malheureux.. je ne connais rien de plus détestable que ces femmes qui vous font enrager en vous disant qu'elles vous adorent.:. Eh ! morbleu ! haïssez-moi, et laissez-moi tranquille.

— Vous mettez tous les torts du côté de votre épouse, mais n'en avez-vous jamais eu envers elle ?

— Des torts... envers ma femme ?.. Ha çà, Deligny, qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui ?.. vous plaidez la cause de ma femme avec une chaleur !.. vous, qui ne m'en parliez jamais.. Est-ce que vous en êtes amoureux depuis que je vous l'ai fait voir à Auteuil ?

Quoique Jenneville dise ces mots en riant, je ne puis m'empêcher de rougir et d'être embarrassé, mais il ne s'en aperçoit pas et reprend :

— Auriez-vous revu Augustine depuis ? vous aurait-elle pris pour son avocat ?

— Je me suis en effet trouvé... une fois... en société.. avec madame votre épouse... et je vous avoue qu'elle m'a paru si différente du portrait que vous m'en aviez fait...

— Ah ! parbleu !.. en société ces dames sont charmantes! c'est dans leur intérieur qu'il faut les voir... Mais c'est assez... c'est beaucoup trop parler de ma femme... c'est d'avoir de l'argent que je dois m'occuper maintenant... Misérable Blagnard !.. un homme en qui j'avais une confiance !.. c'est qu'il avait des manières si élégantes... et toujours mis à la dernière mode !... Allons... il faut que je vende ma terre...

Jenneville se lève, il va me quitter, je l'arrête, je lui prends la main, je veux faire un dernier effort :

— Jenneville, avant d'en venir à cette extrémité, réfléchissez encore.

— A quoi voulez-vous que je réfléchisse ?.. il me faut de l'argent, il m'en faut absolument... est-ce que vous pouvez me trouver cent mille francs ?

— Non... malheureusement, si je le pouvais...

— Eh bien ! mon ami, laissez-moi alors vendre ma terre...

— Mais enfin... vous n'auriez pas besoin de vous dépouiller de votre fortune... si retournant vivre avec votre femme...

— Ma femme! encore ma femme!.. ah! mon cher ami, c'est trop fort!.. figurez-vous que me parler de ma femme, c'est parler à Pourceaugnac d'un apothicaire... vous voulez me faire fuir...

—Non! je voudrais au contraire vous apprendre à la mieux connaître, vous forcer à lui rendre justice... De grâce, écoutez-moi un moment... Vous avez mal jugé votre épouse; elle vous adorait... elle vous adore toujours, j'en suis certain, elle a pu vous paraître exigeante, jalouse, parce que, dans les premiers temps de son mariage, une femme ne sait pas laisser assez de liberté à son époux; mais désormais, soyez persuadé qu'elle ferait votre bonheur... que, plus indulgente pour vos faiblesses, elle les excuserait en faveur de vos qualités, et se montrerait pour vous l'amie la plus tendre, la plus sincère. Croyez-moi, retournez avec elle, et vous me remercierez bientôt du conseil que je vous donne en ce moment...

Jenneville me regarde avec un grand sang-froid, et pour toute réponse, me dit :

— Mon cher ami, je vais vendre ma terre.

Il est parti!.. ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu!... Il refuse ce bonheur que je suis désolé de ne pouvoir obtenir!.. Qu'il se ruine, qu'il se dé-

pouille pour une femme indigne de son amour, tant pis pour lui !.. Refuser de voler dans les bras d'Augustine !.. il ne mérite vraiment pas d'être heureux.

Avec tout cela, me voilà ruiné aussi.. Comptant doubler mes trente mille francs et ne voulant plus amasser, depuis quelques jours je dépense sans compter !.. C'est tout au plus s'il me restera dix-huit cents livres de rente... Si mon père savait comme j'ai bien mené ma fortune !.. mais je n'ai plus d'ambition, plus de vains désirs !.. Ce modeste revenu me suffira ; cependant comme je ne veux ni emprunter à mes amis, ni porter des habits rapés, je sens qu'il faudra que je vive avec beaucoup d'ordre et d'économie.

Je suis en train de faire un nouveau budget, lorsque Dubois entre chez moi en sautillant. Je me rappelle que nous devions aujourd'hui aller dîner chez Véfour. Je lui tends la main et lui dis en soupirant :

— Mon cher Dubois, je ne puis plus te donner à dîner, ni même payer mon écot chez Véfour... Ne compte plus sur moi pour les parties de traiteur, de cheval, de campagne... c'est fini, mon ami, je suis ruiné !..

— Allons donc !.. tu me fais une farce !..

— Non, je te dis la vérité... M. Blagnard m'emporte trente mille francs qu'il devait me doubler...

— Blagnard !.. sais-tu de quel côté il est parti ?

je cours sur ses traces, je le trouve... et s'il ne te rend pas ton argent, je lui passe mon épée au travers du corps.

— Je te remercie ; mais on tuerait dix fois un fripon plutôt que de lui faire rendre un sou de ce qu'il vole. Il faut que je me résigne; il me reste dix-huit cents francs de rente, avec cela je puis encore vivre... mais tu conçois que je ne puis plus dîner tous les jours à dix francs par tête ?

— Dix-huit cents francs et une jolie figure... Ah ! si tu voulais, comme je te trouverais bien vite une riche douairière... une femme sensible, de quarante à cinquante ans, qui se chargerait de te procurer toutes les jouissances de la vie sans que tu touches à ton revenu !..

— Je te remercie, mais j'aime mieux dépenser modestement mes dix-huit cents francs.

— Alors, il faudra te contenter de la grisette sentimentale, qui, pourvu que son amant soit bel homme, ne demande qu'à être promenée le dimanche, et avec laquelle la dépense n'excède jamais la bouteille de bière et la demi-douzaine d'échaudés, parce qu'on lui fait prendre en amour ce qu'on lui refuse en comestibles.

— Je ne veux ni grisette, ni douairière... je serai sage... je penserai à celle... que je ne puis oublier !

— Ah! par exemple, l'amour platonique, c'est ce qu'il y a de mieux quand on n'est pas en fonds; mais en attendant tu vas venir dîner avec moi.

— Je t'ai dit que je ne le pouvais plus.

— Je te dis que tu viendras. C'est moi maintenant qui te régale... j'ai fait une affaire superbe en cassonade, j'ai gagné cinquante louis de commission... Je les mangerai avec toi jusqu'au dernier, c'est trop juste... tu m'as donné des dîners, c'est à mon tour.

— Dubois, je ne veux pas que...

— Tu ne veux pas!.. est-ce que tu te fiches de moi? me prends-tu pour un ladre, pour un Jolivet?.. Tu as payé pour moi quand je n'avais rien, aujourd'hui c'est mon tour... Je veux te promener, t'amuser, te traiter quinze jours de suite...

— Mais...

— Mais si tu me refuses je me fâche et il faudra te battre avec moi... Tu sais que j'ai une mauvaise tête d'abord!

Je prends en riant le bras de Dubois, il me mène au Palais-Royal, il commande tout ce qu'il y a de mieux, prend les vins les plus chers, dépense cinquante francs pour notre dîner... Les cinquante louis ne dureront pas long-temps.

CHAPITRE IV.

Conversation dans l'ombre.

Avec dix-huit cents francs de revenu, un garçon ne doit pas avoir un logement de six cents francs, ni garder une domestique. J'ai sur-le-champ senti cela, et comme j'aime à terminer promptement ce que j'ai résolu, surtout les choses désagréables, je donne congé à mon propriétaire et à ma domestique. Ne voulant plus avoir sous les yeux des souvenirs de ma grandeur passée, je vends une partie de mes meubles pour payer plusieurs dettes pressées... d'ailleurs je n'aurai pas besoin de tant de meubles pour un petit logement, et je vais m'installer dans un modeste appartement de la rue Charlot. Au Marais les logements sont moins chers, et puis la rue Charlot est tout à côté de la rue Boucherat... je passerai tous les jours devant chez elle... Je ne regrette pas mon bel appartement; mes deux petites chambres au troisième étage me semblent charmantes... voilà du moins une compensation à mes peines; si je n'avais pas toujours l'amour en tête, je ne supporterais pas aussi philosophiquement la fuite de M. Blagnard.

Dubois ne m'a pas encore laissé un moment

de libre depuis qu'il sait le malheur que j'ai éprouvé; il me mène tous les jours chez les premiers traiteurs de la ville, et là, me traite comme un seigneur; j'ai beau l'engager à ménager sa bourse; il prétend que nous devons faire bombance pour que je ne m'aperçoive pas de mon changement de fortune; il me fournirait aussi des maîtresses si je le laissais faire. Quant à Jolivet, je l'ai rencontré une seule fois; en apprenant la banqueroute que j'ai essuyée, il m'en a compté sur-le-champ une douzaine dans lesquelles il s'est soi-disant trouvé... Il avait peut-être peur que je ne lui empruntasse de l'argent; enfin il m'a fallu entendre le récit de spéculations malheureuses, d'affaires manquées; si bien, que c'est moi qui étais obligé de le plaindre. Après cela il s'est rappelé qu'il avait une course très-pressée à faire. Il ne viendra sans doute plus me voir; j'aime autant cela.

Ce qui m'étonne, c'est l'entier oubli de madame Luceval. Je sais bien que c'est moi qui ai cessé d'aller chez elle, que c'est moi qui lui ai dit que je ne voulais plus la voir... mais j'espérais qu'elle ferait quelque chose pour me rappeler. Si elle savait ce que j'ai dit à Jenneville, ce que j'ai tenté pour le ramener à elle... mais elle ne saura pas cela.

Il y a dix jours que j'habite mon petit logement de la rue Charlot, et depuis deux jours Dubois m'a laissé dîner seul; car les cinquante

louis sont mangés; au train dont il les menait, cela ne pouvait pas durer long-temps. Mais il n'en est pas plus triste, et dès qu'il sera de nouveau en fonds, il recommencera le même genre de vie. C'est un garçon bien heureux que Dubois, si toutefois l'insouciance est vraiment un bonheur.

Je reviens de chez un modeste traiteur, où, pour mes deux francs, j'ai fait un repas très-suffisant; je suis étonné que pour un prix si modique, on puisse dîner, et bien; et je me dis que s'il est facile, à Paris, de dépenser beaucoup d'argent, il est aussi fort aisé d'y vivre agréablement et avec économie; c'est un avantage qu'on ne trouve pas dans toutes les grandes villes. Je songe que je serais encore riche, si j'avais tout l'argent que j'ai dépensé inutilement... C'est étonnant comme les revers de fortune nous font faire de sages réflexions!

Avant de rentrer chez moi, je fais un tour au Jardin Turc; mes yeux y cherchent ma voisine, et ne l'y rencontrent jamais. En revanche, j'y vois souvent les mêmes figures. Les vieux couples qui se mettent en évidence sur la terrasse, les jeunes amants qui se cachent dans les bosquets, le bourgeois économe qui reste assis quatre heures, avec sa femme et ses enfants, devant une bouteille de bière, tandis qu'en dix minutes quelques jeunes étourdis ont pris du café, du punch et des glaces; l'habitué, sur le

retour, qui vient y lorgner les dames, et, en passant devant la maîtresse du comptoir, ne manque pas d'ôter son chapeau, en faisant un gracieux sourire; et cette famille, qui n'est composée que de femmes et qui se promène tout l'été, comme Diogène, en ayant l'air de chercher un homme; et ces vieux amants qui ont été beaux jadis, qui croient l'être encore, et qui, pour l'être toujours, sont chaque année plus recherchés dans leur mise, et se redressent le plus possible; et cette mère qui porte un bonnet et fait mettre à sa fille un énorme chapeau sous lequel on voit à peine ses traits; et cette femme de cinquante-cinq ans qui donne constamment la main à un enfant tout jeune, pour que l'on croie que c'est le sien; et cette famille, dont l'accent trahit l'origine, qui, en sortant de table, vient prendre pour dessert une bavaroise au chocolat; et ce monsieur et cette dame qui se promènent toute la soirée sans s'adresser la parole; et ces grandes demoiselles qui toisent tous ceux qui passent devant elles comme si elles étaient chargées de faire leur signalement; et mille autres originaux comme il y en a eu, comme il y en aura toujours, ce qui est fort heureux; car les endroits publics perdraient de leur charme, si l'on n'y trouvait pas de quoi critiquer.

J'ai bientôt fait le tour du jardin, et comme je n'y vois rien qui m'intéresse, je rentre sa-

gement chez moi. Mon portier est assis devant la porte de la maison, avec toute sa famille; c'est assez la coutume des portiers du Marais; cela donne à notre rue un air patriarcal et tout-à-fait province. Du reste, mon portier est aux petits soins pour moi, par la raison qu'il fait mon ménage; et, du plus loin qu'il me voit, il me dit :

— Monsieur, j'ai une lettre pour vous... Je vais vous la chercher.

Une lettre!.. C'est probablement de Ninie; je ne l'ai pas vue depuis le bal d'Auteuil, et je m'étonnais qu'elle ne vînt pas ou ne m'écrivît pas de nouveau. Peut-être est-ce de mon père... Il doit être fâché contre moi.

Je suis mon portier jusqu'à sa loge. Il me donne la lettre en me montrant qu'elle a été envoyée à mon ancien logement d'où elle est revenue à celui-ci.

Je prends la lettre, je regarde l'écriture : ce n'est ni de mon père, ni de Ninie; mais je gagerais que c'est d'une femme... Ces dames ont une manière particulière de plier et de cacheter leurs billets.

J'ouvre la lettre... Mes yeux se portent sur-le-champ à la signature... Se pourrait-il!.. C'est elle... c'est Augustine qui m'écrit!.. Oui, il y a bien *Augustine*, et cette écriture charmante devait être la sienne... Ah! lisons vite :

« Je viens d'apprendre le malheur que vous

» avez éprouvé, et la banqueroute de cet homme
» qui vous a trompé ainsi que Jenneville. Vous
» ne vouliez plus me voir, et j'aurais respecté
» votre résolution ; mais un tel événement doit
» me permettre de me rapprocher de vous ;
» n'avez-vous donc nul besoin de vos amis? mal-
» gré le ressentiment que vous avez contre moi,
» j'espérais que vous ne doutiez pas de ma sin-
» cère amitié. Je veux que vous me rassuriez
» vous-même sur votre situation; n'aurez-vous
» pas encore cette dernière complaisance? »

AUGUSTINE.

Je baise mille fois cette lettre, je fais mille exclamations de joie, je ne m'aperçois pas que mon portier est devant moi avec sa chandelle à la main, me regardant d'un air curieux. Enfin, quand je suis un peu plus calmé, il se hasarde à me dire :

— Il paraît que la nouvelle que monsieur reçoit n'est pas mauvaise!.. Je suis bien charmé que pour la première lettre que monsieur reçoit dans notre maison...

— Oh! oui... elle m'enchante!.. Elle me fait un plaisir!..

— C'est peut-être quelque héritage que monsieur n'attendait pas?

Tous ces gens-là croient donc qu'il n'y a que l'argent qui rend heureux! Mais il est vieux!.. il faut l'excuser... Voyons la date de cette lettre...

Je rouvre la lettre ; mon portier me remet la chandelle sous le nez en disant :

— C'est singulier... C'est pourtant de la chandelle des six, et elle n'éclaire pas très-bien...

— Comment! cette lettre est datée d'avant-hier!.. et je ne la reçois qu'aujourd'hui ?

— Monsieur, les épiciers s'entendent tous avec les chandeliers...

— Répondez donc à ce que je vous demande. Est-ce que vous avez gardé cette lettre deux jours dans votre loge ?

— Moi! monsieur... Ah! par exemple... Elle est là de ce matin seulement... Mais monsieur est descendu si vite, que je n'ai pas eu le temps de l'attraper... Je me suis dit, il l'aura ce soir, c'est la même chose.

La même chose!.. et depuis ce matin je serais heureux... J'aurais été chez elle... Mais il n'est que dix heures, je puis encore y aller ce soir... Oui... Depuis assez long-temps je me fais violence pour résister au désir de la voir. Désormais je ne serai plus si dupe!.. Puisqu'en me privant de ce bonheur, je ne me suis point guéri de mon amour, je veux maintenant la voir, être près d'elle aussi souvent qu'elle me le permettra... Mais jamais, non, jamais je ne lui redirai un mot d'amour.

Tout en faisant ce nouveau plan de conduite, j'ai franchi le court espace qui me sépare de la demeure d'Augustine. Je suis chez elle, sa bonne m'a ouvert, et s'est écriée en me voyant :

— Ah! monsieur, il y a bien long-temps qu'on ne vous a vu!..

Bonne fille!.. elle s'en est aperçue!.. Je lui serre la main... Elle court m'ouvrir la porte du salon ; à l'empressement qu'elle montre, pense-t-elle donc que ma présence fera plaisir à sa maîtresse?.. Enfin elle a dit : Madame, c'est monsieur Déligny. Et j'entre dans le salon dont elle referme la porte sur moi.

Le salon est grand, une seule lampe est placée sur la cheminée, elle n'éclaire que faiblement cette pièce dont une partie est dans l'obscurité. Le temps est magnifique, un beau clair de lune donne à cette soirée quelque chose de solennel ; une fenêtre du salon est ouverte, Augustine est placée à cette croisée, sa tête est appuyée sur une de ses mains. Elle n'a pas bougé lorsque je suis entré. Sans doute elle n'a pas entendu sa domestique m'annoncer, elle se croit seule encore.

Je reste immobile au milieu du salon. Je suis si content d'être près d'elle que j'ose à peine respirer.. Il me semble que je jouis d'une illusion que le moindre mouvement va faire évanouir.

A quoi pense-t-elle en ce moment?.. Si l'on pouvait lire dans l'âme de ceux qu'on aime!.. Non, je crois qu'il vaut mieux qu'on n'ait pas cette science-là.

Mais elle a porté son mouchoir à ses yeux...

Elle les essuie... Elle pleure!.. Ah! elle pense à son mari!

Malgré moi je fais un mouvement qui lui fait tourner la tête...

— Ah! mon Dieu!.. Qui est donc là?

— C'est moi, madame.

— Monsieur Déligny!.. c'est vous!..

— Oui, votre bonne m'avait annoncé, mais vous ne l'avez pas entendue...

— Et vous restez là sans me parler?

— Je vous voyais, j'étais déjà heureux.

— Et cependant... si je ne vous avais pas écrit... Mais vous voilà... Ah!.. je suis bien contente de vous revoir.

Elle me tend la main, je la presse tendrement, puis je m'assieds auprès d'elle contre la croisée. Nous sommes éloignés de la lumière, mais il me semble que l'ombre qui nous enveloppe donne encore plus de charme à cette entrevue.

— Il y a bien long-temps que je ne vous ai vu!.. Je m'étais tellement habituée à vos visites.. que j'ai trouvé les soirées d'une longueur...

— Oui... on s'habitue à tout.

— A tout!.. C'était aussi un plaisir, monsieur, et il me semble que je vous l'avais témoigné!..

— Certainement, madame; je n'ai jamais eu qu'à me louer de votre accueil... Mais, mon Dieu!.. nous voilà sur un ton de cérémonie!.. Vous me permettiez autrefois d'être plus amical avec vous... J'ose espérer que vous aurez encore la même bonté.

— Oui, sans doute, je suis toujours la même. Mais parlez-moi donc de ce qui vous intéresse... Vous avez été victime d'un fripon?

— Oui, madame... C'est une chose bien commune aujourd'hui!.. J'aurais dû pourtant me défier de celui-là, il avait tout ce qui caractérise un intrigant, de l'impudence, du babil; tranchant dans la conversation, affecté dans ses manières!.. enfin tout ce qui annonce un homme qui cherche à faire des dupes!..

— Et vous avez été la sienne?

— Que voulez-vous!.. Cela ennuie d'être toujours sur ses gardes... On finit par s'abandonner au hasard... Je voulais réparer les folies que j'avais faites... Je voulais m'enrichir très-vite...

— Il vous a emporté beaucoup?

— Trente mille francs.

— Et vous n'espérez pas retrouver cet homme?

— Le retrouver, c'est possible; mais en tirer quelque chose, jamais!.. Les banqueroutiers arrangent si bien leurs affaires que ce sont plutôt leurs créanciers qui leur redevraient quelque chose!..

— Et cette perte... ne vous gêne-t-elle point?.. Pardonnez-moi cette question... une amie a le droit de vous la faire... Je sais que vous ne voudriez pas avoir recours à votre père.

— Oh! non, et j'espère au contraire lui cacher cet événement; mais grâce au ciel, je ne suis pas ruiné entièrement; il me reste... de quoi

vivre... et maintenant que je n'ai plus d'ambition... que je ne puis plus espérer de changement dans mon sort... avec dix-huit cents francs de rente j'ai tout autant qu'il m'en faut. Je n'en suis pas moins sensible à l'intérêt que vous me témoignez... Je dois même me féliciter de la perte que j'ai éprouvée, puisqu'elle m'a valu cette lettre que j'ai reçue de vous... Sans cet événement... sans doute vous ne m'auriez jamais donné de vos nouvelles.

— Mais vous ne vouliez plus me voir... devais-je vous y forcer?

— Oui, c'est vrai... Je ne voulais plus vous voir... ou plutôt j'avais dit cela dans un moment de dépit... J'ai bien senti depuis que j'avais tort... Désormais je ne me priverai plus du plaisir d'être avec vous... si vous voulez bien recevoir mes visites comme autrefois...

— Sans doute... Je n'ai aucune raison pour les refuser.

Augustine m'a répondu cela d'une façon singulière. Il y a quelque chose de contraint dans ses manières, dans sa voix. Il me semble qu'elle n'a plus avec moi cet abandon, cette franchise d'autrefois. Je voudrais pouvoir lire dans ses traits.. Mais nous sommes dans l'ombre, je ne puis pas bien voir l'expression de ses yeux.

Nous gardons quelque temps le silence. J'ai pourtant mille choses à lui dire... mais je cher-

che... on dirait qu'elle cherche aussi; elle ne doit pas cependant éprouver le même embarras que moi.

— Comment donc avez-vous su que j'étais dans la banqueroute de ce Blagnard?

— J'ai d'abord appris par Juliette que M. Jenneville se trouvait pour beaucoup dans cette affaire... Juliette a un parent qui perd aussi quelque chose avec ce fripon... Elle m'a dit que vous vous trouviez au nombre des créanciers, mais pour une somme moindre que M. Jenneville.

— Oui... votre mari perd quatre-vingt mille francs...

— Si, du moins, cela le rendait plus raisonnable!

— Je crains qu'il n'en soit pas ainsi... Cette madame de Rémonde lui fera faire quelque folie... Une intrigante, qui, sous le masque du désintéressement, cherche peut-être à le ruiner!..

— Que voulez-vous!.. puisque cela lui plaît!. Il est le maître de disposer de son bien à sa fantaisie.

— S'il avait voulu écouter mes conseils!..

— Vous l'avez donc vu depuis peu?

— C'est lui qui est venu m'apprendre la fuite de Blagnard... Il était furieux... d'autant plus qu'il lui fallait à tout prix de l'argent... et cela parce que madame de Rémonde a perdu un

procès!.. Mais... pardon, je ne devrais pas vous dire cela peut-être... Cependant, comme vous aimez à savoir ce que fait votre mari..

— Oh! ce que vous me dites-là ne me surprend pas; depuis long-temps je l'avais prévu!.. J'ai jugé cette madame de Rémonde, les femmes se trompent rarement dans les jugements qu'elles portent sur leur sexe. Cette Herminie ruinera M. Jenneville, ou à peu près.

— Vous dites cela avec une tranquillité!..

— Puisqu'on ne saurait l'empêcher, il faut bien se soumettre.

— Encore si cette femme-là l'aimait!.. Je conçois que l'on fasse des sacrifices pour une personne dont l'amour nous est prouvé...

— Pourquoi pensez-vous qu'elle ne l'aime pas?

— Parce que j'en suis sûr...

— Vous en êtes sûr?.. Ah!.. cette dame vous l'a dit?

— Elle ne me l'a pas dit... mais j'ai vu qu'il serait facile de la rendre infidèle à Jenneville...

— Ah! je comprends... vous avez fait sa conquête...

— Une telle conquête n'a rien de bien flatteur; ces grandes coquettes ont toujours des caprices pour les hommes qui leur montrent le moins de galanterie... elles veulent les forcer à reconnaître l'empire de leurs charmes...

— Et madame de Rémonde vous a forcé à reconnaître le sien...

— Non... je ne serai jamais amoureux de cette femme-là... Pourtant en voyant l'aveuglement de Jenneville, je me disais que le meilleur moyen de lui faire connaître sa folie, serait peut-être de.. de lui enlever sa maîtresse.

— Eh! mon Dieu, monsieur... il y en a mille qui se chargeront de ce soin, sans que cela fasse ouvrir les yeux à M. Jenneville. Cette femme-là doit savoir bien tromper, c'est son métier!.. Quand il sera ruiné, elle ne le trompera plus; mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous sacrifier pour obliger votre ami; non que je veuille, cependant, vous détourner d'une conquête qui peut avoir quelques attraits pour vous!..

— Elle n'en a aucun, je vous jure, et si je vous ai fait cette confidence, c'est parce que je suis désolé de voir votre mari entiché de cette femme-là!..

— Laissons là madame de Rémonde .. je m'en suis trop occupée... Est-il vrai que vous ayez quitté votre logement faubourg Poissonnière?..

— Oui, madame.

— Je l'ai su encore par Juliette... elle est si bonne... Il y a deux jours que je vous ai écrit, et, ne vous voyant pas... je craignais que ma lettre ne vous fût pas parvenue... Juliette passant ce matin près de chez vous, je l'avais priée de s'informer de ce que vous étiez devenu...

— Je n'ai reçu votre lettre que ce soir... vous

voyez que je n'ai pas été long-temps à y répondre...

— Et... où donc demeurez-vous à présent?

— Ici à côté... rue Charlot... je suis votre voisin...

— Ah! c'est très-bien d'être venu au Marais.. c'est un commencement de réforme.

— Ce n'est pas pour cela seulement que j'y suis venu!.. Je croyais vous rencontrer quelquefois à la promenade dans les environs... mais il paraît que vous êtes bien sédentaire... Comme je sais que vous avez une campagne à Lucienne, je vous y croyais.

— En effet... je devrais y être... la saison est charmante... Je ne sais ce qui m'a retenu; depuis que vous n'êtes venu, et il y a près d'un mois... je ne suis presque pas sortie de chez moi; et vous? vous êtes-vous beaucoup amusé?

— Amusé! oh! non... mais j'ai couru de côté et d'autre... Dubois était presque toujours avec moi... C'est un fort bon garçon. Depuis la banqueroute que j'ai essuyée, il m'a donné mille preuves de son attachement.

— C'est fort bien... cela fait excuser ses défauts, car je crois qu'il est un peu... dérangé... qu'il court après toutes les femmes...

— Oui... il dit qu'il faut les aimer toutes, pour n'en pas trop aimer une seule... Il pourrait bien avoir raison...

— Ah!.. vous pensez comme cela mainte-

nant'.. La société de M. Dubois vous a fait voir les choses autrement qu'autrefois!

— Si cela était, il me semble que ce serait fort heureux pour moi.

Elle ne répond rien; elle se lève, se remet à la fenêtre... J'en fais autant, et pendant quelques minutes nous regardons la lune. Mais ce n'est pas la lune qui m'occupe, je réfléchis aux changements que je remarque dans les manières d'Augustine; je ne la trouve plus aussi gaie, aussi enjouée avec moi dans sa conversation. Qu'a-t-elle donc?.. que se passe-t-il dans son cœur?.. Par une bizarrerie bien singulière, plus elle me semble disposée à la mélancolie, plus je sens la mienne se dissiper, et une satisfaction, dont je ne puis me rendre compte, s'empare de mon âme.

Tout-à-coup je ne puis m'empêcher de partir d'un éclat de rire, et Augustine s'écrie :

— De quoi riez-vous donc?

— C'est que je songe que depuis un quart-d'heure, nous regardons tous les deux la lune, sans rien dire.

— Mon Dieu! comme vous êtes gai maintenant!

— C'est le plaisir d'être auprès de vous...

— Ce plaisir-là ne vous rendait pas si gai autrefois... au reste, je vous félicite de ce changement... il prouve que.. que vous n'avez plus rien qui vous chagrine.

Je ne réponds pas à cela. Je regarde dans la rue, et il me semble alors qu'un homme est arrêté devant la maison où nous sommes, et a les yeux fixés sur nous. Je ne me trompe pas, il y a bien là quelqu'un. J'observe pendant quelque temps cet individu ; il va et vient lentement, mais ne s'éloigne jamais de la demeure de madame Luceval.

Augustine a fait la même observation, car elle me dit au bout d'un moment :

— On croirait qu'il y a là, dans la rue, quelqu'un qui nous guette...

— C'est ce que je remarquais...

— C'est peut-être quelqu'une de vos maîtresses qui s'impatiente de vous voir rester si long-temps chez moi...

— D'abord ce n'est pas une femme... c'est un homme... et un homme d'une assez mauvaise tournure, autant que je puis voir... mais il est probable que ce n'est pas pour nous qu'il se promène, il a sans doute quelque rendez-vous par ici !..

— Je pense que vous avez raison... A propos de rendez-vous, et la petite Ninie, qu'en faites-vous?

— Je n'en fais rien... je ne l'ai pas vue depuis le bal d'Auteuil .. elle m'a cependant écrit plusieurs fois d'aller la voir... elle veut sans doute me parler de... de son Adolphe... avec lequel elle m'a vu causer... Pauvre petite!.. elle était

toute effrayée en le voyant là... elle craignait qu'il ne lui fît une scène .. il ne pensait guère à elle... J'irai un de ces soirs savoir ce qu'elle devient.

— Est-ce qu'elle n'a pas à présent quelqu'autre amant?

— Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas... Ninie est vraiment laborieuse, rangée, et sans les conseils d'une de ses amies, je suis sûr qu'elle serait restée sage.

— Oh! oui!.. sage!.. comme toutes ces demoiselles le sont.

Il me semble qu'autrefois Augustine était plus indulgente; je voudrais lire dans ses regards... en ce moment un rayon de la lune vient frapper sur sa figure... j'en profite pour la regarder, mais en s'apercevant que mes yeux sont attachés sur les siens, elle se retire de la fenêtre et se replace dans l'ombre. Bientôt la pendule du salon sonne minuit.

— Minuit! s'écrie Augustine.

— Comme les instants passent vite avec vous.

— C'est-à-dire que vous êtes venu fort tard... mais je ne croyais pas qu'il fût déjà minuit, il faut vous en aller... que va-t-on penser dans la maison?.. partez... partez vite... Je suis bien aise que vous demeuriez tout près... car cet homme qui se promenait dans la rue, me donnerait des craintes ..

— Ah! quelle folie!.. d'ailleurs il n'est plus

là depuis long-temps... Adieu, madame, vous me permettez de vous revoir bientôt ?..

— Sans doute, si cela vous est agréable... Adieu, M. Déligny... courez vite dans la rue... je vais vous suivre des yeux.

Quel aimable intérêt!.. je ne l'ai jamais vue si tendre, si craintive pour moi! je prends congé d'elle, et, de la rue, je la vois qui est encore à sa fenêtre... Il me semble aussi que j'aperçois dans l'ombre ce même homme que nous avons déjà remarqué... mais sans faire plus d'attention à cela, je rentre chez moi sans mésaventure; je ne puis pas bien dire toutes les pensées qui se croisent dans ma tête, mais je sais que je n'ai jamais été si heureux.

CHAPITRE V.

Mon père à Paris. — Position singulière.

Je suis retourné chez Augustine le lendemain dans la journée, j'y suis encore retourné le soir; avec quel plaisir je reprends ces douces habitudes!.. elle me reçoit si bien, sa conversation a tant de charmes!.. Cependant tout confirme mes premières remarques, elle a moins d'abandon, elle semble moins libre avec moi qu'autrefois; ses yeux, lorsque je lui parle, ne s'arrêtent plus avec bonté sur les miens; quand nos regards se rencontrent, elle détourne bien vite la tête; souvent elle est distraite, rêveuse, et lorsque je lui en fais la guerre, elle tâche en vain de rire, de paraître gaie, il me semble que cela n'est pas naturel.

Fidèle au plan que je me suis tracé, je ne lui ai pas dit un seul mot d'amour; quelquefois on croirait qu'elle cherche à amener la conversation sur ce chapitre; mais alors c'est moi qui ai soin de ne point aborder ce sujet, et de parler aussitôt de choses indifférentes. Je vois alors comme de l'impatience ou du dépit dans les traits d'Augustine. Le cœur des femmes est si bizarre, que je ne serais pas surpris que tout en ne voulant pas m'aimer, elle ne conçût du

dépit de mon indifférence. Oh ! non, ce n'est pas un sentiment si frivole qui peut causer la mélancolie d'Augustine. Quelquefois je me flatte qu'enfin.. mais non !.. ne nous flattons pas, il est trop cruel ensuite d'être désabusé.

Je remarque aussi qu'elle ne me parle plus de son mari. Lorsque je prononce le nom de Jenneville, lorsque je vais conter quelque fait qui le concerne, c'est elle maintenant qui change de conversation... ce n'est donc plus pour savoir ce qu'il fait, qu'elle me reçoit... c'est à présent pour moi-même et non parce que je lui suis utile qu'elle me permet de la voir tous les jours. Il me semble que, sans amour-propre, je puis bien penser cela.

Sa vieille amie, madame Dermont, passe l'été dans une de ses terres où Augustine a promis d aller la voir. Je tremble qu'elle ne tienne cette promesse, mais elle ne semble pas y songer.

Juliette vient souvent la voir et nous nous trouvons ensemble. Juliette me témoigne beaucoup d'amitié; elle est gaie, aimable, très-rieuse; je m'aperçois que maintenant la mélancolie d'Augustine ne l'inquiète plus; au contraire, elle a l'air de la plaisanter lorsqu'elle la voit distraite ou pensive; elle part d'un éclat de rire lorsque Augustine soupire; alors celle-ci se fâche, se dépite, et son amie ne fait que rire davantage.

Un matin, je viens de me rendre chez madame

Luceval, que je trouve plus rêveuse qu'à l'ordinaire, lorsque Juliette y arrive aussi. Elle a reçu des nouvelles de madame Dermont, qui attend avec impatience Augustine à sa campagne.

— Eh bien! dit Juliette en souriant, que faudra-t-il que je lui réponde?

— Tout ce que tu voudras, dit Augustine avec humeur; tu es donc bien pressée de me voir quitter Paris!..

— Non, mais cependant je suis surprise que tu n'ailles pas même à la campagne...

— Eh! mon Dieu, j'irai... n'ai-je pas tout le temps?

— Nous sommes déjà à la fin de juin!.. Tu aimais tant la campagne autrefois.

— Je l'aime toujours... mais il n'y a pas encore assez d'ombre

— Ah! c'est différent!.. je n'avais pas pensé à cela... Répondrais-je à madame Dermont que tu n'iras la voir que lorsque les bosquets seront bien touffus?

— Que vous êtes moqueuse, Juliette; je ne sais pas ce que je vous ai fait, mais depuis quelque temps vous ne cherchez qu'à me causer de la peine.

En disant cela, Augustine porte son mouchoir sur ses yeux; elle pousse de gros sanglots... elle pleure, elle pleure avec force pour une plaisanterie de son amie; je ne comprends rien à

cela... Juliette court près d'elle pour l'embrasser, mais Augustine se lève, et, honteuse sans doute des larmes qu'elle vient de répandre, elle sort vivement du salon et va s'enfermer dans son appartement.

Je suis resté avec Juliette.

— Comprenez-vous quelque chose à sa douleur? lui dis-je.

— Mais... oui... je crois la comprendre... et je vous assure que j'aime mieux la voir ainsi que telle qu'elle était autrefois.

— Autrefois pourtant elle était plus gaie.

— Oui, avec vous... devant le monde... mais lorsqu'elle était seule elle ne s'occupait que de son mari!.. elle voulait savoir tout ce qu'il faisait!.. enfin elle l'aimait toujours; et moi, je vous avoue que cela me faisait mal, parce que quand un homme se conduit aussi indignement que M. Jenneville l'a fait, quand il abandonne une jeune femme qui n'a eu d'autres torts que de trop l'aimer, de trop le lui dire, certainement il ne mérite plus un seul de nos regrets.

— Oh! vous avez bien raison... et vous pensez donc que madame Luceval... s'occupe moins de son mari?

— Il me semble que c'est bien visible...

— Mais se fâcher, pleurer, pour un mot que vous avez dit en riant.

— J'ai peut-être eu tort... mais il y a des jours où les femmes ont besoin de pleurer; je crois

qu'Augustine était dans un de ces moments-là Au reste, je connais son cœur... je vais faire ma paix avec elle... Adieu, M. Déligny, revenez la voir ce soir, je vous réponds qu'elle ne pleurera plus.

En disant cela Juliette me sourit d'un air malin et va retrouver son amie ; moi je sors de chez madame Luceval, réfléchissant à ce que je viens d'entendre, n'osant encore me livrer à l'espoir d'être enfin payé de retour, mais déjà heureux par tout ce que j'ai vu; et puis les hommes ont leur coquetterie tout comme les femmes : depuis que je ne lui parle plus d'amour, Augustine semble faire son possible pour savoir si j'en éprouve toujours pour elle, mais je ne le lui dirai pas sans être bien certain que l'on m'aime aussi.

Je vais rentrer chez moi, mon portier m'arrête en me présentant une lettre, et me dit d'un air aimable :

— Celle-ci, monsieur, je puis vous assurer que je ne l'ai que *d'à ce* matin.

— Il me semble pourtant qu'elle est arrivée hier à Paris, d'après le timbre.

— Ah ! monsieur... c'est qu'elle a été encore à votre ancien logement, c'est ce qui occasionne les *arrêtements*.

J'ai reconnu l'écriture de mon père, je monte chez moi pour lire sa lettre, au grand désappointement de mon portier, qui restait là pour

voir sans doute si j'éprouverais la même émotion qu'à la dernière lettre qu'il m'a remise. Je pense que mon père me gronde encore de ce que je ne vais pas le voir. Je n'ai jamais tant tardé! mais comment me résoudre maintenant à m'éloigner d'Augustine, ne fût-ce que pour trois jours... elle qui semble rester à Paris pour moi!..

J'ouvre tranquillement la lettre de mon père... mais dès les premières lignes je ne suis plus aussi calme... mon père vient à Paris! ah! mon Dieu!.. lisons encore :

« Mon cher fils, puisque tu n'as pas le temps » de venir me voir, puisque tes nombreuses affaires, tes brillantes spéculations prennent » tous tes moments, je vais aller passer quelques » jours à Paris, où je suis bien aise de jouir de » la vue de ton bonheur et de ta fortune. Je » voulais d'abord te surprendre, mais comme je » connais fort peu ton beau Paris, où je ne suis » allé que deux fois en ma vie, et il y a vingt » ans de la dernière, j'aime mieux te trouver » tout de suite en descendant de voiture... Fais-» moi donc le plaisir de venir m'attendre à la » cour des diligences, notre voiture arrive à » cinq heures du soir à Paris, j'y serai le lende-» main de ma lettre. »

Le lendemain de sa lettre!.. et elle est arrivée hier, c'est donc aujourd'hui à cinq heures que mon père arrive... et pour jouir de la vue de ma fortune... pour voir la brillante figure que je

fais à Paris !.. Mon pauvre père !.. quand il connaîtra le résultat des spéculations que j'ai faites.. quand il saura que mes nombreuses occupations m'ont mené dans un petit logement au troisième, dans le Marais... et plus de domestique, plus rien qui annonce l'opulence... ah ! mon Dieu !.. que va-t-il dire ?.. il faudra donc qu'il sache la vérité... qu'il apprenne que son cher fils est presque ruiné... Pauvre père ! lui dire cela lorsqu'il vient à Paris pour s'amuser, pour se réjouir... comme cela va le réjouir de savoir qu'en moins de sept ans j'ai mangé près de dix mille francs de rente... Oh ! il faut absolument lui cacher ma situation... mais comment la lui cacher ?

Je me promène à grands pas dans mes deux petites chambres, je regarde autour de moi, j'examine mon logement avec plus d'attention que je ne l'ai jamais fait... Je range mes meubles avec plus de soin... j'époussette, je place et déplace quelques chaises; j'ai beau faire, tout cela ne rendra pas mon appartement plus beau, plus vaste; mon père, qui a une maison tout entière pour lui seul, ne va pas pouvoir se retourner dans mes deux petites pièces qui font même un peu mansardes, ce dont je ne m'étais pas encore aperçu jusqu'alors, parce que de ma croisée je ne pensais qu'à la rue Boucherat.

C'est bien embarrassant ! mon père est bon sans doute, mais c'est une raison de plus pour

que je désire ne lui causer aucun chagrin, et il en aura beaucoup s'il apprend que son fils, qu'il a cru très-sage, a si mal géré sa fortune!.. et puis, en sachant cela, il va vouloir me faire quitter Paris, m'emmener habiter sa petite ville pour que j'aille apprendre à économiser. Quitter Paris, c'est ce que je ne veux pas... Un logement sur les toits, mais que je voie Augustine tous les jours, et je suis heureux... Mon père n'entendra pas cela... il me parlera de mariage... il m'en a déjà dit quelques mots; si je lui avoue que je suis amoureux d'une femme riche, il me dira : Épouse-la!.. l'épouser!.. c'est absolument impossible, quand même nous le voudrions tous les deux. Pour éviter tous ces ennuis, pour ne point entendre les reproches de mon père, il faut décidément que je trouve moyen de l'abuser sur ma position.

Je regarde ma montre, il n'est pas encore une heure, ce n'est qu'à cinq que mon père arrive, j'ai plus de trois heures devant moi, et à Paris on peut en trois heures opérer bien des métamorphoses. Je sors, je prends un cabriolet et je me fais conduire chez Dubois. La dernière fois que je l'ai vu il m'a dit qu'il demeurait rue des Lombards, pourvu qu'il y loge encore. Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vu, dans ce moment lui seul peut me tirer d'embarras.

Je presse mon cocher, enfin nous arrivons à l'adresse qu'il m'a donnée. Je renvoie mon ca-

briolet et j'entre dans une maison qui doit avoir été bâtie sous le roi Jean. Je découvre une portière qui semble être aussi vieille que la maison. Je demande M. Dubois.

— Il est chez lui, monsieur, au second, sur le derrière.

Il est chez lui !.. parbleu ! c'est un bien heureux hasard !.. Je monte lestement et je frappe chez Dubois.

On ne m'ouvre pas... me serai-je trompé de porte ? je frappe à côté, une vieille femme paraît... Il n'y a donc que de vieilles figures dans cette maison.

— M. Dubois ?

— Monsieur, c'est cette porte.

— Ah ! je vous demande pardon, madame.

Je ne m'étais pas trompé de porte, frappons de nouveau... La portière ne sait peut-être pas qu'il est sorti... peut-être aussi Dubois est-il en bonne fortune dans ce moment, et ne veut-il pas ouvrir. J'en suis fâché, mais je ferai tant de train à sa porte qu'il faudra bien qu'il réponde.

Ah ! j'entends enfin venir quelqu'un et je reconnais la voix de Dubois qui crie :

— Un moment donc ! vous êtes bien pressé !.. qu'est ce qui est là ?..

— Eh ! c'est moi, c'est Paul, ouvre donc...

— C'est toi, mon cher ami !

En disant cela, Dubois m'ouvre sa porte, et paraît devant moi en chemise.

— Comment, paresseux ! tu étais encore couché...

— Oui, mon ami.

— Couché ! à une heure après midi !..

— Oh ! ça m'est bien égal à moi !..

— Tu as donc passé la nuit au bal ?

— Non pas !.. je l'ai passée dans mon lit...

Tout en disant cela, Dubois rentre dans sa chambre et se recouche.

— Eh bien ! Dubois, y penses-tu ?.. tu te recouches ?

— Oui, mon ami.

— Est-ce que tu es malade ?

— Non, vrament !.. j'ai au contraire une santé magnifique.

— Et tu te recouches, à une heure ?...

— Il le faut bien, mon ami... Dis-moi, as-tu fermé ma porte ?

— Oui, oui, ta porte est fermée, mais je t'en prie, Dubois, lève-toi, j'ai besoin de ton secours pour sortir d'embarras.. le temps presse..

— Mon ami, je ne demanderais pas mieux que de me lever... est-ce que tu crois que c'est pour m'amuser que je passe la journée dans mon lit !.. moi qui avais mille courses à faire... dix rendez-vous pour ce matin... et un entre autres avec une petite ouvrière en dentelles !.. Ah ! si je n'avais pas fait la sottise d'en parler...

— Allons, Dubois, pas de plaisanterie, habille-toi, je t'en prie.

— Eh! mon ami, comment veux-tu que je m'habille... je n'ai pas de culotte!..

— Pas de culotte!..

— Ou pas de pantalon, pour mieux dire.

— Tu n'as pas un pantalon ici?

— Hélas! plus un seul.

— Si tu n'en as pas d'été, mets-en un d'hiver!..

— D'abord je n'ai pas l'habitude de garder chez moi en été mes affaires d'hiver, j'ai trop peur qu'elles ne se mangent aux vers; ensuite, malgré la chaleur, si j'en avais un seul, fût-il en cuir de laine, je le mettrais.

— Mais tu n'es pas rentré hier, chez toi, sans culotte?

— Non, assurément, j'avais hier un pantalon de croisé à raies lilas, qui m'allait comme un gant, plus, trois autres dans cette vénérable commode que tu vois là-bas.

— On t'a donc volé cette nuit?

— Ah! ah! ah! ah! C'est l'histoire la plus drôle!..

— Ça te fait rire d'être sans culotte?

— Mon ami, quand on est bâti comme moi, on ne peut jamais qu'y gagner, et si l'on connaissait ma situation, je te réponds que je recevrais ce matin la visite de beaucoup de dames!..

— Dubois, je suis pressé, explique-toi, je t'en supplie.

— Écoute : figure-toi qu'hier au soir, sur les onze heures, j'ai reçu la visite d'une femme sensible, couturière de son état, laquelle femme sensible venait passer la nuit dans mon ermitage, pendant qu'on la croyait à veiller une de ses tantes, à laquelle, pour venir chez moi, elle donne toutes les semaines une colique de *miserere*. Or, tu sauras que ma couturière est jalouse comme *Othello*, et cette nuit, tout en plaisantant, j'ai eu le malheur de lui parler de certaine jolie ouvrière en dentelles chez qui j'avais affaire aujourd'hui. Mon Ariane n'a rien dit; mais sais-tu ce qu'elle a fait?.. Ce matin elle m'a quitté, pendant que je dormais, et, pour m'empêcher d'aller à mon rendez-vous, la cruelle a emporté tous mes pantalons... Oh! elle ne m'en a pas laissé un seul!.. Quand j'ai voulu m'habiller, j'ai vu que j'étais prisonnier chez moi... pas même moyen de sortir en *mitron*, puisqu'à présent ces messieurs ne se montrent plus en sauvage.

— C'est un tour affreux!.. Mais tu pouvais appeler ta portière, l'envoyer acheter un pantalon.

— Ah! oui, acheter!.. c'est facile à dire... mais je crois que j'ai tout au plus douze sous chez moi... tu conviendras qu'à moins d'acheter une culotte en papier gris, comme Cadet-Roussel!..

— Comment, tu es sans argent, et tu ne m'en demandais pas?

— Tu n'en as plus trop pour toi-même; je ne croyais pas en avoir besoin sitôt... J'ai crédit chez mon traiteur, et d'ici à huit jours je termine trois affaires superbes. D'ailleurs, je suis bien sûr que ma femme sensible reviendra ce soir avec mes culottes; elle n'a voulu que me faire manquer mon rendez-vous de ce matin.

— Moi, j'ai besoin de toi sur-le-champ. Mon père vient à Paris, il arrive aujourd'hui à cinq heures... Je voudrais trouver moyen de lui cacher ma situation... je voudrais qu'il crût que son fils est toujours riche, qu'il fait une brillante figure... Il ne faudrait le tromper que quelques jours; car mon père, qui chérit ses habitudes campagnardes, restera tout au plus cinq jours à Paris. Pendant cinq jours, si je puis l'abuser, il repartira bien content et me laissera vivre tranquillement ici... Voyons, Dubois, cherche, invente... tu sens bien que je ne puis pas mettre mon père dans un hôtel garni... Cependant, comment faire?.. Si tu connaissais quelqu'un qui pût nous prêter un beau logement... des domestiques... je ferais tous les sacrifices nécessaires...

— Attends, attends... que je me rappelle... D'abord, je puis t'offrir mon logement...

— Bien obligé, le mien est un palais auprès de cette vieille chambre!..

—Diable!.. Je connais bien plusieurs peintres qui ont des ateliers immenses.. ton père serait à

son aise là-dedans... mais il n'y a pas de meubles. J'ai aussi plusieurs maîtresses qui se feraient un plaisir de loger ton père, mais elles n'ont qu'un lit.

— Es-tu fou? mettre mon père chez une femme!.. songe donc qu'il faut qu'il se croie chez moi... que je loge avec lui,.. dans une maison honnête et dans un bel appartement.

— Oui, c'est assez difficile à trouver... Ah!.. attends... je crois que j'ai ton affaire .. oui... la maîtresse de la maison m'a fait des yeux en coulisses. Depuis long-temps elle a un faible pour moi... Ça ne me tentait pas trop, vu qu'elle a bien neuf lustres accomplis; mais, pour un ami, je me sacrifie... et si elle a un logement de disponible... nous sommes sauvés.

En disant cela, Dubois se jette à bas de son lit et s'écrie;

— Prête-moi ton pantalon.

— Mon pantalon... pourquoi faire?

— Parbleu, pour que je puisse sortir. Si nous étions en hiver, je me risquerais bien dans la rue avec un manteau, mais en été... d'ailleurs, je n'ai pas de manteau. Allons, prête-moi ton pantalon; n'est-ce pas pour toi que je vais sortir?

— J'aime mieux aller t'acheter un pantalon.

— Et pendant ce temps-là l'heure s'écoule, ton père arrivera, et nous ne saurons où le conduire. Prête-moi ta culotte, te dis-je, et sois tranquille, je ne serai pas plus d'une demi-heure absent. Je vole chez la personne qui peut

nous servir, en revenant je passe chez ma couturière, je reprends mes vêtements et je reviens ici en deux temps.

Dubois a l'air tellement sûr de son fait que je me laisse persuader. J'ôte mon pantalon, et pendant qu'il s'habille je lui demande ce qu'il compte faire. Il me dit qu'il connaît une dame qui a une superbe maison dans l'allée des Veuves; que, quoiqu'elle ne loge pas en garni, elle a quelquefois de fort beaux appartements tout meublés qu'elle loue à des Anglais, et qu'elle pourra sans doute m'en céder un pour quelques jours, et nous aidera volontiers à tromper mon père, parce qu'elle est très-indulgente pour les jeunes gens.

Cette idée me semblerait assez bonne si la maison n'était pas située allée des Veuves; mais Dubois m'assure que maintenant ce quartier-là est habité par la meilleure société de Paris; d'ailleurs, nous n'avons pas le choix des moyens. Va donc pour l'allée des Veuves!.. Je donne à Dubois de l'argent pour qu'il prenne un cabriolet, je lui fais aussi emporter ma montre pour qu'il n'oublie pas l'heure, enfin, je lui rappelle que mon père doit être à cinq heures dans la cour des diligences; il me jure qu'il sera de retour dans trois quarts-d'heure, et s'éloigne en me criant de l'attendre... Parbleu! il sait bien que je ne m'en irai pas.

Me voilà seul chez Dubois, me promenant

dans sa chambre avec mes bottes et tout le reste de mon costume, excepté mon pantalon. Je ris de cette situation et de la figure que je ferais s'il arrivait quelque visite à Dubois ; mais je suis décidé à n'ouvrir qu'à lui. Pour passer le temps je veux me mettre à la fenêtre ; elle donne sur une petite cour noire et sale, autant ne pas voir cela. J'examine de nouveau la grande pièce où je suis. Pauvre Dubois !.. il n'y a rien de superflu ici ; à la rigueur, même, on n'y trouverait pas le nécessaire, et j'en vois une preuve sur moi, en ce moment.

Je me jette dans un vieux fauteuil et je songe à Augustine... à ce que m'a dit Juliette... au changement que j'ai remarqué dans l'humeur de madame Luceval... mon cœur s'ouvre de nouveau à l'espérance, et comme le temps passe vite quand on pense à l'objet qu'on aime, je supporte d'abord avec assez de patience l'absence de Dubois.

Mais cependant il me semble qu'il y a déjà long-temps que Dubois est parti ; je ne puis pas jeter les yeux sur moi sans penser à l'embarras dans lequel je serais s'il ne revenait pas avant cinq heures. Je me lève, je me promène de nouveau dans la chambre... l'impatience commence à me gagner... je ne sais pas l'heure qu'il est... je suis fâché maintenant d'avoir donné ma montre à Dubois, car dans ma situation je ne puis pas même aller demander l'heure chez une voisine... j'aurais dû penser à cela.

J'ai beau vouloir ne m'occuper que d'Augustine, ma chemise qui voltige, et le zéphyr qui souffle sur mes cuisses, me rappellent sans cesse ma position... Encore s'il y avait quelques livres ici... Voyons, cherchons...

J'ouvre deux armoires : l'une est vide, l'autre contient quelques bouteilles d'eau de Cologne et des savons parfumés de chez *Demarson*, rue de la Verrerie... Peste! monsieur Dubois ne se refuse rien!.. Il se fournit chez un de nos meilleurs parfumeurs. Ah! sur cette planche j'aperçois quelques volumes... Voyons : *Traité du mépris des richesses*, par *Sénèque*... C'est fort bien de mépriser les richesses, mais cela ne va pas jusqu'à mépriser les culottes, et Sénèque, malgré toute sa philosophie, ne m'apprendra pas à m'en passer. Voyons ce petit volume : *De l'Utilité de la Flagellation*, par Mirabeau le jeune; parbleu! si je voulais juger si l'auteur a raison, rien ne me gênerait dans ce moment. Passons à un autre : *De l'Homme dans sa nature primitive*...

Il semble que tous ces ouvrages soient rassemblés là pour faire allusion à ma situation. Je jette les volumes avec colère. Je vais à chaque instant pour regarder à ma montre!.. Mais pas plus de montre que de pantalon... Maudit Dubois!.. S'il allait m'oublier... Oh! non... l'allée des Veuves n'est pas près d'ici, il faut bien le temps... Mais il me semble qu'il y a un siècle

qu'il est parti... Il faut absolument que je sache l'heure... Ah ! sans sortir on peut demander...

Je cours à la fenêtre, je penche mon corps en avant pour apercevoir chez les voisins. Je vois la vieille femme qui loge sur le carré de Dubois, elle travaille près de sa fenêtre; bon, elle m'entendra. Je crie :

— Madame... madame, pourriez-vous me dire l'heure, s'il vous plaît?

La vieille voisine lève la tête, ôte ses lunettes, me regarde et me répond :

— Mon coucou ne va plus depuis long-temps... Mais allez chez madame Bertrand, ici-dessus... Elle sait toujours l'heure au juste... Elle a un cadran de *Beurguet*.

Me voilà bien avancé. Je remercie cependant et je quitte la fenêtre. Je ne puis pas aller ainsi en *écossais* demander l'heure à madame Bertrand... Si j'avais une redingote encore... Misérable Dubois!.. Voilà au moins trois heures qu'il est parti!.. Le moment d'aller au-devant de mon père doit approcher... Et il me laisse là... Il est capable de courir maintenant après un petit minois chiffonné et d'oublier ma situation. Je n'y tiens plus... Il faut absolument que je sache l'heure... Il n'est pas possible qu'il n'y ait pas ici quelque robe de chambre, quelque vieille redingote... Cherchons.

Je visite les tiroirs de la commode, je culbute le lit, je regarde partout, enfin j'aperçois quel-

que chose de pendu à un porte-manteau dans un petit cabinet .. C est une vieille houpelande... Je la décroche, je m'en empare comme si je venais de conquérir la toison d'or. Mais en examinant le trésor que je viens de trouver, je vois que ce n'est pas sans raison que Dubois l'avait mis au rencart. La houpelande est d'un vieux drap, jadis noisette, qui est tout rapé, tout passé ; le collet est si bas que c'est comme si on l'avait coupé. N'importe, cela me couvrira toujours mieux qu'un habit. Essayons-la.

J'ôte mon habit et je passe la vieille houpelande ; je vois avec plaisir qu'elle me descend jusqu'aux chevilles... Elle ne s'ouvre pas par derrière, c'est fort heureux pour ma situation, il ne s'agit plus que de la faire fermer hermétiquement par devant... Mais il manque plusieurs boutons et d'ailleurs elle ne boutonne que jusqu'à la ceinture... Je mettrai des épingles jusqu'en bas.

Je me regarde dans la glace... Ah! mon Dieu!.. j'ai absolument l'air de ces vieux juifs qui vendent des lorgnettes et des colliers d'ambre. N'importe, le principal est de pouvoir sortir sans commettre un attentat aux mœurs. Vite des épingles !

Mais trouvez donc des épingles chez un garçon !.. C'est comme si vous cherchiez un canif chez une demoiselle !.. Pas une seule épingle!.. Tant pis pour madame Bertrand... Au reste, je

ferai attention à moi... J'aurai soin que ma houpelande ne s'ouvre pas... Me voici à peu près dans la situation du voisin Fouyoux, dont nous avons ri chez Charlotte, mais j'aurai soin, moi, de ne pas m'asseoir.

Je sors de chez Dubois, je ne ferme pas sa porte, et je monte à l'étage au-dessus. J'aperçois une porte entr'ouverte, j'entends chanter, ce sont des voix de femmes, et chacune chante un air différent, ce qui produit une harmonie toute particulière. J'avance la tête... je vois des demoiselles qui savonnent, d'autres qui repassent. Il me paraît que madame Bertrand est blanchisseuse. Je ne me soucie pas de me risquer au milieu de toutes ces demoiselles... Mais je n'entrerai pas.

J'ouvre entièrement la porte et je demande d'un ton très-poli, si on peut me dire l'heure qu'il est. Toutes les ouvrières se retournent, me regardent et chuchottent; une grosse mère, fraîche et piquante, qui est en train de tordre du linge, me répond :

— Oui, monsieur, certainement... J'ai toujours l'heure juste... C'est moi qui règle toute la maison... Est-ce que monsieur a loué la petite chambre au-dessus?.

— Non, madame, non... je suis chez Dubois... C'est lui qui m'a prié de vous demander cela...

— Ah! monsieur Dubois .. c'est ça un farceur.. Quand il vient, il apprend toujours des chan-

sons à ces demoiselles, il nous a appris la dernière fois : *Tu n'auras pas ma rose!*.. Dieu! la *jolie air!* comme il la chante bien!..

— Madame, je vous demande pardon, mais nous avons un rendez-vous et...

— Ah! monsieur, c'est juste... Je n'y pensais plus; Victoire, va regarder à mon horloge quelle heure il est.

Mademoiselle Victoire quitte son fer à repasser et va dans la pièce voisine, d'où elle crie :

— Madame, quand la grande aiguille est en bas, et que la petite est à côté, combien ça fait-il?

— Ah! mon Dieu! que c'te fille-là est bête... elle ne sait pas encore c'que ça veut dire, quand les pointes sont baissées!.. Vas-y donc, toi, Françoise.

Mademoiselle Françoise quitte son baquet et va dans l'autre chambre, d'où elle me crie :

— Monsieur, il est trois heures... non, quatre heures... C'est-à-dire, ça fait plus que ça... il n'est pas encore cinq heures pourtant.

Je me décide à aller voir l'heure moi-même, et madame Bertrand m'y engage aussi. Je passe au milieu de ces demoiselles en tenant bien fermé le devant de ma houpelande, ce qui donne lieu à de nouveaux chuchottements, et à quelques petits ricanements étouffés; sans avoir l'air de m'en apercevoir je vais regarder l'horloge.

— Ah! mon Dieu! cinq heures moins un quart!.. et vous alliez bien, madame?

— Très-bien, monsieur.

Je n'ai pas un moment à perdre!.. je regagne la porte, je remercie madame Bertrand, je vais m'éloigner... je reviens vers la blanchisseuse.

— Madame, auriez-vous la complaisance de me prêter quatre épingles?

— Quatre épingles?.. Oui, monsieur, avec plaisir... Eh bien! mesdemoiselles... pourquoi riez-vous?. Si ces messieurs ont besoin de quatre épingles, certainement on sait bien que ce n'est pas pour eux; mais tous les jours on reçoit des visites... on déchire la robe d'une dame... il faut bien réparer cela... n'est-ce pas, monsieur?.. Tenez, voilà quatre épingles solides, mon bijou.

Je remercie madame Bertrand, qui m'a présenté les épingles d'un air fort malin, je m'en empare et me sauve. Je rentre chez Dubois; là, j'attache les épingles par devant, de manière à ce que la houpelande ne puisse s'ouvrir, et je descends l'escalier. J'ai encore cent sous sur moi, c'est plus qu'il ne m'en faut pour prendre un fiacre. Il me conduira aux diligences, je trouverai mon père, et le fiacre nous ramènera à mon logement rue Charlot; car, puisque ce misérable Dubois me laisse là, c'est qu'il n'a rien obtenu de sa dame de l'allée des Veuves, et il faut bien que mon père sache toute la vérité. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne puis pas le

laisser attendre inutilement dans la cour des diligences. Mon père est bon, il m'aime, mais quand il se croit offensé, il se fâche bien fort; et quand on ne voit son père qu'une ou deux fois par an, il faut tâcher de ne point le faire mettre en colère.

Me voilà descendu... cómment avoir un fiacre?.. Si j'envoie la portière elle ne reviendra pas d'une heure, et le temps me presse... Aller en chercher un moi-même m'épouvante!.... Malgré mes épingles, il me semble que toutes les personnes qui passent auprès de moi doivent deviner que je n'ai pas de culotte.

Je me place un moment sur le seuil de ma porte, j'implore mentalement la Providence pour qu'elle fasse passer dans la rue un fiacre vide... et la Providence ne fait passer que des charrettes. Enfin j'aperçois un cabriolet, je fais signe au cocher, il vient à moi, je monte avec autant de précaution que Charlotte lorsqu'elle passait du vin sous ses jupons. Me voilà dans la voiture, je respire plus à l'aise!

— Vite, cocher, aux diligences!..

Nous brûlons le pavé.. J'espère arriver à temps... mais quand je songe à mon costume... que pensera mon père?.. Maudit Dubois, si je le tenais!.. Et il faudra mener mon père rue Charlot '.. il faudra qu'il connaisse ma situation... il va vouloir me faire quitter Paris!.. Quant à cela, je suis très-décidé à n'en rien faire.

Nous sommes arrivés. Notre cabriolet entre dans une des cours. Je fais descendre le cocher, et lui dis d'aller s'informer si la voiture de Chartres est arrivée. Moi je reste cloué en place... et j'ai soin de tenir le cabriolet fermé. Mon cocher revient. La voiture n'est pas encore arrivée; mais elle entre par une autre cour, dans laquelle les voitures de Paris ne peuvent pas pénétrer.

Diable, il faudra donc que je descende... Je ne puis pas envoyer le cocher chercher mon père, il ne le connaît pas! Et puis mon père trouverait singulier que je n'aie pas pris la peine d'être là moi-même .. Quand on habite la province, on est susceptible pour tout ce qui tient aux égards, et mon père l a toujours habitée.

Je me décide à descendre; je le fais avec tant de précaution, que le cocher me dit :

— Vous avez mal aux jambes, monsieur ?

— Oui, j'ai la goutte... Attendez-moi là.

Je passe dans la cour qu'on m'a indiquée, et pour attendre l'arrivée de la voiture, je vais m'asseoir dans un coin sur un banc de pierre. Là, j'enfonce mon chapeau sur mes yeux, car je tremble que quelque personne ne me reconnaisse; je dois être si drôle avec ma vieille houpelande.

C'est un lieu où l'on voit des scènes fort plaisantes, que celui où arrivent les diligences, mais dans ce moment je n'ai nulle envie de

m'amuser à observer les autres ; j'ai bien assez de veiller sur moi-même.

Il n'y a qu'un moment que je suis assis, lorsque la voiture que j'attends entre dans la cour. Le cœur me bat... je vais voir mon père... Attendons que les voyageurs descendent.

Pendant que j'ai les yeux fixés sur la voiture, on rit aux éclats à côté de moi. Je me retourne... c'est Dubois... Dubois avec mon pantalon !... et qui rit aux larmes en me regardant... Ah ! si je ne me retenais.... si je ne craignais d'attirer l'attention sur moi, je lui sauterais aux yeux.

— Te voilà, misérable !...

— Ah ! ah ! ah !.. J'ai reconnu de loin la vieille houpelande de mon oncle !.. Ah ! mon ami... elle te va supérieurement...

— Tu ris maintenant !.. Mais je te forcerai bien à me rendre raison de ta conduite...

— Ah ! Paul, laisse-moi rire un peu... Si tu pouvais te voir... Tu es impayable avec toutes tes épingles... Ah ! ah !.. Je parie cent francs que tu ne fais pas une pirouette au milieu de la cour.

— Il faut que j'aille vers mon père... mais je te retrouverai...

— Allons, calme-toi... Tout va le mieux du monde !.. J'ai un appartement superbe... des domestiques... tout l'hôtel, si tu veux, à ta disposition... Et une hôtesse d'une amabilité... Que diable aussi, on n'arrange pas tout cela en deux

minutes... Est-ce que tu crois que je n'ai pas fait autant de mauvais sang que toi?.. Et ma scélérate de couturière que j'ai trouvée faisant essayer mes culottes à un pompier... Je te conterai tout cela...

— Voilà mon père...

— Viens l'embrasser... puis prétexte un rendez-vous d'affaire... et laisse-moi le mener à notre hôtel de l'allée des Veuves, tu iras t'habiller et tu viendras nous rejoindre...

— Ha çà, Dubois, puis-je cette fois être sûr de toi?

— Viens donc... et ne serre pas tant les jambes en marchant, on croirait que tu es noué.

Je me laisse emmener; ce qu'il vient de me dire m'a rendu ma gaîté. Mon père est descendu de la voiture... je le vois... je vais à lui... il m'aperçoit, me tend les bras. Nous nous embrassons, et Dubois se jette aussi sur le sein de mon père et l'embrasse comme du pain, quoique ce soit la première fois qu'il le voie. Mon père ne parvient qu'avec peine à se débarrasser des bras de Dubois, il me regarde d'un air qui signifie :

— Quel est donc ce monsieur que je ne connais pas, et qui semble m'aimer si fort? Je me hâte de lui dire :

— Mon père, je vous présente un de mes bons amis, Dubois... courtier en marchandises... il désirait beaucoup vous connaître.

— Connaître le père de mon ami!.. ah! mon-

sieur!.. j'en suis d'une joie... Que je vous embrasse encore... nous vous attendions avec bien de l'impatience!..

— Vous êtes trop bon, monsieur; je me suis dit, moi : puisque mon fils ne vient pas... il faut aller le trouver...

— Ah! que c'est bien raisonné, monsieur; c'est comme Mahomet a dit à la montagne!...

— Embrasse-moi donc encore, mon cher Paul!.

— Embrasse donc ton père, mon ami... tu reste là... Monsieur, c'est qu'il est si satisfait de vous voir, que ça lui casse bras et jambes...

Dubois me pousse de nouveau sur mon père, et mon père pousse un cri, en disant:

— Aye!.. qui diable m'a piqué?...

Je rougis. C'est une de mes épingles qui vient d'entrer dans le mollet de mon père. Dubois se pince les lèvres, et mon père examinant alors mon costume, me dit :

— Ha çà, mais, mon ami, il me semble que tu es singulièrement vêtu...

Je balbutie :

— Mon père... c'est que j'étais pressé...

Dubois se hâte de dire :

— C'est son costume d'été... au coup-d'œil vous croiriez qu'il doit avoir très-chaud avec cette longue redingote, eh bien! je vous assure que là-dessous il est très à son aise.

— Mais pourquoi donc ces épingles, au lieu de boutons ?

— Ah ! toujours, monsieur.

— Comment, toujours ?

— Oui, monsieur, nous avons toujours porté des épingles à Paris...

— Des épingles à la chemise, mais aux habits !

— Aux habits, monsieur, c'est le dernier genre.

— Cependant, il me semble qu'autrefois les femmes seules se garnissaient ainsi d'épingles, et que les hommes n'avaient que des boutons.

— Avant la révolution, c'est possible, monsieur ; mais depuis le progrès des lumières, les hommes se sont déboutonnés, et ils portent des épingles, parce que c'est plus décent et à cause du proverbe : qui s'y frotte s'y pique.

Je marche sur les pieds de Dubois pour le faire taire, et je m'empresse de changer la conversation, en m'écriant :

— Nous parlerons plus tard de toilette ; mon père doit être fatigué... il a besoin de repos...

— Tu as raison, mon ami, conduis-moi vite chez toi.

— Oui, monsieur, nous allons vous y conduire, dit Dubois en prenant le bras de mon père, c'est-à-dire... c'est moi qui vais vous y conduire, si vous voulez bien le permettre... J'ai là-bas une voiture qui nous y mènera en deux temps...

— Comment ! est-ce que tu ne viens pas avec nous, Paul ?

— Mon père, je vous demande mille pardons... mais une affaire très-pressée. .

— Oui, monsieur, il ne s'agit de rien moins que de gagner un millier d'écus... Oh! votre fils est un gaillard qui s'entend joliment aux affaires... Si vous connaissiez seulement sa situation dans ce moment-ci... Il n'y a pas deux hommes à la bourse qui soient aussi à leur aise que votre fils...

— Vraiment, ce cher Paul... Vous me faites bien plaisir, monsieur...

— Mon père, je vous rejoins avant une demi-heure... Dubois, tu ne quitteras pas mon père.

— Moi! quitter ton père!.. j'aimerai mieux recevoir cent coups de bâton, que de le quitter une minute... Venez, monsieur Déligny... Avez-vous votre sac de nuit?

— Oui, monsieur...

— Vous n'avez pas d'autres effets?

— Non, monsieur...

— En ce cas en route... Je vous mène dans un hôtel qui appartient à monsieur votre fils... Et vous m'en direz des nouvelles!..

Dubois entraîne mon père, je suis libre; je retourne à mon cabriolet, je monte et je me fais conduire rue Charlot. Ah! qu'il me tarde de changer de costume!..

Nous voici dans la rue, enfin! mais il y a une maudite charrette stationnée devant la porte de ma maison. Mon cocher veut la faire reculer, je

suis trop pressé d'être chez moi, pour attendre la fin d'une querelle entre lui et le charretier; je lui dis de m'attendre, et je descends à dix pas de chez moi.

Je marche très-vite, et les yeux baissés.. je désire éviter les égards de mes voisins... mais au moment de rentrer chez moi, je me jette contre deux dames que je n'avais pas vues... je lève la tête Ah! mon Dieu!. c'est Augustine avec Juliette...

Je deviens rouge comme un coq; Augustine me regarde avec surprise en disant:

— Comment, c'est vous!

Et Juliette part d'un éclat de rire, en s'écriant:

— Ah! qu'il est drôle comme ça!.. ah! M. Déligny, où avez-vous été chercher cette vieille redingote sans collet?.. est-ce pour en faire la mode?..

Je ne sais comment me tirer de là. Je balbutie:

— Madame... c'est que je suis sorti très-vite... pour affaire... c'est une redingote du matin... je n'avais pas eu le temps d'en changer.

Augustine me regarde attentivement, mais elle ne rit pas; mon embarras, ma rougeur semblent lui déplaire, et elle me dit:

— Vous n'étiez pas habillé ainsi quand vous êtes venu ce matin me voir?

— Non, madame; mais c'est quand je suis rentré que j'ai...

Je suis interrompu par Juliette, qui rit bien plus fort, parce qu'elle vient d'apercevoir mes épingles, et qui les montre à son amie en disant :

— Tiens, ma chère, voilà qui est bien plus joli que tout le reste !.. Une garniture en épingles!.. Oh! par exemple, c'est donc une gageure?

— Oui, madame, oui... c'est une gageure...

— Et avec qui donc, monsieur? reprend Augustine d'un air d'humeur. Vous disiez tout à l'heure que vous étiez sorti pour affaire?

— Madame... c'est vrai... Je... Mais je vous expliquerai cela, madame... Pardon, on m'attend... Je rentre bien vite...

— On vous attend ?

— Non... On ne m'attend pas... Mais... Il faut absolument que je vous quitte. Je ne puis rester comme cela plus long-temps.

Je salue ces dames et je rentre vivement chez moi. Que pensera Augustine? Ma foi, elle pensera tout ce qu'elle voudra, mais je n'y tenais plus; il y avait trop long-temps que j'étais dans cette cruelle position.

Ah ! me voilà chez moi... J'ôte, j'arrache les épingles; je jette de côté la vieille houpelande, je passe un pantalon... Je le passe avec un plaisir !.. Ah! qu'on est bien ainsi... Comment font les femmes pour aller comme j'étais tout à l'heure?... Mais l'habitude, et d'ailleurs ces dames font très-bien de n'en pas porter. Maintenant, descendons et faisons-nous mener à l'allée des Veuves.

CHAPITRE VI.

La maison de l'allée des Veuves.

Tout en roulant vers l'allée des Veuves, je pense à la singulière figure que faisait Augustine, lorsque je l'ai quittée; elle ne semblait pas ajouter foi à ce que je lui disais. Au fait, je devais avoir l'air si gauche, si embarrassé. Je l'ai laissée bien brusquement. J'irai m'excuser, je lui apprendrai que mon père est à Paris. Mais il y avait dans son mécontentement, dans son incrédulité, quelque chose qui me faisait plaisir.

Nous voici à l'allée des Veuves. Le cocher me demande le numéro.

— Ma foi, je n'en sais rien... Mais c'est une espèce d'hôtel garni...

— Ah! je sais, mon bourgeois; c'est où loge un fameux médecin étranger, qui guérit toutes les maladies avec des fines herbes... Oh! j'ai déjà conduit du monde là...

— Je ne sais pas si c'est bien là... Mais nous demanderons.

Mon cocher m'arrête devant une belle maison que précède une cour garnie d'arbustes. J'aperçois Dubois qui se promène sous le vestibule qui donne dans la cour.

— C'est bien là, dis-je à mon cocher.

— Eh bien ! not' maître, je ne me trompais pas, c'est-là où loge le médecin étranger.

Je paie mon cocher, et j'entre dans la cour de la maison. Dubois vient au-devant de moi, en se frottant les mains d'un air satisfait.

— Eh bien ! Paul, comment trouves-tu cette maison ?

— C'est fort bien, et si l'intérieur répond à ce que je vois...

— Oh ! c'est bien mieux encore !.. Tu seras enchanté !..

— Il y a donc un médecin fameux dans cet hôtel ?

— C'est-à-dire qu'il y logeait, mais qu'il est à la campagne pour quinze jours, fort heureusement pour nous ; c'est son logement qu'on t'a donné.

— Bah !

— Au premier, un appartement magnifique... Ton père est dans l'ivresse. Je lui ai dit que la maison était à toi.

— Ce n'était pas la peine.

— Pourquoi ? puisque ça le rend heureux... Il a l'air d'un bon homme, ton père.

— Où est-il, maintenant ?

— Chez toi... Il se repose en admirant tes appartements.

— Il me semble que je ne ferai pas mal d'aller aussi faire connaissance avec mon logement.

— Un instant, mon ami, il faut d'abord aller

saluer ton hôtesse... C'est une femme qui tient aux politesses... qui aime les petits soins...Pour loger ton père ici, il a fallu que je fisse bien des choses. Madame Ledoux m'adore depuis long-temps, mais si elle te plaît ne te gêne pas, au contraire, tu m'obligeras.

En disant cela, Dubois m'introduit dans une pièce du rez-de-chaussée où nous trouvons une grosse maman de quarante-quatre à quarante-huit ans, qui s'occupe à glacer de petits pots de crême. Elle nous accueille avec un sourire fort gracieux.

— Madame Ledoux, dit Dubois, je vous présente mon ami, Paul Déligny, qui brûlait du désir de vous voir, et de vous remercier de ce que vous voulez bien faire pour lui.

— Je suis charmée de pouvoir être agréable à monsieur, dit madame Ledoux en me souriant, et en lorgnant toujours Dubois du coin de l'œil. Je sais d'ailleurs qu'il faut excuser un peu les jeunes gens.

— Vous êtes trop bonne, madame; j'ai, comme vous a dit Dubois, des raisons pour faire croire à mon père que j'habite depuis long-temps cette maison. Quant au prix de l'appartement, j'espère bien...

— Ah! ne parlons pas de cela, monsieur: l'appartement m'est payé, il est loué par un médecin espagnol ou italien; un charlatan, à ce que je crois, mais qui dépense beaucoup d'ar-

gent. On est venu le chercher pour guérir un Anglais.... Les Anglais viennent beaucoup le consulter, mais on l'a emmené fort loin, dans un château d'où il ne peut être revenu avant quinze jours au plus tôt.

— Et moi, je sais que mon père n'en passera pas huit à Paris.

— Alors, monsieur, soyez sans inquiétude.

— Je vais rejoindre mon père.

Je salue mon hôtesse, et Dubois va me suivre, lorsque madame Ledoux lui dit en minaudant :

— Monsieur Dubois... je voudrais bien vous consulter... sur le prix des denrées coloniales...

Dubois fait une légère grimace en me disant à l'oreille :

— Mon ami, je crois que c'est moi qui paierai le loyer du logement... Tâche que ton père reparte bien vite.

Je laisse Dubois en tête à tête avec madame Ledoux, et je monte à mon nouvel appartement.

J'entre dans une belle antichambre, j'y trouve un domestique fort poli qui me dit qu'il sera à mon service tant que le signor *Delzini* sera absent. Ce garçon est attaché à la maison, et je vois que notre hôtesse l'a déjà mis au fait de ma situation. Vraiment, madame Ledoux est une femme charmante, il est impossible d'être plus obligeante.

Je remercie Lapierre, c'est le nom du valet que l'on me prête, et après avoir traversé plu-

sieurs pièces fort élégamment meublées, je trouve mon père assis sur un sofa dans mon salon. Il vient à moi et m'embrasse d'un air radieux, en s'écriant :

— Mon ami, je te fais compliment...

— De quoi donc, mon père ?

— Eh ! parbleu ! de la manière donc tu as géré tes affaires. Sais-tu que c'est superbe, chez toi ?..

— Oh ! mon père, à Paris, vous savez qu'il est facile d'avoir tout ce qu'on veut.

— Je sais qu'à Paris, pour avoir un si beau logement, des meubles, des domestiques, il faut de l'ordre et de l'économie.

— Ce n'est pas toujours une preuve, mon père.

— Allons, ne vas-tu pas faire le pauvre, à présent?.. Mais ton ami t'a trahi... Je sais aussi que cette maison est à toi...

— A moi. . pas entièrement...

— Enfin, que tu fais des affaires magnifiques; que tu as triplé tes capitaux...

— Ah ! mon père, par exemple...

— C'est bien... Je ne te demande rien, puisque tu veux faire le discret... Mais tu ne m'empêcheras pas d'être content de toi, d'être fier de la confiance que je t'ai accordée .. C'est que, vois-tu, dans ma petite ville, on me raillait quelquefois, on me disait : Ah ! vous croyez que votre fils est sage à Paris, qu'il ne mange pas son bien ! vous verrez !.. et je t'avoue que ce

sont ces discours qui m'ont un peu décidé à venir à Paris... Comme je vais confondre tous ces gens-là, à mon retour! Ah! ah!

— Tenez, mon père, laissons ce sujet... Vous devez avoir faim... Moi-même, je n'ai pas dîné... Je vais m'informer... Holà! Lapierre!..

Mon valet arrive et Dubois en même temps. Je demande à mon valet si l'on a songé à nous faire à dîner; il me répond que l'on n'attend que mes ordres, et Dubois s'écrie :

— Oh! j'ai pensé à tout. Toi, tu étais si pressé d'aller au-devant de ton père, que tu n'avais pas donné d'ordres à ton maître-d'hôtel!..

— Comment! tu as un maître-d'hôtel? s'écrie mon père.

— Et un des premiers cuisiniers de France, dit Dubois, auquel il donne mille écus de gages...

— Mille écus à un cuisinier! dit mon père; pour le coup, mon cher Paul, tu m'avoueras qu'il faut faire de bien belles spéculations pour payer si cher un cuisinier... Mais un pareil luxe...

— Dubois plaisante, mon père...

— Un instant, s'écrie Dubois, expliquons-nous. Votre fils lui donne mille écus, mais le cuisinier fournit tout.

— Oh! alors!.. c'est différent, ce n'est plus trop cher!..

Nous allons nous mettre à table; on nous sert un fort joli repas; Dubois boit et mange comme quatre, en me disant à l'oreille qu'il a bien

gagné le dîner. Mon père fait aussi honneur au repas; il boit sec, et je vois qu'il griserait Dubois sans rien perdre de sa raison. Je crains que Dubois ne dise quelque bêtise; déjà plusieurs fois je lui ai marché sur les pieds pour le faire taire, lorsqu'il parle de ma fortune, de mes gens et de mes chevaux; heureusement mon père est bien loin d'avoir le moindre soupçon. Ce bon père me regarde avec joie, puis s'écrie :

— A la bonne heure!.. tu es bien mieux habillé ainsi que quand je t'ai rencontré dans la cour des diligences...

— Vous trouvez, mon père?

— Franchement, ta capote avec tes épingles ne me plaisait pas du tout.

— Eh bien! moi, monsieur Déligny, je ne suis pas de votre avis, dit Dubois en trinquant avec mon père; je vous assure que son costume de ce matin avait son bon côté... d'abord il était très-galant.

— Il ne m'a pas fait cet effet-là!.. Ha çà, mes enfants, je ne puis pas rester long-temps à Paris... Il faudra bien employer le peu de jours que je vous donnerai... il faut me faire voir ce qu'il y a de plus curieux... je ne serais pas fâché non plus d'aller au spectacle...

— Je vous y mènerai, mon père.

— Soyez tranquille, papa Déligny, nous vous amuserons... Si nous pouvions vous faire tout voir en un jour, nous le ferions, pour vous amuser plus vite!

— Mais il me semble que ce quartier est un peu éloigné du centre de Paris.

— Éloigné !.. non, monsieur, il en est le cœur au contraire !.. vous êtes entre la cité Beaujon et la ville de François Premier ; vous avez tout sous la main ici... l'arc de triomphe... le jeu de boule... les maisons de santé, le chemin du bois de Boulogne !.. Il est impossible d'être dans un quartier plus commode !..

— Mais le Palais-Royal... C'est que nous autres provinciaux, nous ne connaissons que cela dans Paris.

— Eh bien ! le Palais-Royal est ici à côté... à deux pas, en marchant un peu vite.

— Voyons, mes enfants, ce soir que me ferez-vous voir ?.. est-il encore temps d'aller au spectacle ?

— Certainement... où voulez-vous aller ?

— Au meilleur.

— Au meilleur... ça dépend du goût ; êtes-vous romantique ou classique ?

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon fils ?

— Mon père, ce sont deux genres différents...

— Ha çà ! papa Déligny, vous êtes un peu en arrière... est-ce que vous ne lisez pas les journaux dans votre petite ville ?

— Oui, le Journal des Agriculteurs, et il ne m'a jamais parlé de ces genres-là.

— Alors, il faut mener ton père à l'Opéra... on donne la *Muette de Portici*, vous serez con-

tout, papa Déligny, c'est le seul opéra qui ne m'ait pas fait bâiller... Et puis des danses délicieuses... des danseuses qui font des pirouettes sans poser les jambes.. et des poses, ah !.. Avez-vous une bonne lorgnette?.. à l'Opéra, nous avons des habitués qui ont presque des télescopes pour mieux apprécier les objets...

— Dubois, cesse donc tes folies... il faudrait nous avoir une voiture ..

— Parbleu, je vais demander la tienne...

— La sienne! s'écrie mon père, comment, mon garçon, tu as voiture!..

— Mais non, mon père.. c'est une plaisanterie...

— Quand je dis sa voiture, papa Déligny, je veux dire celle dont il se sert habituellement... ce qui revient au même.

En disant cela, Dubois ordonne tout bas à Lapierre de nous avoir une citadine. Je vois bien que ce soir il me sera impossible de quitter mon père, et par conséquent d'aller chez madame Luceval. Il faut me résigner, demain je trouverai bien un moment pour aller la voir... d'ailleurs mon absence aujourd'hui me servira peut-être mieux que ma continuelle assiduité... Les femmes sont si singulières, ce n'est pas toujours en leur montrant le plus d'amour que l'on parvient à les charmer.

Nous attendons plus de vingt minutes avant d'avoir une voiture, parce qu'elles ne sont pas

tout près de l'allée des Veuves. Heureusement nous sommes restés à table et Dubois fait causer mon père, qui cependant s'écrie plusieurs fois :

— Ta voiture d'habitude n'était donc pas près d'ici ?

Enfin, Lapierre revient ; il me dit à l'oreille qu'il n'a point trouvé de citadine, mais il nous amène un fiacre ; nous nous en contenterons.

Nous descendons, madame Ledoux était dans la cour, elle nous fait de belles révérences ; mon père me demande quelle est cette dame, et Dubois répond que c'est ma femme de confiance. Mon père veut aller lui faire compliment de la manière dont elle tient ma maison ; mais je l'entraîne vers la voiture en lui disant que le spectacle sera commencé.

Nous sommes tombés sur le fiacre le plus sale et les rosses les plus maigres de Paris : mon père trouve que ma voiture d'habitude va bien doucement. Dubois lui répond :

— C'est par prudence, monsieur, il y a tant de monde par ici... il ne faut écraser personne.

Mon père met la tête à la portière, nous sommes dans les Champs-Élysées et il ne passe personne : je crie au cocher de se presser, il fouette en vain ses chevaux. Mais mon père ne s'ennuie pas avec moi qu'il n'a pas vu depuis long-temps, et au bout de trois quarts-d'heure nous arrivons enfin à l'Opéra.

Nous nous plaçons à l'orchestre. Mon père est

tout au spectacle, Dubois ne cesse de bavarder; il fait ses réflexions si haut qu'il incommode tous ses voisins, et lorsqu'on murmure, il regarde chacun d'un air insolent comme s'il défiait le public en masse. Je ne suis occupé qu'à le faire taire, je ne serais pas content qu'il nous fît avoir quelque scène.

Je lui dis à l'oreille de se rappeler que mon père est avec nous, et il me répond tout haut :

— Il n'y a pas de mal que ton père voie que tes amis sont des lurons à qui l'on ne fait pas peur.

Après le second acte, je parviens à faire sortir Dubois avec moi; je le mène promener dans les couloirs des quatrièmes, j'ai mon projet; en effet, nous rencontrons par-là deux minois chiffonnés que Dubois prétend avoir vus quelque part. Il remarque que ces dames entrent à l'amphithéâtre des quatrièmes et qu'il y a de la place derrière elles Aussitôt il me quitte le bras en me disant :

— Mon ami, je t'ai consacré toute ma journée, ton père est en sûreté à l'orchestre, permets-moi de donner le reste de la soirée aux amours. Voilà deux petites mères qui m'ont l'air de savoir que les enfants ne se font pas par l'oreille; je vais me placer près d'elles... ça ne te fâche pas?

— Non, vraiment... adieu, à demain.

Je m'éloigne, enchanté d'avoir laissé Dubois aux quatrièmes. Avant de retourner près de

mon père, j'entre un moment au foyer. J'y ai fait à peine deux pas que je me trouve en face de Jenneville et de madame de Rémonde.

Je ne puis passer sans leur dire bonsoir. Les yeux de la belle Herminie me feraient peur, si nous étions en tête à tête... S'ils pouvaient lancer la foudre, à coup sûr je serais déjà réduit en poussière. Je feins de ne point voir leur courroux, mais je remarque que Jenneville me regarde d'un air ironique; ce n'est plus de l'amitié que je vois dans son accueil, c'est un tout autre sentiment.

— Comment!.. vous êtes à l'Opéra! me dit Jenneville d'un ton persifleur, par quel hasard?.. vous qu'on ne voit plus dans le monde... qui fuyez les plaisirs bruyants pour vous consacrer entièrement à la dame de vos pensées?

— Ah! il paraît que la dame qui occupe monsieur lui a permis d'aller ce soir au spectacle, dit Herminie en riant avec effort.

Je tâche de prendre un air impassible en répondant :

— Si je ne vais pas plus souvent dans le monde, c'est qu'apparemment cela ne me convient pas... Si je m'occupe de quelque dame, il me semble que cela ne regarde personne, et que je suis maître de faire ce qui me plaît.

— Aussi, mon cher ami, n'a-t-on nullement envie de vous détourner de l'objet de vos affections!..

— Monsieur place trop bien son amour, pour qu'on ait jamais la pensée de le troubler!..

— Je crois, madame, qu'il serait heureux pour beaucoup de personnes de le placer aussi bien.

Madame de Rémonde se mord les lèvres et rougit; Jenneville rit, et reprend :

— Oh! mon cher, c'est que votre passion fait plus de bruit que vous ne croyez.

Je me trouble malgré moi, car je vois bien que tout cela ne m'est pas dit sans motif; mais on a commencé le troisième acte, Herminie entraîne Jenneville, qui en s'éloignant me dit :

— J'irai vous faire mes compliments et mes remercîments.

Saurait-il que c'est chez sa femme que je vais tous les jours?.. qui donc a pu le lui dire... lui, qui s'occupe si peu de ce que fait sa femme? Ah! s'il en est instruit, c'est par madame de Rémonde... Cette femme-là me déteste, maintenant elle fera tout ce qu'elle pourra pour me tourmenter... Cependant, elle-même, comment a-t-elle su cela? mais à Paris, avec de l'argent, ne sait-on pas tout ce qu'on veut!..

Je retourne près de mon père; pendant qu'il s'occupe du spectacle, je ne songe qu'à la conversation que je viens d'avoir avec Jenneville et sa maîtresse, mais je me promets bien de n'en point parler à Augustine. Cela me sera facile; maintenant elle ne me questionne plus au sujet de son mari.

Vers le milieu du dernier acte, des cris qui partent de l'amphithéâtre des quatrièmes, interrompent le spectacle. On se querelle, on fait un tapage que les paisibles habitués de l'Opéra ne sont pas accoutumés à entendre. J'ai bien dans l'idée que Dubois n'est pas étranger à ce bruit. Je crois même le reconnaître en haut, gesticulant et menaçant tout le monde. Enfin le spectacle finit. J'entraîne vivement mon père, et une voiture nous ramène à l'allée des Veuves.

Mon père veut absolument que je couche près de lui; il a chez lui sa petite servante à ses ordres, et à Paris il se trouve tout désorienté. Je vois bien qu'il n'y a pas moyen d'aller coucher dans ma rue Charlot; mais demain!.. ah! demain, il faudra bien que je trouve l'instant d'aller chez Augustine.

En me déshabillant, je cause avec Lapierre de ce signor Delzini dont nous occupons le logement, et qui, à ce que m'a dit mon cocher, guérit toutes les maladies avec des fines herbes. Lapierre m'apprend que ce docteur étranger ne se sert en effet que de *simples* avec ses malades, et que, comme il se fait payer extrêmement cher, on lui croit beaucoup de talent. Je m'endors en priant le ciel pour que le savant docteur ne revienne pas à Paris avant le départ de mon père.

J'espérais, en me levant de bon matin, avoir le temps d'aller chez moi avant le réveil de mon

père. Mais j'ai affaire à un campagnard qui est toujours debout avec le jour. Je trouve mon père levé, et réglant déjà l'emploi de sa journée. Je l'entends sans cesse répéter : Tu me mèneras là, puis tu me mèneras ensuite là!..

Tout cela ne fait pas mon compte ; j'espère que Dubois viendra me relayer. Je le vois avec joie arriver.

Mon père lui demande pourquoi il n'est pas resté au spectacle avec nous.

— Mon cher monsieur Déligny, dit Dubois, c'est que j'ai retrouvé deux... de mes cousines, dans les loges du cintre... et vous sentez qu'on se doit à sa famille.

— C'est toi qui as fait tant de bruit? dis-je tout bas à Dubois; le spectacle en a été troublé.

— Que diable, mon ami, est-ce ma faute? ces deux mijaurées qui s'avisent de trouver mauvais que j'appuie mes mains sur leurs hanches!..

— Aujourd'hui j'espère que tu seras sage, que tu boiras moins à ton dîner, et que tu ne quitteras pas mon père.

— Sois tranquille... aujourd'hui ton père me prendra pour Caton II.

Mon père veut aller visiter le Jardin des Plantes, le Luxembourg, les Tuileries, le Palais-Royal; il veut voir tous les passages, et se promener en bateau sur le canal. En voilà au moins pour toute la journée, mais je pense que je trouverai le moyen de m'échapper.

J'ai proposé à mon père de le mener déjeuner au Palais-Royal. Nous allions nous mettre en route, lorsque madame Ledoux fait dire à Dubois qu'elle désire savoir le cours des denrées coloniales.

Dubois fait une grimace horrible, mais il nous dit d'aller devant, et nous partons.

Les provinciaux sont terribles; ils veulent tout voir, tout examiner de près... Mon père me force de m'arrêter à chaque instant. Je conçois que des personnes qui n'ont passé que quinze jours à Paris, connaissent mieux tous les monuments et toutes les curiosités de la ville, que celles qui l'habitent depuis trente ans.

Nous arrivons aux Tuileries. Dubois ne nous a pas encore rejoints... Il paraît que madame Ledoux aime à faire durer les conversations. Si Dubois allait me laisser mon père à promener toute la journée... J'ai presque envie de retourner à l'allée des Veuves, mais mon père ne le veut pas. Nous allons déjeuner, j'ai dit à Dubois chez quel traiteur nous serions, je pense qu'il viendra nous y retrouver. J'allonge le déjeuner tant que je puis, mais mon père a fini de manger depuis long-temps; il me presse, il veut bien employer sa journée.

— Il faudrait attendre Dubois, dis-je à mon père.

— Mon cher Paul, ton ami nous rejoindra...

— Mon père, à Paris on ne se retrouve pas si facilement.

— Alors, mon fils, nous nous passerons de lui; pourvu que tu sois avec moi, c'est tout ce qu'il me faut.

Que répondre à cela? rien, il faut se soumettre et avoir l'air content!.. Nous partons, et je promène mon père dans les quatre coins de la ville. Tout bas je donne Dubois au diable!.. Le perfide m'abandonne quand il sait que j'ai tant besoin de lui. Ah!.. que la journée me semble longue!.. Certainement j'aime mon père de toute mon âme, mais quand on est amoureux!.. quand on a mille raisons pour désirer voir celle qu'on adore... Ceux qui aiment comprendront tout le mauvais sang que je fais!.. Si du moins je pouvais dire à mon père que je suis amoureux... lui parler d'Augustine, mais non, c'est impossible.

Enfin, à six heures du soir, nous revenons dîner au Palais-Royal. Je suis excédé, harassé, je n'avais jamais tant vu de choses en un jour, mon père ne semble pas fatigué. Les habitants de la campagne ont de meilleures jambes que les citadins.

Nous sommes revenus dîner où nous avons déjeuné, j'ai encore un faible espoir sur Dubois; en effet, nous ne sommes qu'au potage lorsqu'il entre dans le salon, et vient s'asseoir à notre table.

— Ah! te voilà donc enfin!

— Oui, mon ami... Papa Délygny, vous êtes frais comme une rose!..

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous rejoindre ce matin ? nous t'avons attendu...

— Ah ! pourquoi... D'abord madame Ledoux... tu sais, ta femme de confiance .. m'a forcé à lui faire une petite causette... dont je me serais bien passé... Mais il ne faut pas qu'elle s'y accoutume... Après cela je me suis rappelé que j'avais un rendez-vous important. . (Dubois se penche vers moi et me dit à l'oreille : Chez un commissaire de police.) Pour une affaire très-majeure... (Pour mes pantalons) et dont la perte m'aurait un peu embarrassé... (Je veux bien donner mon cœur à la beauté, mais je ne veux pas lui donner mes culottes.)

Je profite de la circonstance pour dire à mon tour :

— J'ai aussi un rendez-vous pour ce soir... C'était pour une affaire assez importante... Mais comme mon père est ici...

— Il ne faut pas te gêner, mon ami, s'écrie mon père ; si tu as ce soir une affaire à terminer, il faut aller à ton rendez-vous. Monsieur Dubois sera assez aimable pour me tenir compagnie.

— Comment donc !.. Mais avec le plus vif plaisir... Ce soir je suis tout à vous !

— Seulement, mon fils, tu tâcheras de nous rejoindre le plus tôt possible.

— Oh ! je vous le promets, mon père.

— Soyez tranquille, papa Déligny, je vous réponds que nous nous amuserons tous les

deux... Nous ferons nos farces. . Je ne vous dis que ça.

L'assurance de pouvoir aller ce soir chez Augustine, me rend toute ma bonne humeur, nous faisons un dîner fort gai. Dubois nous conte mille folies, mon père rit et boit sec; Dubois, qui veut lui tenir tête, est déjà aussi en train que la veille. Après le desert je les laisse aller prendre le café. Je leur donne rendez-vous pour neuf heures dans la nouvelle galerie, et je recommande mon père à Dubois, qui me crie :

— Laisse-nous faire et ne t'inquiète pas de nous.

Enfin me voilà maître de faire ce que je veux... Je regarde ma montre, il est sept heures et demie... Je cours à une place de cabriolet, je monte... Je promets un bon pour-boire au cocher et il fouette son cheval. Il me semble qu'il y a un siècle que je n'ai vu Augustine !.. Hier je l'ai quittée si brusquement !.. Elle a bien vu que mon embarras n'était pas naturel; je suis curieux de savoir comment elle va me recevoir.

Me voici chez elle, je monte l'escalier comme si j'étais poursuivi, j'ai sonné, on m'a ouvert... J'ai seulement entendu que madame y est, et déjà je suis dans le salon... Juliette est avec elle: ah ! que les amies sont quelquefois insupportables !..

On me reçoit poliment... mais que cette politesse est froide... que ce salut est sévère !.. On

me regarde à peine, on répond sèchement à mes compliments. Allons, elle est fâchée.... Tant mieux... c'est bon signe. Je saurai bien m'excuser en lui apprenant que mon père est ici, mais auparavant je ne suis pas fâché de voir si vraiment on s'est inquiété de ce que je suis devenu.

Juliette a aussi un air plus réservé avec moi, elle me regarde en dessous, puis elle regarde Augustine. Pendant quelque temps nous n'échangeons que des phrases indifférentes; on ne me demande pas ce que j'ai fait depuis la veille, mais je vois bien qu'on en meurt d'envie.

Enfin Juliette me dit en souriant :

— Vous avez quitté votre joli dolman à épingles... Ah! vous avez eu tort, vraiment il vous allait bien!..

— Ah! dit Augustine avec amertume, monsieur a trop bon goût pour se mettre ainsi sans y être forcé... Sans doute il fallait qu'il se déguisât pour tromper la surveillance de quelque jaloux...

— Vous êtes bien loin de deviner la vérité, mesdames!..

— Vous seriez, je crois, bien embarrassé pour nous la dire!..

— Non, madame, rien n'est plus facile.

Je fais à ces dames le récit de mes aventures de la veille. En apprenant que mon père est à Paris, Augustine daigne enfin jeter les yeux sur

moi, un léger sourire reparaît sur ses lèvres, quoique ses regards conservent encore l'expression du doute. Juliette rit aux larmes, lorsque je conte ma position, attendant chez Dubois qu'il me rapporte mon pantalon. Je termine mon récit en faisant connaître toute l'impatience que j'ai éprouvée depuis la veille, et je vois les beaux yeux se fixer sur les miens avec une expression plus douce et plus tendre, qu'ils n'avaient jamais eue en me regardant.

— Voyez un peu, s'écrie Juliette, ce que c'est que de juger sur les apparences. Nous vous supposions déjà un fort mauvais sujet... Augustine même avait formé le projet de ne plus vous voir...

— Quoi, madame!..

— Écoutez donc!.. un jeune homme qui se déguise... qui ne couche pas chez lui...

— Ah! vous avez su...

— Oui... par hasard, Augustine voulait aller ce matin se promener à la campagne, on a envoyé la domestique pour vous le faire savoir. Mais le portier a dit que vous n'étiez pas rentré depuis la veille, et qu'il était très-inquiet de vous.

Je conçois, maintenant, pourquoi l'on me faisait si froide mine... Si j'étais indifférent, qu'est-ce que cela lui ferait que je ne couche pas chez moi?.. m'en voilà encore aux espérances... je la forcerai bien à se trahir.

Après avoir beaucoup ri de mes aventures de la veille, Juliette nous quitte, et je reste seul avec Augustine; elle se rapproche de moi, il me semble qu'il y a dans sa voix plus de douceur qu'à l'ordinaire, peut-être est-ce parce que j'ai été plus long-temps sans l'entendre... ses yeux me sourient avec bonté... Ah! si je ne me retenais, je tomberais à ses genoux... mais non, non... il faut que je sois certain d'être aimé, il serait trop cruel de s'être encore abusé.

Depuis plus d'une heure nous sommes seuls... nous parlons peu... je ne sais pas trop ce que nous disons... mais qu'importe quand on est bien ensemble. Augustine soupire quelquefois, je feins de ne point m'en apercevoir. Enfin elle me dit:

— Pourquoi donc craignez-vous tant que votre père apprenne que vous avez perdu une partie de votre fortune?

— D'abord, parce que cela lui ferait de la peine...

— Mais ne faudra-t-il pas que tôt ou tard il sache la vérité?..

— Sans doute... mais s'il la connaissait maintenant, il voudrait me faire quitter Paris... il voudrait surtout me marier.

— Vous marier! ah! vous croyez qu'il pense... en effet... vous vous marierez quelque jour!..

Elle a prononcé ces derniers mots bien tristement et en laissant tomber sa tête sur sa poi-

trine. Je garde le silence, mais je respire à peine. Elle reprend au bout d'un moment :

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous marier maintenant ?

— Le mariage n'a rien qui me charme... qui me séduise à présent !..

— Cependant il faudra bien un jour obéir à votre père... d'ailleurs ne faut-il pas toujours finir par-là... vous vous marierez!.. puissiez-vous dans votre ménage être plus heureux que moi !..

Elle achève à peine ces mots, que deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux, les sanglots oppressent sa poitrine, elle couvre son visage de son mouchoir. Mais qui fait couler ses pleurs? est-ce le souvenir de son mari? est-ce la pensée que je me marierai ?

Je prends sa main que je presse dans la mienne, pendant qu'elle se livre à une douleur dont je voudrais bien connaître la principale cause. Nous restons quelques minutes ainsi. Enfin, Augustine essuie ses yeux et me dit :

— Je suis bien ennuyeuse, n'est-ce pas ?.. pardonnez-moi .. mais le souvenir de mon mariage... Ne parlons plus de cela.. il est bien tard.. est-ce que vous retournerez ce soir à l'allée des Veuves ?.. Tenez, écoutez... c'est la pluie qui tombe à verse.

En effet, il fait un temps horrible et il est minuit passé; auprès d'elle je n'ai remarqué ni

l'heure ni le temps. Mon père doit être maintenant couché et endormi. Je puis bien aller rue Charlot, et demain, je lui dirai que j'ai fait une course avant son reveil ; par ce moyen, je pourrai revoir Augustine demain matin avant d'aller aux Champs-Élysées. Elle approuve mon idée. Je passe encore une demi-heure près d'elle, et en me quittant, elle me répète :

— A demain.

CHAPITRE VII.

Mon père et Dubois. — L'Anglais malade.

Pendant qu'ivre d'amour et d'espérance, je passais une soirée charmante près d'Augustine, oubliant mon père et Dubois auxquels j'avais donné parole pour neuf heures, de leur côté, ils n'avaient pas été plus exacts au rendez-vous.

Resté seul au café avec mon père, Dubois veut lui faire goûter de toutes les liqueurs. Malheureusement il se trouve être en fonds; il a touché de l'argent dans la matinée, et l'on sait qu'il aime autant à le dépenser, que Jolivet aime à garder le sien.

Mais les gens de province mettent ordinairement de l'amour-propre à ne point se laisser vaincre en politesse par les parisiens. Toutes les fois que Dubois a payé quelque chose, mon père veut avoir sa revanche, et il paie à son tour; Dubois fait revenir autre chose, parce qu'il veut avoir le dernier; mon père prétend aussi ne pas être moins généreux; ces messieurs y mettent un entêtement qui pourrait finir par les conduire sous la table.

Heureusement la chaleur du café, et les différentes libations qu'ils ont faites, leur donnent

le désir d'aller respirer le grand air. Alors le temps était encore superbe.

— Allons nous promener, dit mon père.

— Oui, allons lorgner les femmes sur le boulevard, dit Dubois.

Ces messieurs se mettent en route. La raison de mon père n'a pas tenu contre tous les petits-verres, celle de Dubois est depuis long-temps déménagée; et tout en se promenant sur le boulevard, il se permet de parler à toutes les femmes qui lui semblent un peu jolies. Mon père lui dit avec naïveté :

— Vous connaissez donc beaucoup de monde à Paris ?

— Moi, respectable vieillard, je suis connu du beau sexe, comme les peintres connaissent l'Appollon du Belvédère

Cependant plusieurs des soi-disant connaissances de Dubois, se sont offensées de ses propos. Quelques hommes s'en sont mêlés, alors Dubois fait doubler le pas à son compagnon; ces messieurs se jettent dans les petites boutiques qui encombrent maintenant les boulevards; ils renversent les marchandises; les marchands leur disent des injures, et mon père, tout étourdi de la promenade que Dubois lui fait faire, lui dit :

— Pourquoi tous ces gens-là crient-ils après nous ?

— Parce que ce sont des drôles qui ont envie

que je les rosse... mais je ne les rosserai pas ce soir, parce que vous êtes avec moi.

Il est nuit depuis long-temps. Mon père, fatigué de sa promenade, a envie de rentrer se coucher, mais Dubois lui dit :

— Vous n'y pensez pas!.. il n'est pas dix heures, et à Paris, un honnête homme ne peut pas se coucher avant minuit...

— Mais si j'ai envie de dormir...

— Non, respectable vieillard, vous n'avez pas envie de dormir... Je ne souffrirai pas que vous dormiez. Nous allons prendre un sapinetje vous mènerai dans un endroit charmant, qui, d'ailleurs, n'est qu'à deux pas de votre logis, ce qui nous sera commode pour nous en revenir.

Ces messieurs montent en voiture, et Dubois dit au cocher de les mener au salon de *Flore*, aux Champs-Élysées.

— Qu'est-ce que c'est que le salon de Flore? demande mon père pendant que le sapin roule.

— C'est un des bals champêtres de la capitale où l'homme aimable a le plus d'agréments.

— Que voulez-vous que je fasse à un bal?.. je ne danse plus.

— Vous y ferez tout ce que vous voudrez; nos bals champêtres sont très-agréables, en ce qu'on y fait autre chose que danser!..

— Dans mon temps, cependant, j'étais un amateur de danse... J'avais un jarret étonnant.

— Quel âge avez-vous maintenant?

— Cinquante-huit ans.

— C'est le plus bel âge pour danser, c'est celui où l'on met le moins de raideur dans ses pas... Vous pincerez ce soir votre rigaudon... Et si ça vous fait plaisir, vous pincerez bien autre chose !..

On arrive au salon de Flore. Dubois prend mon père sous son bras, et le promène partout en le faisant s'arrêter devant chaque femme et le forçant d'offrir du tabac à celles qu'il trouve gentilles Mon père, qui croit que c'est l'usage à Paris, et qui d'ailleurs ne sait plus trop où il en est, se promène avec sa tabatière ouverte à la main. Dubois propose du punch pour se rafraîchir, le punch est accepté, on se met dans un bosquet d'où l'on aperçoit la danse. Mais bientôt la pluie qui tombe avec force, chasse tous les promeneurs dans le salon. Mon père et Dubois vont s'y installer avec un autre bol de punch.

Au bout de quelque temps, Dubois dit à mon père :

— A présent que nous sommes rafraîchis, nous allons danser.

— J'aimerais mieux aller me coucher.

— Vous n'y pensez pas... Il pleut à seaux, impossible de s'en aller de ce temps-ci... Dansons...

— Je ne connais pas de dame...

— Oh! on a bientôt fait connaissance!.. Invitez celle qui sera le plus à votre goût.

— Invite-t-on aussi à danser en offrant une prise de tabac ?

— Non... Vous ferez un compliment à votre choix... Allons, papa Déligny, de la verdeur... Je vais me mettre en face de vous.

Mon père prend son chapeau à sa main, se donne un air déterminé, et après avoir fait quelques tours dans le salon, invite une dame de cinquante ans, qui n'était venue que pour faire danser ses nièces. La bonne dame, enchantée d'une proposition que depuis long-temps on ne lui fait plus, prend aussitôt la main que mon père lui présente, et tous deux vont se placer pour la contredanse.

Dubois vient de se mettre en face de mon père avec une demoiselle qui a sous son bonnet un peigne de six pouces de haut. En voyant la danseuse de mon père, Dubois s'écrie :

— Si celle-là ne sait pas encore les figures, ça sera malheureux !.. Attention, jeune couple, on a les yeux sur vous !

En effet, beaucoup de jeunes gens qui ne dansaient pas, paraissent curieux de voir comment le jeune couple s'en tirerait. L'orchestre donne le signal, on sait que la première ritournelle n'est que pour avertir les danseurs. Mon père, qui ne sait plus cela, part avec sa dame, tous deux s'élancent en bondissant vers Dubois qui retient mon père par le pan de son habit, en lui criant :

— Un instant, mes petits gaillards... pas encore... A présent, c'est cela, déployons tous nos moyens.

Dubois, échauffé par le punch, danse comme un possédé ; mon père et sa danseuse se sont déjà perdus dans la chaîne anglaise ; mais ils se jettent sur tout le monde et dansent toujours ; on rit de tous côtés en les regardant. Dubois trouve mauvais que l'on rie de ses vis-à-vis ; il jure entre ses dents, et dit à l'oreille de mon père, lorsqu'il passe près de lui :

— Donnez-moi des coups de pied à tous ces drôles-là.

Mon père et sa danseuse ne donnent pas de coups de pied, mais ils s'égarent de nouveau dans une figure et ils terminent une pastourelle en walsant. Les jeunes gens qui les entourent rient de plus belle, Dubois leur jette alors son chapeau à la tête, en leur criant :

— Vous êtes des insolents !.. Vous n'êtes pas f... pour danser comme ça ! Et je vous défie tous !

Aussitôt plusieurs hommes se précipitent sur Dubois, la danse est interrompue, les femmes crient, les enfants pleurent, on se pousse, on se menace ; mon père bousculé par chacun, et ne sachant pas même qu'il est la cause de ce tapage, perd sa danseuse et son mouchoir. Mais Dubois, qui se voit menacé par une dizaine d'individus, prend le bras de mon père, et se sert de sa personne comme d'un bouclier pour parer les coups.

La garde arrive; on met Dubois et mon père à la porte, parce qu'il est prouvé que ce sont eux qui sont cause de ce tumulte, et, sans trop savoir comment, parce que la bataille les a beaucoup étourdis, ils se trouvent tous deux, à près de minuit, et par un temps horrible, au milieu des Champs-Élysées.

— Ha çà... où sommes-nous? dit mon père, qui ne voit que ténèbres autour de lui.

— Ah! les gredins!.. les gueux!.. se mettre trente sur deux hommes... malgré cela, si la garde n'était pas venue, je les rossais tous.

— Moi, j'aime autant qu'elle soit venue et que nous soyons partis... Je ne sais pas trop comment est arrivée cette querelle, mais je sais bien que je me trouvais au milieu des combattants. et comme vous ne me lâchiez pas... j'ai reçu, je crois, plusieurs coups...

— Vous avez reçu des coups?

— Certainement.

— Venez avec moi, vertueux vieillard; il ne sera pas dit qu'on aura impunément battu le père de mon ami..

— Où voulez-vous aller?

— Nous allons retourner au bal, et nous les rosserons comme tout à l'heure...

— Non, non... j'en ai bien assez comme cela...

— Venez donc... je vous répète que nous pouvons à nous deux assommer tous ces cuistres-là.

— Et moi je vous dis que je ne veux assommer personne, mais que je veux me coucher... il en est bien temps.

— Je vous obéis parce que vous êtes le père de mon ami, et qu'il vous a confié à mes soins... mais sans cela!.. mille tonnerres!.. Ha çà, mais il pleut à verse.

— C'est vrai.

— Et j'ai perdu mon chapeau dans la mêlée...

— Dépêchons-nous de rentrer, mon ami... Connaissez-vous le chemin?

— Soyez donc tranquille, est-ce que je suis fait pour vous égarer!..

— Mais on ne voit pas clair du tout.

— C'est égal .. en avant et ferme...

— Aye!..

— Qu'est-ce que c'est?

— J'ai mis le pied dans un trou.

— C'est égal.

— Mais j'ai de l'eau jusqu'au genou.

— Ça se séchera... donnez-moi le bras... appuyons-nous l'un sur l'autre.

— Serons-nous bientôt arrivés?

— Il faudra bien que nous arrivions quelque part.

— Vous dites que ce quartier-ci est le plus beau de Paris... pourquoi donc ne l'éclaire-t-on pas?

— C'est justement pour cela : on n'éclaire que les vilains quartiers où il y a des voleurs.

— Mais celui-ci me semble bien désert ..

— Bah!.. vous ne voyez pas les gens qui passent parce qu'il fait nuit!..

— On trébuche à chaque pas...

— C'est que nous n'avons pas pris le trottoir... attendez, je vais le chercher...

— Ah! mon Dieu!.. vous m'entraînez!..

Ces messieurs venaient de rouler dans un fossé rempli d'eau et de boue. Dubois jure comme un damné, et mon père en fait autant, en maudissant le beau quartier où son fils a été se loger. Tous deux parviennent cependant à se retirer du fossé, mais leurs habits, leurs mains, sont couverts de boue. Il faut se remettre ainsi en marche. Enfin, après avoir erré pendant une heure dans les Champs-Élysées, ils se trouvent dans l'allée des Veuves et devant la maison de madame Ledoux.

Le portier en leur ouvrant la porte est effrayé de l'état dans lequel ils sont. Dubois lui dit de se taire, et de leur donner de la lumière. Tout en lui présentant une chandelle, le portier dit à Dubois :

— Madame Ledoux m'avait chargé de faire savoir à monsieur, si je le voyais ce soir, qu'elle désirait lui parler pour connaître le cours des denrées coloniales.

— Que madame Ledoux aille se promener! s'écrie Dubois en prenant la lumière... Je ne lui dirai pas seulement le cours des haricots!..

La petite mère mord un peu trop à la friandise... Allons nous coucher, père de mon ami.

Mon père ne demandait pas mieux; étourdi de sa soirée, il avait grand besoin de prendre du repos. Il est bientôt couché et endormi.

Il n'en est pas de même de Dubois; comme il ne sait pas encore dans quel lit il couchera, il prend une chandelle, et se met à parcourir la maison pour se chercher une chambre.

Il était plus de minuit, tout le monde dormait. Dubois, qui n'est jamais embarrassé, parcourt les corridors et ouvre plusieurs portes. Mais il n'est encore entré que dans des chambres où il n'y a pas de lit.

A force de chercher, il entre dans une pièce où il voit une couchette sans rideaux... Il s'avance : le lit est occupé, et Dubois reconnaît mademoiselle Girard, la cuisinière de la maison, qui ronfle comme un cheval poussif. Mademoiselle Girard n'est ni très-jeune ni très-jolie; elle a un gros nez plein de tabac, et une peau qui ressemble à un bouillon gras; mais quand on a beaucoup dîné, qu'on a bu du punch, qu'on a dansé, et qu'on a roulé dans un fossé, on doit avoir la tête montée. Aussitôt Dubois se déshabille, souffle sa chandelle et se couche près de mademoiselle Girard, en disant :

— Je ne suis pas fâché de savoir si elle fait l'amour aussi bien que le macaroni.

En s'éveillant le lendemain matin, mon père

repasse dans sa mémoire tous les événements de la veille; il n'est pas content de lui; il ne conçoit pas comment, à son âge, il a pu commettre autant de folies; mais il est surtout fort en colère contre Dubois qui l'a fait danser au salon de Flore. Voulant me faire compliment de mon ami, mon père m'appelle, je ne lui réponds pas, par la raison qu'au lieu d'avoir couché près de lui, je suis à mon logement de la rue Charlot.

Mon père appelle Lapierre, mais Lapierre était déjà sorti pour des commissions. Mon père se lève, s'habille, et tout en s'habillant il murmure, il gronde, il est de fort mauvaise humeur.

Surpris de ne point me voir, mon père va sortir pour s'informer de ce que je suis devenu, lorsqu'il entend frapper doucement à sa porte; il va ouvrir, et un jeune homme, mis avec beaucoup d'élégance, se présente, en lui faisant un profond salut.

— *Master* Dézini? dit l'étranger avec un accent qui fait sur-le-champ reconnaître un de nos voisins d'outre-mer. Mon père, qui croit que le jeune Anglais demande son fils, parce que le nom qu'il a prononcé est à-peu-près le sien, présente un siége à l'étranger, en lui disant :

— Mon fils est déjà sorti, monsieur; mais si vous voulez bien me dire ce qui vous amène, ce sera absolument la même chose.

Le jeune Anglais ne semble pas avoir très-

bien compris mon père, et tout en s'asseyant, il lui répète :

— Être vous le signor Dézini ?

— Oui, monsieur, Déligny... c'est comme cela qu'il faut prononcer, mais je vois que vous êtes étranger, et on ne peut pas tout de suite bien dire les noms. Monsieur est Anglais ?

— *Yes*, et vous il avait beaucoup grandement été utile à plusieurs compatriotes à moi, qui avaient donné le adresse de vous.

— Ah ! j'entends !.. mon fils a fait des affaires avec vos compatriotes !.. cela ne m'étonne pas, il est très-répandu dans le monde, c'est un garçon qui ira loin !..

— *Yes*, *sir*, je venais aussi pour que vous il soulagiez moi... Je paierai très-fort beaucoup sans marchander...

— Ah ! fort bien ; monsieur vient pour le consulter...

— *Yes... consultation.*

— Si monsieur veut avoir la complaisance de m'expliquer ce que c'est...

Le jeune Anglais rapproche sa chaise de celle de mon père, et lui dit d'un ton très-grave :

— Je avais le ver tout seul.

Mon père penche l'oreille vers le jeune homme, en disant :

— Pardon, je n'ai pas bien entendu.

— Je avais le ver tout seul.

Mon père ouvre de grands yeux et se gratte la tête en murmurant

— Vous avez le ver... Ah! vous voulez dire que vous faites des vers!..

— *Yes*, *yes*... je faisais!..

— Et c'est pour des vers que vous venez consulter mon fils?.. Ma foi, je ne sais pas s'il est poëte .. mais comme il a beaucoup d'esprit, il est possible... et puis à Paris c'est peut-être l'usage de consulter les hommes d'affaires pour les ouvrages littéraires. Donnez-moi vos vers, je les montrerai à mon fils...

L'Anglais regarde mon père d'un air d'impatience, en répétant :

— Je dis à vous que je voulais plus avoir le ver tout seul...

— Ah! bon, je comprends... vous ne voulez pas en faire seul, c'est-à-dire que vous voulez que mon fils en fasse avec vous... C'est un ouvrage que vous désirez terminer en société!..

L'Anglais se lève avec colère en s'écriant :

— Je avais le ver *toute* seul... *God dam!*.. vous devez chasser lui de là...

En disant ces mots, l'Anglais prend la main de mon père, et se la pose sur le ventre. Mon père trouve cette façon d'agir très-cavalière, il retire sa main brusquement, en s'écriant à son tour :

— Allez-vous-en au diable avec votre ver... Est-ce que vous croyez, monsieur, que l'usage est ici de se faire tâter le gousset pour prouver qu'on est en état de payer les hommes d'affaires.

Je vois très-bien que vous avez de l'argent... mais vous vous expliquerez avec mon fils.

L'Anglais devient violet de colère; il frappe du pied dans l'appartement, et poursuit mon père en lui criant aux oreilles :

— Je avais le ver *toute* seul... vous, chasser lui... vous, donner drogue à moi... vous, être obligé pour guérir moi !..

Mon père commence à perdre patience; il crie aussi fort que l'Anglais, parce que beaucoup de gens croient qu'en criant ils se font mieux comprendre. Dans ce moment d'autres cris se font entendre dans la maison; ils partent de la chambre de la cuisinière. C'est madame Ledoux, qui, surprise de ne point voir descendre mademoiselle Girard, pour apprêter le déjeuner, est montée jusque chez elle, où elle a trouvé Dubois apprenant à sa cuisinière le cours des denrées coloniales. Madame Ledoux est furieuse, elle n'a pas eu des complaisances avec Dubois, pour que ce soit mademoiselle Girard qui en profite. Elle crie, elle tempête, elle ordonne à sa cuisinière de faire son paquet, et à Dubois de m'annoncer qu'elle ne peut plus me prêter son logement.

Dubois est descendu à-demi habillé pour m'apprendre cette nouvelle; il trouve mon père aux prises avec le jeune Anglais, qui ne veut pas absolument le lâcher qu'il ne lui ait prescrit une drogue. Dubois, qui devine sur-le-champ le

quiproquo, se jette dans un fauteuil en riant aux éclats, et pour compléter le tableau, madame Ledoux paraît à l'entrée de l'appartement jetant sur Dubois des regards furibonds.

— Pour Dieu, monsieur Dubois, s'écrie mon père, débarrassez-moi de monsieur... et vous, madame, qui êtes femme de confiance de mon fils, pourquoi avez-vous laissé monter cet Anglais, lorsque mon fils n'y est pas?

— Moi, femme de confiance! dit madame Ledoux en s'avançant vers mon père, qu'est-ce à dire, monsieur?.. Apprenez que je suis chez moi, que cette maison m'appartient!.. et que si j'ai voulu prêter à votre fils le logement du signor Delzini, ce n'est pas pour que l'on débauche mes cuisinières, et que chez moi on se permette... Ah! fi... quelle horreur!.. un homme qui a de l'éducation, donner dans un torchon!.. Je n'aurais jamais cru cela!..

— Comment, madame! mon fils n'est pas ici chez lui?..

— Non, monsieur, il est chez moi .. et encore n'est-ce que par bonté de ma part... mais vous arriviez.. on voulait vous faire croire qu'on était riche, vous cacher le mauvais état de ses affaires... Moi, je me suis prêtée à cela, parce que j'ai cru qu'on avait des mœurs... mais il faut qu'on me rende ce logement ce matin même... Le signor Delzini va revenir... Une cuisinière!. une demoiselle Girard!.. c'est indécent!..

— Pourquoi vous pas toujours vouloir guérir moi? dit l'Anglais avec fureur, tandis que mon père, qui commence à deviner une partie de la vérité, se promène avec agitation dans le salon.

— Un instant, dit Dubois, qu'avez-vous d'abord?

— J'ai déjà dit à monsieur que je avais le ver tout seul...

— Ah!.. ah!.. ah!.. j'entends... C'est le ver *solitaire* que vous voulez dire?

— *Yes*, *yes*... le solitaire tout seul!..

— Et vous venez pour qu'on vous guérisse?

— Parfaitement, je voulais plus du tout garder le solitaire!..

— Eh bien! milord, ayez la complaisance de repasser ici dans quelques jours, monsieur n'est pas le médecin étranger que vous demandez; le savant docteur est absent, mais il reviendra, et alors je ne doute pas qu'il ne vous ôte tout ce que vous voudrez; en attendant, ayez la bonté de vous en aller vous et votre *solitaire*; c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Ce n'est pas sans peine que l'on fait comprendre à l'Anglais que le docteur est absent; enfin il se décide à s'en aller, et madame Ledoux le reconduit elle-même jusqu'à la porte de sa maison.

C'est en ce moment que je reviens; j'étais dans le ravissement, je venais encore de voir Augustine, tout semblait m'annoncer que j'étais

aimé, et je me promettais déjà de trouver le soir quelque prétexte pour retourner chez elle. Mais en entrant dans l'appartement où est mon père, je m'aperçois que, depuis mon absence, les choses ne sont plus dans le même état.

Dubois me fait des signes, des grimaces, auxquels je ne comprends rien; mais mon père vient à moi, sa figure est sévère, et je vois qu'il n'a pas cette fois des compliments à me faire :

— Mon fils, pourquoi m'avez-vous trompé, pourquoi m'avez-vous dit que cette maison était à vous? pourquoi m'avez-vous conduit dans un logement qui n'est pas le vôtre?.. Est-il vrai que loin d'être à votre aise, vous ayez mangé tout le bien de votre mère?.. Allons, parlez, monsieur, et cette fois dites-moi la vérité.

J'étais si loin de m'attendre à cette brusque sortie, que je reste muet; je ne sais que répondre. Mais enfin la vérité l'emporte, et je m'écrie :

— Oui, mon père, je vous ai trompé... Mais si la fortune m'a été contraire, je puis vous assurer qu'il n'y a point de ma faute; j'ai été la dupe de fripons; j'ai mis ma confiance dans des misérables, voilà tout mon malheur... Du moins, je ne dois rien à personne, et votre fils n'a point flétri l'honneur de votre nom.

— Oui, monsieur, s'écrie Dubois, vous avez dans ce fils-là un des plus braves garçons qui existent. Une probité intègre, une réputation sans tache, papa Déligny, cela vaut bien trente

mille livres de rentes. Parbleu! si votre fils avait voulu faire comme tant de gens qui brillent dans le monde, il aurait calèche, cabriolet, maison, domestique!.. Mais, comment aurait-il acquis tout cela?.. Il y a tant d'intrigues, tant de fourberies dans les affaires!.. Maintenant être pauvre, c'est prouver que l'on a conservé une vertu sévère... et, au lieu de gronder votre fils, vous devriez lui faire compliment de ce qu'il n'a plus rien.

— Je vous conseille de parler, monsieur, après la manière dont vous vous conduisez!.. Mais je dois me taire... je n'ai pas été plus sage que vous, et lorsque, dans une seule journée, j'ai fait moi-même tant de sottises, j'aurais mauvaise grâce à réprimander les autres. Paul, je vais repartir.

— Quoi! mon père, déjà?..

— Oh! sur-le-champ, j'ai bien assez de Paris. Veux-tu me suivre?

— Mon père, il me reste encore de quoi vivre ici modestement à la vérité, mais cela me force à être sage, rangé, économe... et je m'en trouve plus heureux.

— C'est fort bien... mais n'attends pas de secours de moi, ne me demande pas un sou! Tu as mangé dix mille francs de rentes... C'est bien assez; quand tu n'auras plus rien, viens habiter avec moi, dans ma petite ville; tu verras qu'on peut y être tout aussi heureux qu'à Paris, et

que cela coûte beaucoup moins cher... Fais-moi chercher un fiacre... et vite aux diligences... La voiture ne part qu'à neuf heures; s'il y a encore une place, je pars sur-le-champ. Je me souviendrai de ce voyage, et de ma journée d'hier.

Je ne cherche pas à retenir mon père, et Dubois me dit à l'oreille :

— Mon ami, c'est à moi que tu dois ce brusque départ. Ton père s'est tant amusé hier avec moi, qu'il sent que c'est assez pour une fois... Ça se trouve bien, puisque madame Ledoux nous met à la porte...

Je n'ai pas le temps de lui demander d'autres explications. Mon père a déjà refait son sac de nuit. Le fiacre est venu, je monte dedans avec lui, et nous arrivons bientôt aux voitures, où j'apprends avec joie qu'il y a encore une place. J'ai donné à mon père ma nouvelle adresse, je lui promets d'aller le voir cet été, il m'embrasse et va monter en voiture; mais avant de partir il me dit :

— Mon ami, tu as fait des folies... je dois te pardonner; j'en ai bien fait encore, moi, grâce à ton mauvais sujet de Dubois. Mais pour te ranger, mon fils, il n'y a qu'un moyen, c'est de te marier, et je vais m'occuper de te trouver ce qu'il te faut.

Je ne réponds rien à mon père, et je le laisse monter en voiture. J'ai pour principe qu'il faut le moins possible contrarier les gens, même quand on n'a pas dessein de faire leur volonté.

CHAPITRE VIII.

Les visites.

Me voilà donc entièrement libre; jamais, je l'avoue, je n'ai goûté si vivement le bonheur d'être maître de mes actions Je pourrai voir Augustine aussi souvent qu'elle le voudra, et si j'en crois ses yeux, sa voix, si j'en crois mille riens qu'un amant seul devine, j'obtiendrai bientôt le plus doux aveu; de là au comble du bonheur il n'y a jamais loin... Je commence à me lasser de n'avoir que des espérances.

Il faut que je revoie Dubois pour savoir où j'en suis avec madame Ledoux. Je me rends chez lui, où il m'a promis de m'attendre, et je le trouve se faisant mettre des papillotes par une de ses voisines les blanchisseuses.

Dubois me dit tout ce qu'il a fait hier avec mon père; je suis tenté de le gronder, mais je ne puis m'empêcher de rire. Il me raconte la scène de l'Anglais et la colère de madame Ledoux, qui a mis mademoiselle Girard à la porte; enfin il prétend que nous ne devons rien à madame Ledoux, et qu'il lui a payé dix fois la valeur de son appartement. Je laisse Dubois se faire friser tout à son aise, et je retourne dans mon quartier.

Je ne suis plus qu'à deux pas de ma rue, lorsqu'une jeune femme pousse un cri en s'arrêtant devant moi. C'est Ninie, que je n'avais pas vue depuis long-temps, et qui est mise avec beaucoup plus de recherche qu'autrefois.

— Ah! vous voilà, M. Paul, je suis bien contente de vous rencontrer!.. Je viens de chez vous.

— Ah! vous venez de chez moi?

— Oui... il y a si long-temps que je ne vous ai vu... Vous ne viendriez jamais me voir chez ma tante, vous.

— Vraiment, Ninie, je n'ai pas eu le temps; cependant j'ai souvent pensé à vous, j'étais étonné de ne pas avoir de vos nouvelles. Mais vous avez une toilette charmante... Quelle coquetterie maintenant dans la mise!.. Ah! Ninie!.. il vous est arrivé quelque aventure depuis que je ne vous ai vue...

— Oh! oui, j'ai bien des choses à vous raconter... C'est pour cela que j'étais allée chez vous... mais vous y retournez... je vais aller avec vous, si ça ne vous gêne pas.

— Non, sans doute.

J'aime mieux que Ninie vienne chez moi que de causer avec elle dans la rue. Nous nous acheminons vers mon logement qui est à deux pas. Mon portier me crie :

— Monsieur, il est venu une jeune demoiselle pour...

Il n'achève pas, il vient d'apercevoir Ninie qui monte avec moi ; il sourit d'un air malin, et rentre sa tête dans la loge en disant :

— Ah! je vois que monsieur sait qui est-ce qui était venu.

Nous voici chez moi. Je fais asseoir Ninie, je l'embrasse... avec amitié seulement, car je suis trop occupé d'Augustine pour avoir des distractions, et je prie la petite blonde de parler.

— Vous savez, M. Paul, que je suis raccommodée avec ma tante, que je ne vois plus Charlotte, que je suis bien sage, bien tranquille, et que je travaille toute la semaine sans quitter.

— Oui, Ninie, vous m'avez dit tout cela, et je vous crois:

— Nous étions allées au bal d'Auteuil avec ma tante et des dames de ses amies, par hasard... et je ne m'étais guère amusée!..

— Enfin, Ninie?

— Enfin, pour revenir, comme ma tante était lasse, nous avons pris un coucou ; j'étais assise à côté d'un jeune homme, et comme le coucou nous secouait un peu, à chaque cahot je me trouvais sur lui ; mais le jeune homme était bien honnête, c'était toujours lui qui me demandait excuse de ce que je tombais sur ses genoux. Si bien que l'on a causé tout le long du chemin, et que ce jeune homme nous a tout de suite dit qu'il était garçon pâtissier, mais que son père devait lui donner de quoi s'établir traiteur quand

il se marierait. Nous sommes rentrées chez nous ; mais le lendemain j'ai rencontré ce même jeune homme en sortant de chez moi. Il m'a abordée en me disant qu'il avait rêvé de moi toute la nuit, et qu'il voudrait bien être encore dans le coucou. Puis il m'a demandé la permission de venir me voir chez ma tante, parce qu'il n'avait que des vues honnêtes, et qu'il voyait bien que je n'étais pas une demoiselle qui écouterait des bêtises.

— Eh bien ! Ninie, vous lui avez permis d'aller vous voir ?

— Dame, quoiqu'il ne soit pas bien grand et qu'il n'ait pas votre tournure, comme M. Bénin parle toujours de mariage, ça m'a fait faire des réflexions... Bref, il est venu chez ma tante, et depuis ce temps-là, il me fait la cour bien sérieusement !.. Ma tante, qui a pris des informations, dit que c'est un honnête garçon qui me rendra heureuse. Moi, je le trouve un peu bête, et je n'en suis pas très-amoureuse ; mais je serais pourtant bien aise de me marier. Je lui ai dit que je n'avais rien du tout en dot ; il m'a répondu que j'avais mon innocence, et que ça lui suffisait. J'avais bien envie de lui parler de ma liaison avec Adolphe et vous, mais ma tante me l'a défendu.

— Je crois que votre tante a eu raison, ces confidences-là ne font jamais plaisir à recevoir. Si M. Bénin vous aime, il sera fort content de vous épouser telle que vous êtes.

— M. Bénin est très-galant, très-généreux, il m'apporte chaque jour quelque petit présent, que ma tante veut bien que je reçoive; mais je ne voulais pas l'épouser sans vous en avoir demandé la permission.

— A moi, Ninie!.. Est-ce que j'ai des droits sur vous?

— Il me semblait que oui.

Pauvre petite! elle me dit cela d'un air attendri; il y a plus de sentiment dans ce peu de mots que dans de longs sermons!.. Je prends une des mains de Ninie, je la presse avec amitié, et je lui dis :

— Ainsi donc, si je vous priais de ne point épouser M. Bénin, vous refuseriez sa main?

— Oh! mon Dieu, oui! je n'y tiens pas beaucoup, je vous assure.

— Et moi, Ninie, je tiens à vous voir heureuse et établie; épousez ce jeune homme; puisqu'il vous offre sa main, quoique vous n'ayez rien, c'est qu'il vous aime réellement. Je suis persuadé que vous serez heureuse en ménage, et que votre mari ne se repentira jamais de son choix.

— Dame... certainement que si je l'épouse... je lui serai fidèle... et puis M. Bénin a l'air bien doux, et il m'a promis qu'il ferait toutes mes volontés, que je serais la maîtresse.

— Mariez-vous donc, ma chère amie, je vous y engage très-fort.

— Allons... En ce cas-là, j'épouserai Bénin dès

qu'il aura le consentement de son père, et nous nous établirons dans les environs de Paris... Je vous enverrai mon adresse, et vous viendrez me voir quand vous passerez par-là... N'est-ce pas ?

— Sans doute ; j'irai vous voir comme ami.

— C'est bien ainsi que je l'entends, monsieur; quoique ça, si vous aviez pu venir à ma noce, j'aurais été bien contente... Oh ! je n'ai qu'à dire que vous êtes de nos amis, et Bénin ne dira rien... Il ne voit absolument que par mes yeux, ce garçon-là.

— Ma chère amie, je crois qu'il est beaucoup plus convenable que je ne sois pas à votre noce.

— Alors je me marierai sans vous. Et vous, M. Paul, quand vous mariez-vous?.. Vous ne dites rien. Est-ce que vous n'avez pas de confiance en moi ?..

— Ah ! Ninie, je ne puis pas me marier, moi !..

— Cependant, vous n'êtes pas sans avoir un sentiment, à coup sûr...

— Oui, mais je ne puis pas épouser ce sentiment-là... Quelque jour, Ninie, je vous conterai tout cela.

Ninie reste encore long-temps chez moi; elle me détaille ses projets, ses plans de conduite lorsqu'elle sera mariée ; je l'écoute avec plaisir, on en a toujours à voir heureuses les personnes que l'on a aimées. Cependant l'heure se passe, Ninie songe qu'il est temps de retourner chez sa

tante, moi je sens qu'il est l'heure de mon dîner. La petite se lève, me dit adieu. Je l'embrasse sur le front, je la regarde déjà comme mariée. Je ne sais pas si cela lui plaît beaucoup, mais elle tourne et retourne autour de moi, elle ne s'en va pas, c'est moi qui lui répète :

— Adieu, Ninie. Enfin elle part tout d'un trait en murmurant un adieu étouffé... Ah! M. Bénin!.. je crains bien que... Mais cela ne me regarde pas.

Allons vite dîner, pour être plus vite chez Augustine. Mon portier sourit malicieusement en me regardant : ces portiers du Marais ne sont donc pas accoutumés à ce qu'un jeune homme reçoive des visites de femmes!..

J'ai bientôt fini de dîner; je cours chez Augustine, je pense qu'elle ne sera pas fâchée d'apprendre que mon père n'est plus à Paris, et je monte gaiement chez elle.

— Madame n'y est pas, me dit la domestique en m'ouvrant la porte.

— Madame n'y est pas!.. Et elle ne vous a pas dit de m'apprendre où elle est allée? où je pourrai la retrouver?

— Non, monsieur.

Je ne conçois rien à cela; elle, qui ne sort presque jamais!.. Et elle devait bien penser que je viendrais... Je m'éloigne tristement, je marche au hasard; si je savais où la rencontrer!.. Cette absence ne me semble pas naturelle. Je me suis

assez promené, allons voir si elle est rentrée.

— Madame n'y est pas, me répète la bonne.

Ces gens-là vous disent cela avec un sang-froid qui vous tue!.. Madame n'y est pas!.. C'est d'un ridicule!.. Il faut encore m'éloigner sans la voir... Et ne pas daigner me faire dire où elle est! Allons, je ne reviendrai pas de quinze jours.

Un quart-d'heure ne s'est pas écoulé que je brûle de retourner m'informer si elle est rentrée. J'attends la nuit cependant, alors je regarde à ses fenêtres... Il y a de la lumière dans sa chambre à coucher. On ne me dira pas cette fois qu'elle est sortie.

Je monte, je sonne, je ne donne pas à la bonne le temps de me parler, je m'écrie :

— Madame y est, j'en suis sûr, je l'ai vue à sa fenêtre...

— Oui, monsieur, madame y est... c'est vrai... Mais elle ne veut recevoir personne...

— Recevoir personne!.. Mais je ne suis pas une personne, moi, mademoiselle; et cette défense ne peut me regarder.

— Si, monsieur, puisque c'est pour vous justement que madame l'a donnée.

— Pour moi!..

Je suis anéanti!.. Elle ne veut plus me recevoir... Qu'ai-je donc fait?.. En quoi ai-je de nouveau mérité sa colère?.. Ah!.. quelle idée!.. Si c'était... si elle avait vu... courons interroger mon portier.

En un instant je suis chez moi, je prends mon portier à l'écart, et je lui dis :

— Pendant que cette jeune fille était chez moi aujourd'hui, est-ce qu'il est venu une dame me demander?

Mon portier commence par sortir gravement sa tabatière de sa poche, et le bourreau se fourre une énorme prise dans le nez avant de me répondre :

— Monsieur... attendez donc... on est venu... oui.. non, on n'est pas venu pour vous...

— Vous êtes sûr?

— Ah !.. on a bien apporté la lettre qui est là... mais c'est depuis.

— Une lettre... pour qui?

— Pour monsieur.

— Et vous ne me la donnez pas...

— Oh! j'avais toujours le temps... j'étais bien sûr de saisir monsieur, quand il rentrerait coucher.

Moi, je suis tenté de saisir ce drôle-là à la gorge, mais je me retiens et je me fais donner la lettre... C'est de sa main... ah! je vais donc savoir la cause de sa conduite :

« Je pars demain pour la campagne; ne vous » donnez pas la peine de venir chez moi, vous ne » m'y trouveriez plus. Je suis persuadée que » vous ne vous ennuierez pas en mon absence; » quand on reçoit des visites agréables, le temps » passe vite. Adieu, monsieur, je vous fais com- » pliment de vos amours. » AUGUSTINE.

Des visites agréables... mes amours... tout est éclairci!.. elle sait que Ninie est venue chez moi... et c'est pour cela qu'elle ne veut plus me voir. C'est donc la jalousie qui cause sa colère... Ah! je respire... cette découverte me fait un bien!.. Mais il faut que je me justifie..: je n'entends pas qu'elle parte pour la campagne sans m'avoir entendu... écrivons-lui sur-le-champ, elle aura ma lettre ce soir.

Je prends la lumière de mon portier, je monte chez moi, je n'écris que ces deux lignes :

« Daignez m'entendre, madame, et vous ver-
» rez si c'est encore par amour que l'on vient
» me rendre visite. »

Je mets l'adresse, puis je descends quatre à quatre, et sans songer à reprendre la lumière, je veux remettre la lettre à mon portier. Arrivé en bas, je cours brusquement vers sa loge, je n'ai pas vu que la porte de la cave était ouverte, je me jette dedans... mon front a porté contre un angle .. je reçois un coup affreux, je tombe sans connaissance sur le pavé.

Lorsque je reviens à moi, je suis dans mon lit, ma chambre est éclairée faiblement, une vieille femme, que je reconnais pour la sœur du portier, est assise à mon chevet, la tête me fait bien mal.

— On vous a saigné, me dit la vieille femme, c'était bien nécessaire... Tâchez de dormir, car vous avez reçu un furieux coup.

Ah! je me rappelle maintenant!.. il faut donc se résigner et rester-là. Je passe une nuit fort agitée, j'ai de la fièvre, et la contrariété que j'éprouve doit l'augmenter encore. Le lendemain cependant mes idées sont plus nettes... je me rappelle ma lettre... je fais venir mon portier... Hélas!.. il l'a trouvée à mes pieds et l'a mise dans sa poche au lieu de la porter à son adresse... il prétend que le plus pressé était de me secourir... Vous verrez qu'il faudra que je lui donne raison. Elle sera partie pour la campagne!.. Si pourtant elle avait différé son départ! J'envoie à tout hasard mon portier chez madame Luceval. S'il la trouve, je lui recommande de remettre la lettre à elle-même, et de raconter l'accident qui m'est arrivé. Quand il s'agit de bavarder, je suis certain qu'il s'acquittera bien de sa commission.

Je compte les minutes de son absence, il est long-temps.. tant mieux... il revient, il l'a trouvée... elle n'était point partie!.. elle a ma lettre, elle sait ce qui m'est arrivé'..

— Et qu'a-t-elle dit en apprenant cela?

— Oh! monsieur!.. cette dame a pâli, que j'ai cru qu'elle allait aussi s'évanouir.

— Fort bien...

— Et puis elle tremblait de tout son corps.

— Très-bien.

— Et puis elle avait l'air d'avoir tant de chagrin!..

— Bon! bon!..

— Ah! oui, bon! bon!.. c'est-à-dire que c'était capable de lui donner une maladie; enfin je l'ai rassurée sur monsieur, mais quoique ça, elle a dit qu'elle enverrait tous les jours savoir de vos nouvelles.

Tous les jours!.. elle ne partira donc pas!.. cette idée me console un peu. Je ne suis pas encore en état de sortir. J'ai de la fièvre, j'éprouve un abattement général. Il faut que je me soigne, si je ne veux pas devenir sérieusement malade. C'est l'arrêt du médecin. Soignons-nous donc pour guérir plus vite.

Quel ennui lorsqu'on est malade de n'être entouré que de gens qui nous sont indifférents, de ne recevoir que les soins d'un mercenaire!.. combien alors on regrette le toit paternel, et les douces attentions d'une mère ou d'une sœur.

Quatre jours se passent, ils m'ont semblé bien longs!.. mais elle a tous les jours fait demander de mes nouvelles. Enfin je me sens beaucoup mieux. Je me lève, et après-demain j'espère pouvoir sortir... D'ici chez elle c'est si près!.. Comment passer le temps jusque-là?.. Ah! écrivons à Dubois pour qu'il vienne me voir, cela me distraira.

J'ai écrit à Dubois, mais on ne l'a pas trouvé chez lui. La journée s'écoule, et le lendemain, je renvoie ma vieille garde, je me sens assez

bien pour n'avoir plus besoin de personne; j'ai même envie de sortir, quoique le médecin me l'ait défendu, je balance, je suis prêt à céder au désir qui me presse, lorsqu'on frappe doucement à ma porte.

C'est Dubois sans doute... je vais ouvrir. Oh! bonheur!.. c'est elle!.. c'est madame Luceval qui est devant moi, et qui pousse un cri de surprise en me trouvant levé, parce que mon portier lui avait dit que j'étais très-mal.

— Ah! madame! que vous êtes bonne!.. votre présence va me rendre entièrement la santé.

— J'ai pensé que ma visite vous causerait peut-être quelque plaisir... et cela m'a fait passer par-dessus certaines convenances; quand on a véritablement de l'amitié pour les gens, il me semble qu'on leur doit bien quelques sacrifices... mais je vous avoue que je ne vous croyais pas en état de vous lever... on vous avait dit si malade...

— Est-ce que vous êtes fâchée de me trouver guéri?

— Non... mais...

Je la conduis à un siége, je m'assieds près d'elle; je suis si content, que pendant quelques instants, je ne puis que la regarder, en répétant :

— Vous venez me voir... ah! que je suis heureux de l'accident qui m'est arrivé!

— Il est certain que sans cela...

— Vous partiez pour votre campagne, et vous me défendiez d'aller vous voir!.. Qu'avais-je fait, madame, pour mériter tant de rigueur?

— Tenez, ne parlons plus de cela... quelquefois je suis si bizarre... si ridicule... je ne sais pas ce que j'avais... Monsieur votre père n'est donc plus à Paris?

— Non, madame, il s'est aperçu que je le trompais sur ma position, il s'est fâché, et il est reparti brusquement... je me trouvais de nouveau heureux d'être libre, et j'allais vous faire part de cet événement : quelle a été ma surprise, lorsqu'on m'a dit que vous ne vouliez pas me recevoir... qu'avais-je donc fait, madame? d'où pouvait naître votre courroux?

— Mon courroux... mais vous vous trompez... je n'en avais point...

— Ainsi c'est sans aucun motif que vous refusiez de me voir?

Elle se tait... elle rougit, elle ne veut pas convenir qu'elle m'a vu avec Ninie, je l'y forcerai bien.

— Du moins, madame, vous voudrez bien, j'espère, me donner l'explication de ce que disait votre lettre...

— Ma lettre... je ne sais vraiment plus ce que je vous ai écrit... dans ce moment-là... j'ignore à quoi je pensais... je vous avais aperçu dans la rue, causant avec cette petite fille, que j'ai fort bien reconnue... je vous ai vu ensuite la mener

chez vous... cela m'avait semblé singulier... d'après ce que vous m'aviez dit... Mais j'ai eu tort dans ma lettre de vous plaisanter à ce sujet... vous êtes bien libre, et je ne vois pas ce qui vous empêcherait de continuer à avoir cette jeune fille pour maîtresse.

Elle veut cacher sa jalousie... elle ne veut donc jamais que je sache qu'elle m'aime !.. Mais je n'y tiens plus, et je m'écrie :

— Non, madame, non, cette jeune fille n'est plus ma maîtresse ; elle ne venait me voir que pour m'annoncer son prochain mariage, et me demander les conseils d'un ami. Je sais qu'il vous est fort indifférent que j'aime quelqu'un, pourvu que ce ne soit pas vous, à qui vous m'avez si bien défendu de parler d'amour. Vous devez être contente, madame ; je vous ai obéi ; pour vous satisfaire plus encore, je vais aimer toutes les femmes, je vais chercher à plaire, je vais me marier, enfin... peut-être, alors, m'honorerez-vous de toute votre amitié.

Augustine veut sourire, mais sa voix est altérée, et elle se lève brusquement en me répondant :

— Vous ferez très-bien, monsieur, et je vous y engage.

Elle va partir, je l'arrête, je tombe à ses genoux, en murmurant :

— Ne savez-vous pas que je ne puis jamais en aimer une autre que vous !.. que ce n'est que

pour vous obéir, que je me contrains à vous taire mes sentiments ! Mais dussiez-vous me bannir encore de votre présence, il faut que je vous répète que je vous aime... que je vous adore... que je ne veux aimer que vous.

Elle lève les yeux sur moi... mais ce n'est pas du courroux que j'y vois... Ses yeux sont mouillés de larmes, elle me sourit tendrement :

— Quoi !.. vous m'aimez toujours !..

— Depuis que je vous connais mon cœur n'a point changé.

— Hélas ! le mien a bien changé au contraire... Moi, qui croyais ne plus pouvoir aimer... moi, qui en vous recevant d'abord ne voulais que savoir par vous des nouvelles d'une autre personne... Je ne sais comment cela s'est fait... je me suis habituée à vous voir chaque jour ; je pensais n'éprouver pour vous que de l'amitié... je le croyais alors... Mais le temps où j'allais été sans vous voir me sembla bien long .. Déjà je commençais à craindre de vous aimer trop pour un ami. Juliette me parlait souvent de vous ; elle prétendait que j'avais agi avec dureté à votre égard... Vous êtes revenu... mais vous ne me parliez plus de vos sentiments... Je me persuadai que vous aviez cessé de penser à moi, et cela me fit de la peine... Je ne voulais pas vous aimer... et pourtant... je voulais être aimée de vous... C'est bien ridicule, n'est-ce pas ?... Je sens que j'ai trop compté sur mes forces... Il ne

faut pas à mon âge avoir un ami comme vous. Notre cœur s'y trompe quelquefois!..

— Si un autre n'a pas su apprécier le trésor qu'il possédait, faut-il pour cela vous condamner toute la vie à une froide indifférence?

— Mais... en vous aimant... ne suis-je pas bien coupable!..

Elle m'aime!.. Cet aveu vient de lui échapper, et dans son trouble, elle cache ses beaux yeux, et veut se détourner de moi... Je saisis sa main, je la couvre de baisers... En ce moment, on frappe à ma porte.

Maudite visite!.. Augustine a pâli, elle se lève et me regarde avec terreur.

— Je n'ouvrirai pas, lui dis-je à demi-voix.

— Mais votre portier qui m'a vue monter chez vous...

— Ah! je suis sûr que c'est Dubois!..

— Ouvrez, je vais entrer dans ce cabinet... Je ne voudrais pas qu'il me trouvât chez vous...

— Eh bien! entrez... Oh! je vous réponds que je vais le renvoyer bien vite!..

Augustine entre dans un petit cabinet qui est à la tête de mon lit, j'en ferme sur elle la porte vitrée. Je me promets de faire des signes à Dubois pour qu'il comprenne que j'ai du monde, et qu'il s'en aille sur-le-champ.

Je vais ouvrir... O funeste méprise!.. c'est Jenneville qui entre chez moi.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Tout s'explique 5
II. Une scène à la Rapée. 27
III. Ce qu'on avait prévu 50
IV. Conversation dans l'ombre . . . 63
V. Mon père à Paris. — Position singulière. 82
VI. La maison de l'allée des Veuves. . 113
VII. Mon père et Dubois. — L'Anglais malade. 137
VIII. Les visites. 156

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

IV

I

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

« Il y a dans le cœur humain une génération » perpétuelle de passions, en sorte que la ruine » de l'une est presque toujours l'établissement » de l'autre. »

MAXIMES de La Rochefoucauld.

TOME QUATRIÈME.

GAND,
IMPRIMERIE DE VANDERHAEGHE-MAYA,
Rue de Brabant, n.° 18.

1843.

LA FEMME,

LE MARI ET L'AMANT.

CHAPITRE PREMIER.

Le mari chez l'amant.

Je suis resté immobile en voyant Jenneville. Je ne sais s'il s'aperçoit de mon trouble, de ma pâleur; mais il sourit d'un air ironique, en me disant :

— Je suis enchanté de vous trouver chez vous.

Il entre, il s'assied dans le fauteuil que sa femme occupait un instant auparavant, et qui n'est qu'à deux pas de la porte vitrée. Je n'ai pas la force de l'arrêter, je le suis, mais je reste debout devant lui en disant :

— C'est bien un hasard si vous m'avez trouvé... j'allais sortir.

— Votre portier m'a dit que vous étiez malade... que vous aviez fait une chute terrible!..

— Oui, c'est vrai, mais je suis guéri... Je crois même que le grand air me fera du bien.

— Vous paraissez encore faible cependant... Je vous trouve très-pâle.

— Oh! c'est la suite de ma chute... Je vais aller chez mon médecin, et...

— Alors je vous accompagnerai, car j'ai à causer avec vous.

Il m'accompagnera, dit-il; je ne pourrai donc pas m'en débarrasser!.. Je crois que le plus court est de l'entendre. Pauvre Augustine! quelle doit être ton anxiété en ce moment!

Je me jette sur une chaise avec un air d'impatience que je ne cherche point à cacher. Jenneville ne semble pas y faire attention; il me dit d'un ton moqueur :

— Eh bien! mon cher Déligny, avez-vous toujours envie de me faire retourner avec ma femme?

Je sens que la rougeur me monte au visage. Je veux en vain prendre un air indifférent, en répondant :

— Moi... je, il m'est fort égal... il me semble que vous êtes bien le maître de faire ce qui vous plaît...

— Oui, sans doute; mais lorsque je vins vous apprendre la banqueroute de Blagnard, ne vous rappelez-vous plus la manière énergique avec laquelle vous m'avez parlé en faveur de mon honorable épouse?.. le beau sermon que vous me fîtes, pour me persuader que j'avais eu grand tort de m'en séparer, et que je ne pouvais être heureux qu'en retournant avec elle?

— En effet, je me le rappelle... et je ne crois pas, monsieur, vous avoir donné alors de mauvais conseils.

— Comment donc! mais vos conseils étaient excellents... Je vous jure même que, dans le moment, j'en ai été touché... Mais je ne sais plus à quelle occasion... en causant de vous avec madame de Rémonde, elle m'a appris certaine chose qui a beaucoup diminué l'estime que j'avais pour vos avis...

— Je m'inquiète peu de ce que cette dame a pu vous dire... Vous ne me parlez plus de Blagnard.., A-t-on de ses nouvelles?.. et cet argent dont vous aviez besoin?

— J'ai trouvé de l'argent, je vous remercie; revenons à ce que madame de Rémonde m'a appris. Parbleu! cela m'a bien fait rire, surtout en me rappelant les beaux discours que vous m'aviez tenus au sujet de ma femme!..

— Monsieur, je suis pressé, je vous ai dit que j'avais à sortir..

— Oh! vous me donnerez encore quelques instants. Eh bien! mon cher, madame de Rémonde m'a appris... Ah! ah! ah!.. j'en ris encore... elle m'a dit... que vous étiez l'amant de ma femme!..

— Madame de Rémonde vous a trompé, monsieur, dis-je d'une voix tremblante. J'ai eu, en effet, le plaisir de me trouver... souvent avec madame Luceval... car c'est sous ce nom que je l'ai connue, et j'ignorais alors qu'elle vous fût attachée... Mais je puis vous assurer...

— Allons, mon cher Déligny, pourquoi vous

en défendre?.. Eh! mon Dieu! qu'est-ce que ça me fait à moi, qu'elle ait vous ou un autre pour amant!.. Quand j'ai quitté Augustine, je l'ai laissée maîtresse de faire ce qu'elle voudrait... C'est trop juste... Nos femmes nous trompent quand nous vivons avec elles, ce serait bien singulier si elles nous restaient fidèles quand nous les quittons... à moins que ce ne fût par esprit de contradiction...

— Je vous assure, monsieur, que l'on vous a trompé sur les rapports qui existent entre madame... Luceval et moi.

— Oui, oh! je sais qu'elle se fait appeler madame Luceval... C'est très-délicat de sa part... Mais vous oubliez, mon cher, qu'avant d'avoir le beau projet de me raccommoder avec ma femme, vous m'aviez avoué que vous étiez amoureux, passionnément amoureux!...

— J'ai pu être amoureux, j'ai pu aimer madame votre épouse, cela ne prouverait pas que j'aie su m'en faire écouter.

— Ah! vous êtes trop modeste! mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire ces choses-là. Nous ne sommes plus dans le siècle de l'amour platonique... si toutefois ce siècle a existé, ce que j'ai peine à croire. Nous voulons du réel, du positif, et nous allons vite au fait. D'ailleurs, ma femme est sensible... extrêmement sensible; j'en sais quelque chose... Est-ce donc quand on n'a rien obtenu d'une femme que l'on passe chez

elle toutes les journées, que l'on y reste le soir jusqu'à une heure du matin? Hein?.. vous voyez que pour un mari je suis assez bien instruit.

— Je vous certifie que les apparences sont trompeuses. Qui vous dit que, sachant notre liaison, ce n'était pas pour me parler de vous, que madame votre épouse me recevait?..

— De moi! ah! c'est bien aimable!.. Comment! c'est de moi que vous parliez avec ma femme tous les matins et tous les soirs!.. Vous aviez là un beau sujet de conversation, et je ne m'étonne plus que cela vous fît veiller si tard chez elle.

— Vous êtes libre de ne pas me croire... je vous dis pourtant la vérité.

— Mon cher Déligny, j'ai trop bonne opinion de vous pour vous croire...

— Monsieur, en voilà beaucoup trop sur ce sujet, et je vous prie de cesser cette conversation.

— Ah! c'est vous qui vous fâchez!.. Parbleu, c'est trop drôle! il me semble que si quelqu'un doit se fâcher ici, ce devrait être moi, non pas de ce que vous êtes le tendre ami d'Augustine, mais de ce que vous vouliez me faire reprendre celle dont vous êtes l'amant.

— Encore une fois, monsieur...

— Oh! mettez-vous en colère, si vous voulez, moi je ne m'y mettrai pas. Je ne suis pas de ces époux jaloux et susceptibles qui, non contents

d'être trompés, veulent encore recevoir un coup d'épée de celui qui les remplace; moi, monsieur, je me battrai dix fois, vingt fois, pour une maîtresse... mais pour ma femme... oh! pas si dupe! Je ne veux pas me faire montrer aux doigts. Convenez que ce serait d'un ridicule!.. se battre pour une femme qui ne vaut pas mieux que les autres!..

En ce moment un faible gémissement part du petit cabinet où Augustine s'est cachée, il est suivi d'un bruit assez fort.

Jenneville me regarde. Je suis tremblant. Elle a peut-être besoin de secours, et je n'ose lui en porter de crainte de la découvrir.

Jenneville se lève froidement en me disant :

— Vous avez du monde là... Je suis désolé de vous avoir dérangé...

— Moi... je n'ai personne... Et d'ailleurs, que vous importe ?..

— Je crois, mon cher, que votre dame a besoin de prendre l'air.

En disant ces mots, et avant que j'aie le temps de me jeter au-devant de lui, il ouvre la porte du cabinet et me montre Augustine étendue sur le carreau.

Je ne vois plus que la femme que j'adore ; je cours, je la relève, je la porte dans l'appartement en m'écriant :

— Voyez dans quel état!.. Elle se meurt... Et c'est vous, vous, qui en serez la cause!..

— Ah! c'est moi qui en serai la cause!.. c'est délicieux, d'honneur! Eh bien! me direz-vous encore que vous n'avez aucune liaison avec ma femme?

— Ah! de grâce, aidez-moi à la secourir, ensuite, monsieur, vous me trouverez prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous exigerez...

— Eh! encore une fois, je vous dis que je ne vous en veux pas !.. Qui diable vous cherche querelle? Rassurez-vous, les évanouissements ne sont jamais dangereux! Je vous laisse, car si elle r'ouvrait les yeux maintenant, il me faudrait encore subir une scène tragique, et je ne les aime pas. Adieu... Je suis seulement bien aise de vous avoir prouvé que je n'étais pas votre dupe.

Il est parti! mais en ce moment ce n'est qu'elle que je vois. Elle est toujours sans connaissance. Je l'inonde d'eau, de vinaigre. Je ne sais plus ce que je fais... Moi-même, à peine convalescent, je sens que les forces m'abandonnent. Je me mets à genoux près d'elle. Je pose sa tête sur ma poitrine... Je me traîne avec elle contre ma fenêtre, que j'ouvre entièrement. Je crie, j'appelle... On ouvre ma porte, on entre chez moi en chantant.

C'est Dubois, qui, en me voyant à genoux près de la chaise sur laquelle est Augustine, s'écrie :

— Comment ! tu as une dame et tu laisses ta porte entr'ouverte !..

— Ah ! viens, viens m'aider à la secourir... Elle est sans connaissance... Je ne sais plus que faire... Ah ! Dubois, si tu étais venu plus tôt, elle n'aurait pas vu son mari.

— Diable !.. si le mari est venu, je conçois l'évanouissement...

— Tu es cause que Jenneville l'a trouvée ici !

— Jenneville... Comment !.. ce serait...

— Mais, donne-moi donc quelque chose...

— Je ne trouve rien ici .. C'est pis que chez moi...

— Va me chercher un médecin... Va, je t'en supplie...

— C'est un bouillon qu'il lui faut.

— Dubois, je t'en conjure, va me chercher du secours... Elle ne peut pas rester comme cela...

— Allons, calme-toi, je vais t'amener tous les docteurs du quartier.

Il est sorti. Je suis toujours près d'Augustine, je ne cesse pas de la regarder... Enfin, une légère rougeur vient colorer son visage.. Elle r'ouvre les yeux... Son premier mouvement est de les porter autour d'elle, puis elle se couvre la figure de ses mains en s'écriant :

— Il est parti ! mais il m'a vue... n'est-ce pas ?.. Oh ! mon Dieu !.. je suis perdue...

— Augustine... revenez à vous... Pourquoi ce desespoir ?.. Ne vous a-t-il pas, par sa conduite,

laissée libre de vos actions?.. D'ailleurs, vous savez bien que vous n'êtes pas coupable!..

— Je le suis aux yeux du monde. Vous le voyez... on dit que vous êtes mon amant!..

— Et que vous importe ce que dit une femme comme madame de Rémonde... qui craignait que votre mari ne revînt vers vous?..

— Ah! je sens maintenant toute l'inconséquence de ma conduite; mais vous, Paul, combien j'apprécie la vôtre... Vous avez donc voulu le ramener à moi...

— Je voulais vous rendre heureuse, et alors je pensais que vous ne pouviez l'être sans lui...

— Maintenant vous ne pensez plus cela de moi... Maintenant vous me méprisez aussi!..

— Moi, vous mépriser, Augustine!.. Revenez à vous...

— Comme il m'a traitée!.. O mon Dieu! suis-je assez avilie!..

— Avilie... vous!..

Elle ne m'écoute plus, elle pleure avec abondance... Je sens que la vue de Dubois et des personnes qu'il doit amener ne peut qu'ajouter à son chagrin, et je lui apprends qu'on va venir, que j'avais demandé du monde pour lui donner des secours. Aussitôt elle me tend la main, me dit adieu en sanglotant, et, tenant son mouchoir sur ses yeux, elle s'éloigne précipitamment de chez moi.

Pauvre Augustine! la présence de son mari,

la manière dont il a parlé d'elle ont dû lui faire un mal !.. Mais j'espère que la réflexion calmera son chagrin... Elle sentira qu'elle ne doit pas sa constance à un homme qui se conduit comme Jenneville le fait. Plaisanter, rire des infidélités dont il la croit coupable !.. Il a donc tout-à-fait cessé de l'aimer... Il me semble que je lui en veux encore plus ; je l'aurais estimé s'il m'avait cherché querelle.

Tout en me rappelant cette scène pénible, je n'oublie pas la conversation charmante qui l'avait précédée... Augustine m'aime ! Pourquoi ce qui vient d'arriver changerait-il ses sentiments ? Non, je la consolerai... j'essuierai ses larmes ; et puisque, sans l'être, je passe pour son amant, pourquoi ne recevrai-je pas le prix de ma constance, de mon amour ?.. Aux yeux du monde, elle n'en sera pas plus coupable ; et peut-elle encore se faire un crime de ne plus aimer son époux !

Je me suis jeté sur une chaise, je repasse dans ma mémoire ce qu'elle me disait avant cette visite funeste ; je n'ai pas entendu ouvrir ma porte, mais en levant les yeux, je suis tout étonné de voir devant moi une petite femme que je ne connais pas et qui promène des regards curieux dans l'appartement en me disant :

— Où est donc la dame qui a besoin de mon ministère ?

— De votre ministère, madame ?..

— Sans doute, monsieur; on vient de venir me chercher... On a cassé ma sonnette à force de carillonner!.. C'est bien ce logement qu'on m'a indiqué... Voyons, monsieur, conduisez-moi près de la personne... Depuis quand sent-elle des douleurs?.. est-ce un premier?.. la dame est-elle jeune?

J'y suis maintenant!.. C'est Dubois qui m'a envoyé cette femme!..

— Est-ce que madame serait?..

— Sage-femme, monsieur, et fort connue dans le quartier, je m'en vante...

— Mon Dieu, madame, je suis désolé qu'on vous ait dérangée, mais je n'ai nullement besoin de vos services.

— Je pense bien que ce n'est pas vous, monsieur, qui en avez besoin... Mais on m'a fait venir pour quelque chose, je présume.

— On s'est trompé, madame, c'est une méprise!..

— Qu'est-ce à dire, monsieur? est-ce qu'on fait venir une femme comme moi pour se moquer d'elle? Mon temps est précieux, monsieur... et ma sonnette qu'on a cassée.

— Je vous entends, madame.

Je glisse une pièce de cinq francs dans la main de la sage-femme, qui veut bien alors me laisser. A peine est-elle partie, que Dubois arrive, tenant une demi-douzaine de fioles dans ses mains; il les dépose sur une table, en disant :

— Voilà pour les maux de nerfs... voilà pour les pamoisons... voilà pour les léthargies... voilà pour les syncopes...

— C'est inutile, mon cher Dubois, elle a repris ses sens et elle est partie...

— C'était bien la peine alors de me faire acheter une pharmacie!..

— Es-tu fou, toi, de m'envoyer une sage-femme?

— Tu voulais absolument du monde, du secours... J'ai vu un tableau avec une sonnette en bas... J'ai même cru que c'était un dentiste, mais j'ai dit, envoyons toujours... C'est égal, je rempoche mes drogues, j'en ferai des cadeaux dans mon quartier, quoique mes jeunes conquêtes n'aient pas l'habitude des évanouissements... Mais on ne sait pas! ça peut leur prendre. Ha çà, causons donc un peu, sais-tu que tu es discret comme un eunuque? Comment! ta passion est la femme de Jenneville et je n'en savais rien!..

— Ah! tais-toi, Dubois, tais-toi!.. Que jamais ce secret ne sorte de ta bouche...

— Ce secret!.. Puisque le mari le sait, je ne vois pas trop ce que vous avez à craindre... D'ailleurs n'est-il pas séparé d'avec sa femme?.. Ça ne le regarde plus!..

—Je te le répète, ne dis jamais un mot de cela, si tu ne veux pas que je me fâche sérieusement avec toi... Tout ce que je puis te dire, mainte-

nant, c'est que les apparences sont trompeuses, et que, quoiqu'il n'en soit nullement digne, Augustine a toujours été fidèle à son mari.

— Écoute, mon petit, si ça te fait plaisir, je croirai qu'un rat est un bœuf, tu vois que j'y mets de la complaisance. Mais depuis le temps que tu soupires, si tu n'en es pas plus avancé, je ne t'en ferai pas mon compliment. Parlons de toi, maintenant; tu t'es blessé, tu as été malade... Je ne l'ai su que ce matin... J'ai encore déménagé... Mais comment te trouves-tu ?

— Ah! mon ami!. j'étais guéri tout-à-l'heure!. Elle m'avait enfin avoué qu'elle m'aimait... Mais la présence inattendue de son mari a renouvelé tous ses chagrins .. et j'ai peur que...

— Tu as toujours peur!.. Fi donc!.. regarde-moi... Je n'ai jamais su ce que c'était qu'avoir peur. Aussi je mène lestement les amours!.. Voyons, te sens-tu de force à venir manger la côtelette et le poulet avec moi ?

— Non, mon ami... pas aujourd'hui encore... Je suis trop faible... et les événements de cette journée m'ont tellement agité, que j'ai besoin de repos.

— A ton aise... Je vais dîner; pour aujourd'hui je veux bien te laisser vivre de soupirs et d'amour; mais demain je te forcerai d'y joindre une julienne et un beefsteak, c'est moins romantique, mais c'est plus nourrissant.

Dubois me quitte, et je me jette sur mon lit.

—

CHAPITRE II.

Quinze jours à passer.

La journée s'est écoulée vite, quoique je l'aie passée seul. Je sais que je suis aimé d'Augustine, cette douce certitude me fait voir tout en rose. Il me semble même que l'aventure de ce matin ne peut me nuire, car il n'est pas possible qu'Augustine puisse garder sa foi à un homme dont elle est bien certaine maintenant de n'être plus aimée, à un homme qui fait si peu de cas de sa fidélité.

Le lendemain je me sens tout-à-fait rétabli; sans la blessure dont je conserverai long-temps la cicatrice, je ne croirais pas avoir été malade. Je me promets, tout en déjeunant, d'aller bientôt chez madame Luceval... Madame Luceval!.. oui, je me plais à lui donner ce nom; celui de Jenneville n'était pas digne d'elle!

Je vais sortir, lorsque mon portier entre chez moi une lettre à la main. Il va me questionner sur ma santé, sur ma blessure, sur ce que je pense de sa sœur qui m'a servi de garde, je ne lui en laisse pas le temps, je lui arrache la lettre qu'il ne me donnerait que dans cinq minutes; un secret pressentiment me dit que c'est d'elle, et je vois à l'écriture que je ne me suis pas

trompé. Je mets mon portier à la porte, j'ouvre cette lettre... Que peut-elle m'écrire aujourd'hui... lorsqu'elle doit bien penser qu'elle me verra?.. Lisons :

« Mon ami... » Son ami!.. ce mot me rassure, elle n'est point fâchée... « La scène d'hier m'a » fait bien du mal; je ne puis m'habituer à penser » que mon mari a maintenant le droit de me » mépriser... » Le mépriser!.. que dit-elle là?.. N'est-ce pas lui seul qui est coupable... lui seul qui mérite son mépris?.. « Pour réparer s'il se » peut l'inconséquence de ma conduite, et sur- » tout pour tâcher de triompher de la faiblesse » dont je vous ai fait l'aveu, il me semble que » le meilleur parti serait de ne plus vous voir... » Ne plus me voir!.. ah! par exemple, c'est trop fort... « Convenez-en, mon cher Paul, ce parti » serait sans doute le plus sage, car en conti- » nuant de vous voir, qui me dit que je ne de- » viendrai pas entièrement coupable?.. » Parbleu! je l'espère bien... Mais elle appelle cela coupable... « Je n'ose plus maintenant compter sur » mes forces... ni sur ma raison... » Sa raison!.. sa raison!.. Cette femme-là me fera perdre la mienne... « Mais renoncer entièrement à vous » voir, me semble aujourd'hui un bien cruel » sacrifice!.. et ce monde à qui je le fais ne » m'en saura aucun gré. » Oh! non certainement! on ne lui saura aucun gré!.. « Dans le » trouble où je suis, tout ce que je sais, c'est

» que je dois vous fuir pour quelque temps, » jusqu'à ce que mon cœur ait repris un peu » d'empire sur lui-même... Nous nous reverrons, » je vous le promets. Je pars à l'instant pour la » campagne, ne cherchez pas à me suivre, je » vous en supplie, donnez-moi encore cette » preuve de votre attachement. »

Elle veut me fuir!.. c'est-à-dire, qu'elle ne veut me revoir que lorsqu'elle ne m'aimera plus!.. Voilà donc quelle sera la récompense de mon amour. Lorsque je suis enfin parvenu à me faire aimer, elle s'éloigne de moi parce qu'elle me craint. En vérité, je finirai par trouver que cette femme-là est extrêmement ridicule. Son mari la quitte, son mari trouve bon qu'elle ait un amant, et madame est fâchée que je sois parvenu à toucher son cœur!.. N'ai-je pas bien du malheur d'être tombé justement sur une femme qui veut être sage, lorsqu'on lui donne la permission de ne l'être pas; on a bien raison de dire que ces dames aiment surtout ce qu'on leur défend.

J'en suis bien fâché, madame, mais je n'obéirai pas à la dernière prière de votre lettre, je ne vous laisserai pas tranquillement partir, et, pour commencer, je vais aller chez vous. Si cela vous fâche, eh bien! nous nous brouillerons tout-à-fait, je préfère ne pas être aimé des gens, à n'en être aimé que de loin.

Ma résolution est bien prise, et je me rends

chez Augustine; mais quand je vais pour monter chez elle, son portier m'arrête en me criant :

— Monsieur ne sait donc pas que madame Luceval est partie avec sa bonne à sept heures du matin ?

— Elle est partie... pour où ?

— Pour sa campagne, à ce que je *présuppose*... Il paraît que madame avait fait faire tous ses apprêts et ses paquets dès la veille, et...

— Mais cette campagne où est-elle ?

— Ah !.. madame ne me l'a pas dit... Il paraîtrait qu'elle n'y veut pas recevoir de visites... car je lui avais demandé si...

— Quelle voiture a-t-elle prise ?

— Un fiacre, tout bonnement.

— Et quand revient-elle ?

— Ça, par exemple, je n'en sais rien.

Moi, tout ce que je sais, c'est que sa campagne est dans les environs de Luciennes... Mais de quel côté ?.. Je n'ai jamais songé à le lui demander. Elle est partie à sept heures du matin !.. Elle avait donc bien peur que je ne vinsse avant son départ. Peut-être ma vue l'aurait-elle fait changer de résolution, mais elle est partie !..

Comment savoir où est sa maison ?. Il faut cependant que je découvre sa retraite; je n'ai pas soupiré depuis si long-temps pour lui laisser le temps de m'oublier, au moment où elle commence à devenir sensible. Ah !.. Juliette connaît sa campagne !.. elle y a été... je le lui ai entendu

dire. Juliette peut m'apprendre où c'est; mais voudra-t-elle me le dire?.. Oui, Juliette est bonne, sensible, compatissante; elle est jolie, elle doit savoir ce que c'est que l'amour; d'après ce que j'ai pu entendre, elle déteste Jenneville, tandis qu'elle m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié!.. Allons trouver Juliette. Heureusement je sais son adresse.

Juliette est veuve, je puis donc sans inconvénient me présenter chez elle. Je tremble que celle-là ne soit aussi à la campagne!..

Grâce au ciel, je trouve madame Darbelle, c'est le nom de dame de Juliette; on m'introduit près d'elle, et elle sourit en me voyant.

— Je vous attendais, me dit-elle.

— Vous m'attendiez?..

— Sans doute... Vous avez reçu une lettre d'Augustine.

— Oui, madame.

— Elle vous apprend son départ, et vous avez couru bien vite chez elle, dans l'espoir qu'elle ne serait pas encore partie.

— Oui, madame.

— Enfin, vous avez su qu'elle était à sa campagne, et vous venez me demander où est située sa maison?

— Oui, madame... Mais comment savez-vous?..

— J'ai vu hier Augustine... elle pleurait, elle se désolait... j'ai tâché de la consoler, et je le devais, car si elle a été chez vous hier, c'est

bien ma faute. Je lui répétais sans cesse que vous étiez blessé, souffrant, désespéré...

— Ah! que vous êtes bonne!..

— Enfin, je l'ai donc trouvée se désolant... elle voulait mourir, elle voulait surtout ne jamais vous revoir; j'ai eu bien de la peine à lui faire comprendre que sa douleur n'avait pas le sens commun; qu'il n'y avait rien de changé dans sa situation, si ce n'est qu'elle avait acquis la conviction que son mari était un homme méprisable, tandis que vous vous étiez conduit très-noblement, en faisant tous vos efforts pour ramener son époux dans ses bras.

— Ah! madame, que de bontés!..

— Taisez-vous donc. Je suis parvenue à ramener un peu de calme dans ses esprits... Quant à son cœur, je ne puis trop vous dire ce qu'il pense. Je lui ai fait observer que ne plus vous voir, serait bien mal reconnaître la générosité de votre conduite; alors elle a réfléchi... elle a soupiré, enfin elle a murmuré : Nous verrons dans quelque temps...

— Ah! madame! demain... aujourd'hui...

— Mais, monsieur, laissez-moi donc achever. Quand j'ai vu qu'elle était bien décidée à se rendre à sa campagne, je n'ai plus cherché à combattre sa résolution; mais je lui ai promis d'aller la voir, et, quoiqu'elle ne m'ait pas donné la permission, je vous y mènerai avec moi.

— Vous m'y mènerez!.. que de reconnaissance!.. Quand partons-nous, madame?

— Oh! un moment, il faut laisser Augustine s'ennuyer dans sa solitude... Dans trois semaines nous irons la voir...

— Trois semaines!. mais c'est trois siècles... Je ne pourrai jamais attendre si long temps!..

— Eh bien! dans quinze jours...

— Et pourquoi pas demain?

— Parce que je connais Augustine, elle a une tête un peu exaltée; elle avait formé le projet de ne plus vous revoir; en vous présentant sur-le-champ chez elle, vous pourriez fort bien ne pas être reçu... mais quinze jours de solitude ramencront beaucoup de calme dans ses idées...

— C'est-à-dire que je la retrouverai bien raisonnable, bien froide, bien indifférente!..

— Eh! monsieur, ce n'est pas aux champs, ce n'est pas sous un épais feuillage, qu'une jeune femme retrouve son indifférence. Au reste, je vous l'ai dit, dans quinze jours, pas avant, voilà mon dernier mot.

— Et... si... si j'allais seul chez elle?..

— D'abord je ne vous dirai pas où est sa maison; mais dans le cas où vous parviendriez à la découvrir, je suis persuadée qu'étant seule à sa campagne, elle ne vous y recevrait pas... ou se fâcherait tout de bon de votre visite...

— Elle est venue chez moi, cependant...

— Parce qu'elle était persuadée que vous étiez fort malade.

— Allons, madame... puisque vous le voulez, dans quinze jours... vous êtes bien cruelle!..

— Il me semble que je suis bien bonne, au contraire; mais je déteste tant ce Jenneville, qui a rendu si malheureuse ma pauvre Augustine, que je vous aime, vous, pour l'avoir enfin guérie de son indigne faiblesse... Ah! si mon mari m'en avait seulement fait le quart!.. Mais, adieu, M. Déligny; prenez patience, et revenez me voir dans quinze jours.

Me voilà donc condamné à être quinze jours loin d'elle, et cela, au moment où je suis certain qu'on ne me voit plus avec indifférence, où je crois toucher au bonheur... Ah! je ne sais à quoi me conduira ma liaison avec madame Luceval, mais, jusqu'à ce jour, il faut convenir qu'elle m'a causé plus de peine que de plaisir.

Je suis sorti de chez Juliette, sans projet, sans but; je n'ai qu'un désir, c'est d'être plus vieux de quinze jours... Pauvres mortels que nous sommes!.. nous redoutons la mort, et cependant, par nos vœux, nous n'aspirons qu'à voir écoulé le peu de temps qui nous est donné à passer sur la terre!.. Enfants, nous désirons grandir; adolescents, nous brûlons de prendre place parmi les hommes; mais alors, loin d'être satisfaits de notre sort, l'amour, l'ambition, l'amour-propre, nous font enfanter mille projets pour l'avenir, et désirer avec ardeur le lendemain qui doit toujours nous rendre plus heureux

que la veille. Le père de famille veut voir ses enfants établis, l'amant veut obtenir le cœur de celle qu'il aime; l'ambitieux veut arriver aux honneurs; le poëte, le peintre, le musicien, rêvent des succès plus éclatants que ceux qu'ils ont obtenus!.. Tous ces lendemains arrivent et nous trouvent aspirant au lendemain encore!..

Quant à moi, dans ce moment, je voudrais devenir marmotte, et dormir quinze jours de suite sans me réveiller. J'ai envie d'en aller faire l'essai, et je vais pour cela prendre le chemin de chez moi, quand je me sens arrêté par le bras : c'est Jolivet qui est derrière moi, Jolivet beaucoup plus élégant que je ne l'ai jamais vu.

— Bonjour, mon petit, comment va cette santé?.. il y a un siècle que je ne t'ai aperçu... j'ai tant d'affaires!.. je ne sais où donner de la tête...

Je me rappelle que je n'ai pas vu Jolivet depuis le jour où je lui ai appris que j'étais victime de la banqueroute de Blagnard; je ne sais si c'est parce qu'il me regarde maintenant comme un pauvre diable, mais je lui trouve un ton de suffisance et presque de protection, qu'il n'avait jamais eu avec moi; je ris en moi-même de cette nouvelle preuve de la sottise et de la petitesse de Jolivet, et je me promets de lui faire changer de ton.

— Depuis que tu m'as vu, mon petit, tu ne te doutes pas combien le cercle de mes affaires s'est agrandi... je fais de tout maintenant... J'ai pris un cabinet, je suis même obligé d'avoir un commis... que je paie très-cher ! mais je ne pouvais pas m'en passer... J'ai fait des opérations très-importantes !.. j'ai prêté... c'est-à-dire j'ai fait prêter de l'argent, mais je ne vais qu'avec prudence.. il me faut des répondants ou de bonnes hypothèques.

— J'entends, c'est-à-dire que tu ne prêtes jamais aux malheureux... aux pauvres diables ?..

— Mon cher, les malheureux ne rendent pas : il ne faut jamais faire d'affaires avec ces gens-là. Eh bien ! et toi, tu n'as pas rattrapé ton banqueroutier... tu en es pour tes trente mille francs... c'est dur !

— Oh ! il y a long-temps que j'ai oublié ce petit malheur... Un de mes oncles... du côté de ma mère, qui est extrêmement riche, m'a envoyé le double de cette somme pour réparer ce déficit.

— Diable ! le double !.. mais c'est gentil ça.

Et Jolivet qui, jusque-là, s'était contenté de marcher à côté de moi, passe son bras sous le mien.

— Et que fais-tu de cet argent ?.. tu devrais le faire valoir, cela te rapporterait beaucoup !..

— Tu sais bien que je m'entends mal aux af-

faires, dans lesquelles je n'ai pas été heureux...

— Oui, mais en étant prudent, ou en s'associant à quelqu'un d'intelligent...

— Oh! non... et puis je n'ai pas besoin de me donner tant de peine; cet oncle me laissera au moins quinze mille livres de rente, avec ce que j'ai encore... et la fortune de mon père, que je ne compte pas... puis en me mariant à une femme qui en aura autant... ça pourra me faire cinquante mille francs de rente... avec ça on peut vivre...

Ici, Jolivet s'appuie beaucoup plus sur mon bras, en s'écriant :

— Oui, mon ami, c'est fort joli cinquante mille livres de rente; mais enfin, s'il te prenait envie de les augmenter... je te demande la préférence. Avec moi, tu n'auras aucun danger à courir; d'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous lie, et dont j'espère que tu n'as jamais douté... A propos, et Dubois, qu'en fais-tu?.. il y a fort long-temps que je ne l'ai rencontré... sans doute il mange tout avec des femmes, comme à son ordinaire... Ce garçon-là ne fera jamais rien!..

— Mais au contraire, Dubois a fait de très-belles affaires depuis quelque temps; il a placé ses bénéfices dans une maison de commerce où il a un intérêt... et je sais qu'il est beaucoup plus à son aise qu'il ne veut le paraître.

— Ah! fort bien... je comprends... c'est pour

qu'on ne lui emprunte pas d'argent... ça n'est pas trop bête... ce diable de Dubois !.. je n'aurais pas cru ça de lui... Après tout, c'est un fort bon enfant!.. un bon vivant!.. il faudra que j'aille le voir.

J'ai déjà assez de Jolivet, je retire avec peine mon bras qu'il a enlacé avec le sien :

— Adieu, Jolivet, il faut que je te quitte... je vais chez une marquise qui demeure ici près... J'espère y trouver une jeune comtesse charmante... à laquelle je fais la cour.

Jolivet ouvre des yeux où se peignent la surprise et la considération, en s'écriant :

— Bah!.. vraiment... tu vois des marquises et des comtesses ?..

— Pourquoi pas?

— Ah! c'est bien bon ça, mon ami, ça peut te faire avoir des places... des...

— Au revoir...

Jolivet ne veut plus me lâcher, il me retient par la main en me disant :

— J'irai te voir... Tu demeures, je crois, rue Charlot?..

— Oui, mais je n'y suis jamais.

— Il faut pourtant nous rencontrer... Où dînes-tu ?

— Oh! j'ai chaque jour dix invitations...

— Ç'est bien contrariant, n'est-ce pas ?.. Moi, je suis désolé quand j'ai deux invitations pour le même jour, parce qu'il faut qu'il y en ait une de perdue... enfin, nous nous reverrons...

— Oui, oui.

Je m'en suis débarrassé. Pauvre Jolivet! autrefois sa lésinerie me faisait rire, maintenant sa suffisance me fait pitié. Un sot est un être bien ennuyeux; mais quand il devient riche, il est insupportable. Pour connaître jusqu'où peut aller la sottise des gens, il ne faut que les enrichir.

Ce n'est pas avec des personnages comme Jolivet que les quinze jours me sembleront moins longs!.. Ah! Juliette! que vous êtes cruelle!.. Mais elle prétend que c'est dans mon intérêt... peut-être a-t-elle raison... N'est-ce pas pendant le temps que j'ai cessé d'aller la voir, qu'Augustine s'est aperçue que ma présence ne lui était pas indifférente? Il faut donc être privé des choses pour sentir ce qu'elles valent...

Je suis rentré chez moi : on est mieux seul qu'avec des gens comme Jolivet; la compagnie des sots nous fait trouver encore plus de charmes à la solitude. Mais Dubois vient... Avec celui-là je puis causer au moins.

— Eh bien! noble ami, comment vont les forces et les amours?..

— Mal!.. très-mal!

— Est-ce que tu es plus malade?

— Non... je me porte fort bien... Mais elle est partie!.. partie sans me voir... et il faut que je passe quinze jours loin d'elle!..

— Eh bien! mon ami, on en prend une autre

pour quinze jours, ça fait passer le temps... Je te mène ce soir dans un cercle où doivent venir deux couturières qui veulent suivre un cours de langue française pour entrer dans les chœurs des Bouffes, nous les appellerons *signora*, ça ne peut pas manquer de les séduire.

— Non, Dubois, je n'irai pas à ton cercle, et je ne veux pas de tes couturières.. Ah! tu ne sais pas ce que c'est que d'être amoureux!

— Je ne sais pas ce que c'est! moi qui ne fais que ça!.. En attendant viens dîner, on a beau être amoureux, il faut manger... C'est vexant, mais c'est comme ça

En dînant avec Dubois je lui conte mon entretien avec Jolivet; Dubois rit de l'idée que j'ai eue de le faire riche, et désire rencontrer Jolivet pour s'amuser à ses dépens.

Malgré les instances de mon fidèle compagnon, je ne vais pas avec lui le soir dans la société où doivent se rendre les deux couturières. La sagesse n'est peut-être pas seule cause de mon refus; mais quand on aime une femme distinguée par son esprit et ses manières, on ne goûte plus autant de plaisir avec des grisettes; il semble même qu'on n'y soit plus aussi à son aise. Tout est habitude dans la vie : mais le meilleur moyen, pour se bien conduire, est de bien placer ses affections; malheureusement on n'est pas toujours maître de ses affections.

Huit jours sont passés! encore sept et je la

reverrai... Mais comment me recevra-t-elle?.. Enfin, je la reverrai, c'est le principal, ne nous inquiétons pas toujours de l'avenir.

Dubois a été souvent avec moi pendant les huit jours qui viennent de s'écouler; aujourd'hui encore nous venons de dîner ensemble. Il ne me presse plus de faire une connaissance *momentanée*; mais il m'appelle *Amadis*, *Tancrède*, *Palmérin*. Il prétend que tous les paladins d'autrefois baisseraient pavillon devant moi.

Nous nous promenons en causant dans le jardin des Tuileries, lorsqu'un homme vient en courant nous prendre la main à chacun. C'est Jolivet.

— Bonjour, mes amis... Bonjour, Dubois... Et ce cher Déligny... Je vous ai vus de loin, et j'ai couru pour vous attraper... Ces chers amis... ça me fait plaisir de vous voir...

— Dieu me pardonne, Jolivet, je crois que tu as un habit neuf!.. Autrefois tu sais bien que tu achetais des habits de hasard.

— Toujours farceur, Dubois!... toujours!... Messieurs, prenons-nous une glace?

— Il nous offre des glaces!.. Est-ce que tu es malade, Jolivet?..

— Je ne vous offre pas, je dis: prenons-nous chacun notre glace...

— Nous en avons déjà pris chacun trois; ha çà, tu es donc devenu bien riche, toi, que tu te permets une glace... C'est sans doute depuis que tu prêtes sur gages.

— Je prête sur gages, moi !..

— C'est ce qu'on dit, du moins.

— Je prête si peu sur gages que je viens encore de prêter... c'est-à-dire faire prêter soixante mille francs à Jenneville...

— A Jenneville?..

— Pas à lui positivement, mais à une certaine madame de Rémonde... pour laquelle il a répondu... Je n'avais pas très-envie d'abord de faire cette affaire... Mais les intérêts sont si beaux... Et puis Jenneville est un ami...

— Mon pauvre Jolivet, je crois que tes soixante mille francs courent de grands risques !..

Jolivet pâlit et regarde Dubois avec terreur, en s'écriant :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?..

— Je veux dire que Jenneville est *enfoncé*... ou ruiné, si tu aimes mieux...

— Pas de mauvaises plaisanteries comme ça! Savez-vous que je me trouverais enfoncé aussi, moi, par contre-coup !

— Qu'est-ce que cela te fait, puisque ce n'est pas toi qui as prêté !..

— Je suis associé dans l'affaire...

— Comment un homme prudent, comme toi, fait-il de telles affaires !

— Eh ! messieurs... l'appât du bénéfice... On se laisse aller quelquefois... Mais non, non... Nous avons hypothèque... Nous avons... Oh ! je suis tranquille. . Quoique ça, je vais courir chez

mon associé et m'assurer encore... Adieu, messieurs.

— Eh bien ! Jolivet, tu ne prends pas une glace ?..

— Oh ! je n'en ai plus envie.

Jolivet nous quitte en courant, et Dubois le regarde en riant s'éloigner.

— Ce n'est sans doute que pour le tourmenter que tu as dit cela? dis-je à Dubois.

— Non, vraiment; d'après ce qu'on disait encore aujourd'hui à la Bourse, les affaires de Jenneville sont très-mauvaises, sa maîtresse lui coûte un argent fou; il paraît que moins il en a, et plus elle lui en demande; c'est toujours ainsi que font ces dames; quand elles voient qu'un homme se ruine, elles ne le ménagent plus, elles lui donnent ce qu'elles appellent le coup de grâce.

La situation de Jenneville me fait de la peine; si j'étais encore riche, je sens que j'aurais du plaisir à l'obliger; mais à présent cela m'est impossible ! Ah! cet homme-là mérite pourtant bien son malheur.

J'ai quitté Dubois. Je pense toute la soirée à Jenneville, à madame de Rémonde. Je pense aussi qu'Augustine ne laissera jamais son mari dans l'embarras.

Enfin le terme est expiré, les quinze jours sont finis d'hier, et à dix heures du matin je me rends chez Juliette.

Je la trouve tout habillée, toute prête à se mettre en voyage.

— Vous voyez que je vous attendais, me dit-elle.

Pour toute réponse, je prends sa main qu'elle me présente; un cabriolet nous attend en bas, et nous partons.

CHAPITRE III.

L'amour et les champs.

J'ai loué un cabriolet pour la journée, c'est moi qui le conduis et nous allons comme le vent. Juliette me dit à chaque instant :

— Pas si vite, monsieur...

— Madame, voilà quinze jours que je meurs d'impatience, je suis bien aise de toucher le but, enfin.

— Monsieur, en allant de la sorte, ou nous verserons, ou notre voiture se brisera, ou notre cheval s'abattra ; l'un de nous sera blessé, peut-être le serons-nous tous les deux, et il me semble qu'alors, loin de seconder votre impatience, cela pourrait encore reculer ce moment que vous désirez tant.

Juliette a raison, je cesse de tourmenter mon cheval.

— A propos, madame, depuis quinze jours, est-ce que vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

— Pardonnez-moi, monsieur.

— Elle vous a écrit ?

— Oui, monsieur.

— Et vous ne me le disiez pas!..

— Comment voulez-vous que je vous dise quelque chose, vous êtes comme un fou!.. vous ne m'écoutez pas!..

— Ah! pardon, pardon, madame.

— On m'a écrit au bout de trois jours pour me dire qu'on désirait me voir, qu'on m'attendait... puis on me demandait si je vous avais rencontré...

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Rien; je me serais bien gardée de lui répondre! Quatre jours après, elle m'a écrit que la campagne lui semblait triste, que c'était bien mal de l'oublier... que sans doute, vous ne songiez plus du tout à elle.

— Ah! vous l'avez détrompée, j'espère...

— Mais non, monsieur, je ne lui ai pas répondu davantage. Je suis sûre qu'en ce moment elle est furieuse contre moi .. et peut-être un peu contre vous!..

— Quoi! madame, c'est ainsi que vous la préparez à me bien recevoir!..

— Que vous êtes enfant!.. plus on craint d'être oublié de ceux qu'on aime, plus leur présence cause de joie... En vérité, je n'aurais pas cru que ce serait moi qui vous apprendrais ces choses-là.

Je ne dis plus rien, mais je fouette de nouveau le cheval; nous dépassons Neuilly, Nanterre, Malmaison.. Nous voici à Bougival...

— Sommes-nous arrivés, madame ?

— Non, monsieur, pas encore, mais bientôt; il faut prendre ce chemin qui monte et que l'on nomme : *Le chemin de la Princesse;* il nous

conduira à Luciennes... La maison d'Augustine est tout près des aqueducs que vous apercevez devant nous.

Nous montons... il n'y a plus moyen d'aller au galop, les rues de Luciennes ne sont pas tirées au cordeau. Enfin, nous sommes arrivés...

— C'est là, me dit Juliette, cette maison qui fait le coin... à gauche

Nous sommes descendus. Le cœur me bat comme si j'allais commettre une faute.... ou plutôt comme si je craignais quelque grand malheur, car je crois que le cœur de l'innocent s'émeut bien plus que celui du coupable.

Juliette a pitié de mon trouble, elle me prend la main en souriant, et me dit :

— Remettez-vous... pouvez-vous penser que votre présence ne lui sera pas agréable !

— Ah ! madame, quand on aime bien on a toujours peur.

— C'est donc pour cela, messieurs, que vous êtes ordinairement si hardis.

Une vieille paysanne nous a ouvert la porte cochère. — Madame Luceval est au jardin, nous dit-elle, et elle veut aller la chercher ; Juliette s'y oppose ; elle préfère que nous allions la rejoindre dans le jardin, et je la suis.

Le jardin me paraît être bien grand. Nous avons déjà parcouru deux allées et je ne vois pas Augustine. Tout à coup Juliette s'arrête en me montrant un bosquet.

— Elle est là, me dit-elle. Tenez-vous un moment derrière cette charmille.

Je fais ce qu'elle me dit, mais je ne suis qu'à deux pas et je puis entendre la voix chérie.

— C'est toi ! s'écrie Augustine en apercevant son amie. Ah! que je suis contente... et pourtant je t'en veux beaucoup !.. ne pas m'avoir même répondu !.. Embrasse-moi toujours... je te gronderai après.

— Ma bonne amie, tu avais l'air d'être si pressée de quitter Paris, tes amis, tout le monde, que j'ai voulu te laisser jouir de cette solitude que tu désirais tant.

— Ah! oui... sans doute... il le fallait bien... j'aurais dû y vivre toujours depuis que mon mari m'a quittée !..

— Comment donc! mais tu aurais dû même aller habiter dans le fond d'un désert et ne vivre que de racines, parce que ton mari t'abandonnait et mangeait son bien avec ses maîtresses !.. cela eût été beaucoup plus édifiant.

— Ah ! Juliette... je t'en prie... ne parlons pas de M. Jenneville

— Non, tu as raison, n'en parlons jamais, cela vaudra mieux. Mais je ne suis pas venue seule... je t'ai amené de la société...

— De la société... qui donc? .

— Quelqu'un qui n'ose pas se montrer, tant il a peur de toi !..

Juliette m'a fait signe ; je m'avance... Augus-

tine m'avait deviné... Elle rougit... puis elle reprend son air doux, aimable, son air charmant, en me disant :

— Vous n'osiez pas vous montrer ?..

— Si vous m'aviez mal reçu... j'aurais été si malheureux !..

Pour toute réponse elle me présente sa main que je presse dans les miennes, et Juliette s'écrie :

— Mal reçu !.. ah ! j'aurais bien voulu voir que l'on reçût mal quelqu'un que je présentais.

En un moment toute contrainte est bannie. J'ai retrouvé Augustine aussi aimable qu'autrefois, et bien plus encore, car je lis dans ses yeux l'expression de ce sentiment dont elle m'a fait l'aveu. Juliette veut qu'on me fasse voir la maison, les jardins. Je suis ces dames, peu m'importe où l'on me mènera, je serai toujours bien où Augustine sera.

La maison est jolie, commode, ornée avec goût. Le jardin est grand. Il y a des pelouses, de larges et belles allées, mais il y a surtout un petit bois bien épais, bien touffu, dans lequel il doit être charmant de se reposer : j'ai déjà lorgné le petit bois.

Plusieurs heures se sont écoulées, je ne m'en doutais pas ; entre gens qui se conviennent, qui s'aiment, le temps passe si vite.

Juliette a promis à Augustine de passer quelque temps avec elle. Moi... on ne me dit pas de

rester... mais on m'engage à revenir. Après une journée qui n'a été pour moi que de quelques minutes, je reprends avec mon cabriolet la route de Paris.

Le lendemain je ne prends pas de cabriolet, cela me coûterait trop cher. Je m'embarque dans la voiture de Saint-Germain, je descends à Marly, et de là je suis bientôt à Luciennes.

On m'attendait pour déjeuner. Comme avec elle un repas me semble charmant! Mais tout acquiert du charme par la présence de ce qu'on aime. La lecture, la musique, la promenade, tout est plaisir avec elle. Je trouve seulement que la journée passe trop vite... et le soir il faut repartir... ce serait bien plus doux de ne pas s'en aller.

Juliette devine sans doute ce que je désire; lorsque le soir je dis tristement : Il faut m'en retourner à Paris. . elle s'écrie :

— Comment donc irez-vous?.... vous n'avez pas de voiture!

— Je vais attendre à Marly qu'il en passe une.

— Et s'il n'y a pas de place dedans ?

— Alors, je reviendrai à pied...

— A pied... ce serait bien amusant!.. Trois grandes lieues à pied!.. Il me semble, moi, que vous feriez beaucoup mieux de rester ici... Augustine ne manque certainement pas de chambres pour vous coucher...

Je regarde Augustine, elle a les yeux baissés, elle répond en hésitant :

— Mais... rester ici... c'est bien alors que dans le monde on dira...

— Le monde!.. le monde!.. eh! ma bonne amie, ne te mets donc pas toujours en peine de ce que diront des gens qui jugent si souvent de travers. N'es-tu pas ta maîtresse maintenant?.. Quel mal, après tout, d'avoir de la société à la campagne?.. Ne suis-je pas ici, moi? D'ailleurs, tu n'as en fait d'homme, dans cette maison, que ton vieux jardinier, et j'ai peur la nuit. Vous resterez, monsieur, et désormais vous répondrez de nous.

Bonne Juliette!.. ah! si j'osais, je lui sauterais au cou. Je reste, c'est convenu, la bonne reçoit l'ordre de me préparer une chambre. Je vais coucher sous le même toit qu'elle!.. Il y a quelque chose de délicieux dans cette pensée, et puis, cela donne beaucoup d'espérance.

Me voilà de la maison, je suis d'une gaîté qui charme ces dames. Dans la soirée il n'y a pas moyen de faire quelque chose avec moi; jeu, musique, lecture, je fais tout de travers; mon bonheur me cause trop de distractions : on me pardonne parce que je promets d'être plus raisonnable à l'avenir.

Chacun a pris sa lumière, nous nous sommes dit bonsoir; cela n'a rien de pénible, lorsqu'on sait qu'on va dormir à quelques pas de celle

que l'on adore... mais aussi qu'il est difficile de dormir, quand on pense qu'on est tout près d'elle!.. C'est ce que j'éprouve dans la jolie chambre que l'on m'a donnée. Je me tourne et me retourne dans mon lit... je ne puis fermer l'œil... je suis pourtant bien heureux!.. mais je ne le suis pas encore assez... C'est quand on n'a plus de désirs que l'on dort bien!.. et moi j'en suis brûlé!.. L'idée que je couche dans sa maison n'est pas faite pour les calmer.

Je me lève avec le jour. Je vais promener mes rêveries dans le jardin. Je voudrais bien y rencontrer Augustine, mais je voudrais la rencontrer seule... Jusqu'à ce moment, je n'ai pas encore eu un tête à tête avec elle. Juliette était toujours là... Maintenant que j'habite la maison, j'espère que je trouverai des occasions!..

Bon! en voici déjà une. Je viens d'apercevoir Augustine qui entre dans le jardin, je cours la rejoindre, je lui exprime la joie que j'éprouve en habitant avec elle Elle m'écoute avec bonté, avec plaisir même, si j'en crois ses yeux. Mais il n'y a pas dix minutes que nous causons et Juliette vient déjà nous rejoindre. Ah! Juliette, vous êtes bien bonne, bien aimable, mais vous devriez être moins matinale.

Aujourd'hui ces dames me font parcourir les environs. Il y a, auprès de Luciennes, des bois charmants que je ne connaissais pas, des taillis épais où le soleil pénètre à peine, des bruyères,

des chemins coupés de buissons, d'où l'on a une vue magnifique, on domine sur Paris et ses environs. Nous trouvons même un petit étang, qu'on a décoré du nom de lac, et au milieu duquel est une petite île plantée de grands saules, et qui rappelle un peu celle de Jean-Jacques à Ermenonville, quoique cette dernière soit plantée de peupliers. Tout cela est fort joli, fort pittoresque; ces bois offrent de plus l'avantage d'une solitude presque complète; car ce n'est que rarement que les habitants de Paris viennent les visiter; les bons bourgeois, les marchands, les grisettes, aiment mieux les Prés-Saint-Gervais, qui, à la vérité, sont beaucoup moins éloignés de la ville, et où l'on trouve quantités de petits restaurateurs avec cabinets particuliers. Ici la nature est plus sauvage, ici l'on peut, tout à loisir, rêver, méditer, soupirer.. Ah! je sens que ces bois me sembleraient encore plus agréables, si je m'y promenais seul avec Augustine.

Comme on ne peut pas toujours se promener, nous sommes retournés à Luciennes. Rentrés à la maison, ces dames travaillent, moi je suis chargé de leur faire la lecture. Je m'en acquitte quelquefois bien, quelquefois mal. J'ai souvent des distractions; lorsque mes yeux rencontrent ceux d'Augustine, je m'arrête, puis je m'embrouille, ou je lis trois fois de suite le même passage sans m'en apercevoir; alors Juliette s'écrie :

— Dieu ! quel mauvais lecteur ! à quoi pensez-vous donc, monsieur ?

Augustine sourit : elle sait bien à quoi je pense.

Les journées, les soirées s'écoulent rapidement chez Augustine ; cependant les occasions que j'espérais avoir pour lui parler d'amour, ne se présentent jamais ; Juliette est presque toujours avec nous, et quand elle n'est pas là, quand je rencontre Augustine sans témoins, elle me quitte bien vite pour aller rejoindre son amie .. Elle craint d'être seule avec moi... Tout semble me l'annoncer. Me craindre, n'est-ce pas sentir qu'elle ne pourrait me résister! On ne fuit pas l'homme près duquel le cœur est muet ; c'est donc encore une preuve de son amour ; mais je me passerais bien de cette preuve-là.

Si je n'ose me plaindre, du moins je soupire souvent. En devine-t-elle la cause ?.. Oh ! oui, les femmes devinent tout ce qui tient à l'amour. Voilà quinze jours que j'ai passés chez elle, et point de tête à tête... Je ne suis plus gai comme les premiers jours, et Juliette m'en fait en riant la guerre ; elle prétend qu'on me renverra si je ne suis pas plus amusant. Augustine m'excuse, elle prend mon parti... Elle sait bien ce qui me fait soupirer.

J'ai beau me lever matin, ces dames arrivent presque toujours ensemble au jardin. Aujourd'hui j'ai été plus paresseux, je descends plus

tard, je me dirige vers un joli bosquet qu'Augustine affectionne... Elle y est, elle y est seule!

Je cours me placer près d'elle; elle veut se lever, je la retiens.

— Voulez-vous donc me priver de ce moment après lequel je soupire depuis que je suis chez vous!.. Voilà la première fois que je vous trouve seule...

— Et pourquoi désirer de me trouver seule... n'êtes-vous pas avec moi toute la journée... ne pouvez-vous pas me parler, me voir sans cesse?..

— Oui... mais je ne puis vous parler de mon amour... vous dire... vous répéter que je vous adore...

— Ne vous suffit-il pas que je le sache... que je le croie?..

— Non, quand on aime avec ardeur, cela ne suffit pas; et en vous voyant constamment me fuir, m'éviter, ne dois-je pas croire que vous ne me voyez plus avec plaisir... que ma présence vous fatigue?..

— Paul, vous ne pensez pas ce que vous dites... je vous ai laissé lire dans mon cœur... dans ce cœur qui ne sait pas assez feindre! Le sentiment que vous m'avez inspiré est criminel peut-être, mais puisque je n'ai pas eu la force de vous le cacher, je ne vous priverai pas du moins du plaisir que vous cause la certitude d'être aimé.

— Il est donc vrai !.. vous m'aimez ! .

— Oui... je vous aime... mais, je vous en supplie, ne me rendez pas plus coupable ; l'assurance que votre image sera toujours là, doit suffire à votre bonheur.

— Vous m'aimez !.. et vous voulez que cette idée n'embrase pas mes sens... que je ne désire pas d'en avoir la preuve la plus forte !..

— La preuve la plus forte n'est donc pas de vous avouer que je vous aime ? Ah! mon ami, ce que vous désirez encore n'est pas toujours une grande preuve d'amour !..

— Si c'est moins à vos yeux que ce que vous m'avez déjà accordé, pourquoi me le refuser ?..

— Mon ami, vous voudriez donc que je fusse tout-à-fait coupable !..

— Mais pourquoi trouvez-vous que cela vous rendrait coupable ?.. Qui donc fut jamais plus libre de soi-même que vous ?..

— Paul, je ne veux plus vous écouter.

Elle me fuit.. mais elle était émue, attendrie. Quelque chose me dit qu'elle ne me fuira pas toujours... espérons... il faut bien espérer, sans cela, ce serait désolant.

Voilà près d'un mois que j'habite à la campagne ; pendant ce temps, je suis allé, tous les deux ou trois jours, faire un tour à Paris. Aujourd'hui je vais m'y rendre, ces dames me chargent toujours de plusieurs commissions ; j'ai soin de les expédier promptement pour retourner bien vite à Luciennes.

Je passe un moment à mon logement rue Charlot, on m'apprend que Dubois est venu plusieurs fois; il a, dit-on, à me parler. Il y a en effet plus d'un mois que je ne l'ai vu, mais que peut-il avoir de si pressé à me dire?.. Aller chez lui... il n'y sera pas... et d'ailleurs, où demeure-t-il maintenant?

Tout en disant cela, je monte chez moi et je change de toilette; je vais repartir, lorsque Dubois ouvre ma porte.

— Diable!.. tu es à Paris... ce n'est pas malheureux de te rencontrer; il paraît que monsieur a maintenant une campagne à sa disposition...

— Mon ami... on a bien voulu m'inviter à passer quelques jours, et...

— Et tu y passes des mois, ça n'est pas mal; ça prouve qu'on ne te fait pas coucher sur des orties; au reste, tu as raison, il faut profiter des bonnes occasions... Moi, j'ai rarement une campagne où je puisse me refaire, les grisettes n'ont pas l'habitude d'avoir des châteaux. Mais à propos, depuis que tu habites les champs, tu ne sais pas ce qui se passe à Paris... il y a du nouveau ici.

— Quoi donc?

— Jolivet est enfoncé par Jenneville... Je ne croyais pas si bien dire, quand je le lui ai prédit, le jour où nous l'avons rencontré...

— Comment?.. explique-toi donc.

— Eh! parbleu, tu sais bien qu'il avait fait

prêter soixante mille francs à Jenneville... c'est-à-dire à madame de Rémonde; mais Jenneville avait répondu...

— Eh bien?..

— Eh bien! ce qui devait en résulter est arrivé : madame de Rémonde est partie un beau matin avec un jeune Anglais, ou Russe, ou Turc... Elle a laissé là le pauvre Jenneville, avec ses dettes à payer. Quand on a été pour saisir chez elle, il s'est trouvé que rien ne lui appartenait, et qu'elle avait encore fait des traits au propriétaire de l'hôtel qu'elle louait... Jolivet, en apprenant cela, a eu la jaunisse, mais cela ne l'a pas empêché de faire agir les huissiers; enfin, comme Jenneville ne peut pas payer, parce qu'il s'est ruiné avec cette femme-là, notre ami, oubliant les dîners qu'il a reçus de son créancier, l'a fait conduire rue de la Clef...

— Serait-il possible!.. Jenneville serait...

— En prison... à Sainte-Pélagie... dans le quartier du Jardin des Plantes...

— Et c'est Jolivet qui l'a fait arrêter?

— Oui, mais depuis, beaucoup d'autres créanciers se sont présentés, et ont également fait écrouer Jenneville... il doit, dit-on, plus de cent mille francs!.. et comme il a tout vendu, tout mangé, il est probable qu'il restera là longtemps. Ayez donc une maîtresse à plumes, avec voiture et cachemires! On ne mange jamais

cent mille francs avec une femme qui fait des queues de boutons.

Je n'écoute plus Dubois, une seule pensée m'occupe : Jenneville est en prison... il est malheureux, et par conséquent abandonné de ce monde dans lequel il vivait, et où les amis ne sont que des compagnons de plaisirs, qui nous fuient dès que nous ne sommes plus en état de lutter de folies avec eux. Ah !.. si j'étais riche encore !.. mais je n'ai plus que de quoi vivre avec beaucoup d'économie ; mon capital ne pourrait même libérer Jenneville ; et mon père... il n'y a pas de danger qu'il m'envoie de l'argent maintenant... Cent mille francs... c'est énorme !..

— A quoi donc penses-tu ? me dit Dubois.

— Je pense que Jenneville est bien à plaindre... lui, qui pouvait être si heureux !..

— C'est vrai... mais c'est sa faute... malgré ça, tu me connais, si je pouvais l'obliger... s'il ne s'agissait que de cinquante louis, on se remuerait.. mais cent mille francs !.. c'est comme si je voulais tenir une pyramide d'Égypte dans mes deux bras.

— Dubois, sais-tu où demeure Jolivet ?

— Toujours au même endroit, rue du Cadran ; c'est un garçon qui ne déménage pas souvent, lui ; ça use les meubles. Est-ce que tu vas payer pour Jenneville ?.. Est-ce que tu as gagné à la loterie ?

— Non... mais je veux voir Jolivet... je veux

le prier, intercéder pour une ancienne connaissance.

— Je t'assure que tu perdras ton temps.

Quoi qu'en dise Dubois, je le quitte vivement pour prendre un cabriolet et me faire conduire chez Jolivet.

Je trouve le nouvel homme d'affaires dans un petit carré vitré, qu'il a probablement fait lui-même dans le coin de sa chambre à coucher. Ce carré vitré est son cabinet; mais je me rappelle le faste, l'élégance qu'étalait Blagnard, et cela me prouve de nouveau qu'il ne faut jamais juger sur les apparences, car Jolivet est riche, et Blagnard voulait le paraître.

Jolivet vient au-devant de moi avec empressement, il me fait même entrer dans son cabinet, où il serait impossible de mettre plus de deux chaises. Mais il me croit riche, et présume que je viens lui parler pour moi. Dès que je prononce le nom de Jenneville, sa figure se décompose.

— Jenneville!. ah! le coquin!.. le misérable!.. il nous a mis dedans, moi et mon associé!.. Soixante mille francs, mon cher ami... et cette scélérate de femme avec un mobilier superbe... Tout était dû... engagé.

— Mais il me semble que tu as mis Jenneville dedans aussi, car on m'a dit qu'il était en prison.

— Oui, certes, il est en prison... et il n'en sortira pas que je ne sois payé...

— Et s'il n'a plus rien?

— Ça m'est égal.

— Tu oublies qu'il était ton ami... que tu as souvent dîné chez lui.

— Ça ne fait rien du tout!.. Quand il me donnait à dîner, il ne m'empruntait pas d'argent... s'il m'en avait emprunté alors, je n'aurais pas accepté ses dîners, parce que cela m'aurait semblé louche; et en y réfléchissant bien, je ne vois dans les dîners qu'il m'a donnés, que de nouvelles ruses dont il s'est servi pour m'amorcer... ensuite Jenneville n'a jamais été mon ami... c'était le tien, mais pas le mien; il dépensait trop d'argent pour avoir mon estime et mon amitié.

— Mais s'il ne peut pas payer, à quoi te sert de le garder en prison?..

— Il a de belles connaissances!.. Au reste, je te le répète, il ne sortira de Sainte-Pélagie qu'avec de l'argent comptant.

— Et combien doit-il en tout?

— A moi, d'abord soixante mille francs, plus les frais qui montent déjà à mille francs...

— Et aux autres créanciers?..

— A peu près autant, à ce que je crois... mais il y en a qui entreraient en accommodement... Est-ce que, par hasard, tu te sentirais capable de payer pour Jenneville?.. Ce serait un trait magnifique...

— Si je le pouvais, je le ferais avec plaisir...

mais puisque tu trouves que ce serait un si beau trait, pourquoi donc ne lui remets-tu pas ta créance, toi?

— Je ne le peux pas non plus, mon ami. D'ailleurs je ne vois pas pourquoi je paierais la maîtresse et le cabriolet de ce monsieur, lorsque je n'en ai pas joui.

Je quitte Jolivet, je me hâte de terminer les commissions, les achats dont ces dames m'ont chargé, et je suis de retour à Luciennes deux heures avant le dîner.

Ces dames sont au jardin; je vais les y trouver, je rends compte de mes emplettes, mais Augustine s'aperçoit que je suis agité, préoccupé. Elle sort du bosquet où elle était assise, elle vient vers moi.

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle à demi-voix, qu'avez-vous appris à Paris qui vous ait chagriné?.. avez-vous reçu des nouvelles de votre père?..

— Non... ce n'est pas de moi qu'il s'agit...

— Et pourtant vous avez quelque chose, je le vois bien...

— Oui... je ne sais comment vous dire... cependant il me semble que je ne dois pas vous laisser ignorer cet événement...

— Parlez donc...

— M. Jenneville...

— Eh bien! M. Jenneville?

— Est en prison.

— En prison!..

— Il s'est endetté... il avait déjà engagé tout son bien... enfin il doit près de cent vingt mille francs, et il paraît qu'il n'a plus rien à offrir à ses créanciers...

— En prison... mon mari!..

Augustine reste pendant quelques minutes à rêver, puis elle me dit :

— Mon ami... attendez-moi là...

Elle est allée vivement du côté de la maison. Que va-t-elle faire?.. je me promène lentement dans le jardin. Juliette est restée assise sous le berceau, elle est loin de se douter de ce qui nous occupe en ce moment.

Au bout de dix minutes, Augustine revient, tenant une lettre à la main, elle me prend à l'écart.

— Mon ami, vous m'avez déjà donné des preuves de votre sincère attachement, j'en attends encore une nouvelle aujourd'hui.

— Que faut-il faire?

— Je ne dois pas laisser mon mari en prison... ma fortune n'est pas considérable, mais j'en sacrifie volontiers la moitié pour rendre M. Jenneville libre... Ah! s'il le fallait, je donnerais tout ce que je possède!.. La richesse ne peut me donner le bonheur! Tenez, voici une lettre pour mon notaire, dans laquelle je vous donne plein pouvoir pour recevoir de lui les fonds nécessaires et terminer entièrement cette affaire. Je pense

que vous voudrez bien avoir la bonté de vous charger de faire payer toutes les dettes de M. Jenneville. Cependant je ne veux point qu'il ignore que c'est moi qui lui fais rendre sa liberté. Je n'affecterai point ici une fausse grandeur d'âme; M. Jenneville me croit coupable envers lui, il verra que du moins tout sentiment de générosité n'est point éteint dans mon cœur. Je charge aussi mon notaire de prévenir M. Jenneville, qu'il lui paiera, par an, une pension de mille écus, il m'en restera autant .. n'est-ce pas bien assez... surtout si vous me tenez quelquefois compagnie?..

Quelle femme!.. mais j'étais certain qu'elle se conduirait ainsi.

— Mon ami, reprend-elle, vous savez qu'obliger vite est obliger deux fois; quand retournerez-vous à Paris?..

— Sur-le-champ. Donnez-moi cette lettre... je ne reviendrai que lorsque tout sera arrangé... Adieu...

— Ah! que vous êtes aimable!.. mais embrassez-moi avant de partir.

Pour une si douce faveur, que ne ferait-on pas! je l'embrasse... de toute ma force... puis je pars. Je redescends lestement à Bougival, je rencontre un coucou et me voilà sur la route de Paris.

Je ne sais pourquoi j'éprouve une secrète satisfaction à penser que madame Luceval ne sera

plus aussi riche... il me semble que ce revers de fortune la rapproche de moi; elle n'en devient pas plus libre, et malgré cela... Après tout, s'il fallait toujours analyser les causes des sentiments qui nous agitent, on n'en finirait pas.

De retour à Paris, je cours chez le notaire, il me promet de solder les créanciers de Jenneville au nom de sa femme, et moi, je me mets en course pour lui envoyer le plus vite possible tous ceux qui retiennent en prison le mari d'Augustine. Je ne me donne pas un moment de repos que je ne sache les noms, les adresses des créanciers. Je leur fais dire de se rendre chez le notaire de madame Luceval. Mais je ne vais pas leur parler moi-même, je ne veux pas que Jenneville puisse savoir que je me suis mêlé de cette affaire... Je craindrais que cela ne blessât sa délicatesse... quoiqu'il ne m'ait pas prouvé qu'il en eût beaucoup.

Enfin, le quatrième jour, le notaire d'Augustine, qui a bien voulu seconder mon impatience, et qui éprouve autant de plaisir à rendre un homme à la liberté, qu'un huissier en ressentirait à en mettre un en prison, me remet toutes les quittances des créanciers, en m'apprenant que, depuis le matin, Jenneville est libre et sait ce que sa femme a fait pour lui.

Je prends les quittances et je pars tout de suite pour Luciennes. Je n'ai été que quatre jours pour terminer cette affaire... Je suis certain qu'Augustine sera contente de moi.

Ces dames sont dans le salon ; je ne sais si je dois parler devant Juliette : à mon air satisfait, je pense qu'Augustine devinera que j'ai rempli ses intentions, mais Juliette me dit :

— Vous pouvez parler, M. Déligny; je sais pourquoi on vous a renvoyé si vite à Paris... on m'a tout dit... Je l'ai grondée... puis je l'ai embrassée... ce qui ne m'empêche pas de trouver que c'est de l'argent jeté à l'eau.

— Ah! Juliette!.. tu en aurais fait autant à ma place, j'en suis sûre.

— Ma foi, non, je ne crois pas, ou du moins j'aurais laissé mon mari passer quelques mois en prison pour le corriger un peu.

— Eh bien! M. Déligny?

— Voici toutes les quittances, madame; M. Jenneville est libre.

Augustine en prenant les papiers me serre doucement la main, et ses yeux me remercient plus tendrement encore; tandis que Juliette murmure :

— Comme c'est amusant un mari qui vous ruine!

Loin que cet événement altère l'humeur d'Augustine, il semble au contraire qu'elle soit plus gaie, plus contente depuis que son revenu est diminué des trois quarts. Jamais elle n'a été plus aimable, plus tendre avec moi; si je pouvais obtenir un tête à tête, je crois que je serais le plus heureux des hommes.

Depuis quelques jours, Juliette annonce son prochain retour à Paris, je désire et redoute ce moment : Augustine me permettra-t-elle d'habiter avec elle quand son amie ne sera plus là?

Enfin Juliette a dit adieu à Augustine, elle retourne à Paris. Je dois l'y accompagner ce matin; mais reviendrai-je ce soir? Non... Augustine me dit aussi adieu... en m'engageant à venir quelquefois passer la journée avec elle. Hélas! c'est me dire que je ne suis plus de la maison... N'importe, Juliette ne sera plus là le matin, et, à moins qu'on ne fasse rester la bonne avec nous, à coup sûr nous serons en tête à tête.

Je trouve à Paris une lettre de mon père; voyons ce qu'il m'écrit :

« Mon fils, je ne vous ai point fait de reproches de ce que vous avez dissipé à Paris la » fortune de votre mère, parce que les reproches » n'auraient point réparé le mal; mais je me » suis occupé ici de vous chercher une femme. » Je vous ai trouvé une demoiselle de dix-huit » ans, spirituelle, bonne, jolie et riche, qui » vous épousera volontiers, parce que je lui ai » dit que vous étiez gentil garçon; et que ses » parents consentent à vous donner, parce que » j'ai répondu de votre sagesse à venir. Hâtez-» vous donc de quitter votre Paris, dont j'ai par » dessus la tête, et votre ami Dubois que vous » aurez soin de ne pas amener avec vous. Adieu.

» mon ami, je vous attends, pressez-vous; la » chose en vaut la peine. »

Il veut me marier!.. je devais bien m'y attendre, d'après ce qu'il m'avait dit en partant. Une femme jolie, aimable et riche... Je conviens que beaucoup de jeunes gens à ma place se féliciteraient de trouver tout cela... mais j'en suis bien fâché, mon père, je n'épouserai pas votre demoiselle. . fût-elle millionnaire et belle comme Vénus, je n'en voudrais pas. Je ne veux pas me marier, c'est très-décidé : car il faudrait m'éloigner d'Augustine, renoncer à la voir, et cela m'est impossible.

Je mets la lettre de mon père dans ma poche, et le lendemain, je l'emporte avec moi à Luciennes; je ne veux point me faire, près d'Augustine, un mérite du sacrifice; mais pourtant, si cette nouvelle preuve de mon amour pouvait la décider à me rendre heureux... pourquoi n'en profiterais-je pas? Ce n'est que lorsqu'on a tout obtenu, qu'il faut pousser à l'excès la délicatesse.

Augustine est au jardin, et je suis certain de l'y trouver seule; cette idée me cause une douce émotion. En abordant Augustine, je crois voir qu'elle partage mon trouble, cela me semble d'un heureux augure.

Je m'assieds près d'elle, sous ces frais ombrages, où, depuis six semaines, nous nous sommes trouvés ensemble presque tous les matins. Mais

aujourd'hui, combien ces bosquets me semblent plus délicieux encore ; les fleurs, la verdure, le balancement du feuillage, ont à mes yeux un aspect plus doux... c'est qu'aujourd'hui je suis seul avec elle dans ces jardins. Ah ! Juliette avait raison, en me disant : Ce n'est point aux champs qu'un cœur aimant retrouve son indifférence : les prés, les bois, les gazons, le silence de ces lieux, l'air pur qu'on y respire, tout, dans les champs, invite à l'amour. Si je ne triomphe point ici d'Augustine, elle ne sera jamais à moi.

J'ai déjà passé deux heures près d'elle, et je ne lui ai parlé que de mon amour. Souvent elle m'a interrompu, souvent elle a voulu changer la conversation ; mais j'en suis toujours revenu à ce qui seul m'occupe, et, quoiqu'elle me gronde, je vois bien qu'elle n'est pas fâchée de m'entendre.

L'heure du dîner est venue ; elle veut que je dîne avec elle, puis, que je reparte ensuite.

— Vous ne pouvez m'en vouloir, me dit-elle, si je ne vous engage pas à rester ici, comme lorsque Juliette y était... Que penserait-on, mon ami, que n'aurait-on pas le droit de dire, si, habitant seule cette maison, je vous y logeais avec moi ?.. ce serait blesser toutes les convenances.

Elle peut avoir raison, mais je ne veux pas en convenir ; je me contente de presser le dîner ;

car ce n'est pas à table, ayant à chaque instant sa domestique près de nous, que je puis lui parler d'amour.

Après le repas, j'obtiens encore une promenade au jardin. L'air est lourd, étouffant, il annonce un orage; pour trouver la fraîcheur, je conduis Augustine vers ce joli petit bois, que depuis long-temps je convoitais; elle ne veut y entrer, qu'à condition que je ne lui parlerai pas d'amour. Je promets tout, et nous voilà sous les arbres dont les branches, entrelacées sur notre tête, nous cachent les derniers rayons du soleil.

Augustine s'appuie sur mon bras, nous nous promenons quelque temps. Je ne parle pas, mais le silence est quelquefois éloquent.

— Eh bien! monsieur, pourquoi donc gardez-vous le silence? me dit-elle.

— Vous m'avez défendu de parler, madame.

— Est-ce que vous ne savez parler que d'une seule chose?

— Auprès de vous je n'ai que celle-là dans l'esprit...

— Et moi je veux que vous me parliez de Paris; y avez-vous appris quelque événement nouveau?.. Et votre père... comment se fait-il qu'il ne vous écrive pas?

— Il m'a écrit, madame, j'ai reçu une lettre de lui aujourd hui.

— Et que vous dit-il?.. Vous gronde-t-il bien fort?..

— Non... mais il veut...

— Eh bien!.. il veut que vous alliez le voir sans doute... Il a raison.

— Je n'irai point cependant.

— Et pourquoi cela, monsieur? Pourquoi n'iriez-vous point passer quelques jours près de votre père?.. Ne doit-on rien à ses parents?

— C'est que ce n'est pas seulement pour quelques jours qu'il me demande... Il veut...

— Il veut... achevez donc...

— Il veut me marier.

Augustine a tressailli, elle quitte mon bras, je vois son émotion, cependant elle s'efforce de prendre un air calme, en me disant :

— Il vous a donc déjà trouvé une femme?

— Il le dit du moins...

— Et... comment est-elle, cette femme?..

Pour toute réponse, je lui présente la lettre de mon père. Elle la prend et va s'asseoir à quelques pas sur un banc de gazon, je la suis, je vais me placer près d'elle, et j'attends en silence qu'elle ait achevé de lire. Enfin, sans se tourner vers moi, elle me tend la lettre en me disant d'une voix étouffée :

— Il faut partir... Il faut épouser celle qu'on vous destine

— Partir!.. m'éloigner de vous... Ah! jamais! jamais!

Elle tourne alors la tête vers moi, et me regarde avec tendresse en me disant :

— Mais songez donc, mon ami, que cette femme est jeune... jolie...

— Il n'y a qu'une femme jolie à mes yeux!..

— Elle a des vertus, de l'esprit... elle vous aimera...

— Mais je ne l'aimerai pas, moi.

— Elle est riche, vous pourrez de nouveau satisfaire tous vos désirs.

— Je n'en ai plus qu'un, un seul... C'est de vous plaire, d'être aimé de vous... de vous voir sans cesse, de ne plus vous quitter...

— Rappelez-vous encore que des nœuds indissolubles... que je ne puis être votre épouse...

— Ah! soyez à moi par votre cœur, par votre seule volonté... Heureux d'avoir votre amour, aurai-je encore des vœux à former!..

Je suis à ses genoux, je presse les siens, et elle ne me repousse pas; je prends ses mains, je les couvre de baisers, j'entoure sa taille, je cherche sur ses lèvres des baisers plus doux encore... Elle ne sait plus se défendre, sa tête est tombée sur mon épaule, mais elle veut en vain éviter mes caresses... Je vais être heureux... lorsqu'une voix se fait entendre... C'est sa domestique qui l'appelle; la voix s'approche de nous, il faut que je m'éloigne d'elle; il faut reprendre un maintien composé... Maudit contretemps!

Augustine s'est levée, elle a fait quelques pas vers sa bonne qu'elle ne tarde pas à rencontrer :

— Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, pourquoi m'appeler ainsi?.. Qu'est-il arrivé?

— Mon Dieu, madame, il est arrivé un homme de Paris.. un monsieur qui vous demande, qui veut absolument vous parler... et comme j'ai dit que madame y était...

— C'est quelque ennuyeuse visite qui vous arrive... Elle n'a qu'à dire qu'elle s'est trompée... que vous n'y êtes pas, qu'elle ne vous a pas trouvée...

Augustine me serre la main en me disant à l'oreille :

— Oh! non, mon ami... Que penserait cette fille?.. Mais qui donc peut venir... Je n'attends personne... Marianne, comment est-il, ce monsieur?

— Dame, madame, il est ben mis... Mais il a un air tout sans gêne, il m'a dit : Votre maîtresse y est-elle? Oui, monsieur, que j'ai répondu, elle est dans les jardins. Eh ben! qu'il a dit, j'vas la trouver. Après ça, il s'est ravisé, et il est entré dans le salon, en disant : Non, au fait, j'aime mieux que vous alliez la prévenir de mon arrivée... Elle pourrait être en société, et je ne veux pas la déranger... Allez la chercher, mais qu'elle ne se presse pas, j'ai le temps. Et en disant ça, dame, il s'est étendu sur un grand fauteuil, ni pus ni moins que s'il était chez lui.

A mesure que Marianne parle, Augustine se trouble et pâlit; moi-même je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude.

— Et ce monsieur, ne vous a-t-il pas dit son nom ? demande Augustine avec anxiété.

— Ah ! pardonnez-moi, madame, j'n'y pensais plus. Il m'a dit : Vous direz à votre maîtresse que c'est monsieur... monsieur Jeane... Jenneville qui désire la voir.

Augustine frémit et s'appuie sur mon bras en murmurant :

— C'est lui... je l'avais deviné !.. Oh ! mon Dieu ! que vient-il faire ici ?.. que me veut-il ?..

— Il veut vous remercier de ce que vous avez fait pour lui... c'est là, n'en doutez pas, ce qui le conduit près de vous. Pourquoi trembler... pourquoi vous effrayer d'une démarche si naturelle ?..

Quoique je tâche de rendre le calme à Augustine, je sens que mon cœur est oppressé. L'annonce de la visite de Jenneville m'a fait éprouver une pénible sensation. La bonne Marianne, qui s'aperçoit que l'arrivée de l'étranger nous afflige tous deux, s'écrie :

— Bon Dieu, madame, i gnia pas tant besoin de se gêner pour ce monsieur !.. j'vais le renvoyer, quoi ! et j'lui dirai que vous n'y êtes pas !..

— Non ! non !.. gardez-vous-en bien, s'écrie Augustine, en arrêtant Marianne. Allez au contraire lui dire que je vous suis... que je viens à l'instant... Ne dites pas que j'étais avec quelqu'un..

— Oui, oui, madame... ça suffit... Oh ! il attendra, puisqu'il dit qu'il n'est pas pressé.

Marianne s'éloigne, et Augustine porte son mouchoir sur ses yeux en s'écriant :

— Hélas !.. qui m'aurait dit qu'un jour je craindrais... je redouterais la vue de mon époux ?.. Ah ! Peut... je suis déjà bien coupable... mais si j'ai cessé de l'aimer, n'est-ce lui qui l'a voulu... qui m'y a forcée !..

— Calmez-vous... remettez-vous... Jenneville ne veut que vous remercier des sacrifices que vous avez faits pour lui...

— Des sacrifices !.. que ne puis-je donner tout ce que je possède et vous aimer sans remords !... Mais, mon ami, il m'attend... partez... partez vite par cette petite porte qui donne sur les champs... ne passez pas près de la maison, je vous en prie..

— Pourquoi me renvoyer ? sans doute la visite de Jenneville ne sera pas longue, permettez-moi de rester au fond de ces jardins, pour en connaître le résultat...

— Oh ! non... je n'aurais pas la force de parler... de répondre à... monsieur Jenneville, si je vous savais encore dans ces lieux... Partez... je le veux... je vous en prie... je tremble déjà qu'il ne vous rencontre...

— Eh bien ! puisque vous le voulez, je pars... mais qu'il m'en coûte de vous quitter ainsi !..

— Et moi... croyez-vous donc que je ne souffre

pas ?.. mais il le faut... Tenez, mon ami... voilà la porte... Adieu...

— Je vous verrai demain.

— Oui, oui.

J'ai ouvert la porte qui donne sur les champs, j'ai pressé la main d'Augustine... je vais m'éloigner... elle me retient, me tend encore cette main chérie, et me dit en versant des larmes :

— Adieu, mon ami... il me semble que c'est pour la dernière fois!..

Je la presse contre mon cœur ; mais elle rappelle son courage ; elle s'échappe de mes bras, et la porte fatale se referme entre nous.

CHAPITRE IV.

Le mari chez sa femme.

Lorsque Jenneville avait répondu de soixante mille francs pour madame de Rémonde, il était déjà lui-même fort gêné dans ses affaires. Depuis quelque temps, la belle Herminie, qui dans les commencements de leur liaison, ne voulait rien accepter de son amant, avait totalement changé de manières avec lui; elle était devenue prodigieusement coquette, et pour satisfaire ses caprices sans cesse renaissants, il lui fallait chaque jour beaucoup d'or. A la vérité, elle ne faisait que l'emprunter à Jenneville; elle devait lui rendre tout cela sur le gain d'un soi-disant procès, qui ne se jugeait jamais.

Jenneville n'avait point d'ordre, il détestait les calculs, l'économie; habitué à satisfaire toutes ses fantaisies, il ne l'était pas à régler ses dépenses sur ses revenus. Déjà obéré par ses folies, la banqueroute de Blagnard lui avait porté un coup funeste; mais alors, loin de modérer ses dépenses, il avait vendu, emprunté, et cherché dans le jeu à réparer ses pertes. Plus épris que jamais de madame de Rémonde, dont il se croyait adoré, il ne voulait rien lui refuser, persuadé qu'un jour elle rentrerait dans ces

biens dont elle lui parlait sans cesse, et qu'alors elle les partagerait avec lui.

Mais quelque temps après avoir répondu pour elle, il crut pouvoir lui avouer qu'il se trouvait lui-même gêné, et avait besoin d'argent. Il désirait qu'elle lui prêtât une dizaine de mille francs, sur les soixante dont il avait répondu; la belle Herminie ne répondit à cette demande de Jenneville que par un sourire méprisant. Elle lui dit qu'il était un monstre indigne de son amour, et lui tourna le dos. Jenneville commença alors à douter de l'excessive tendresse de son Herminie, et le lendemain, en apprenant qu'elle venait de quitter Paris avec un jeune étranger, il vit enfin qu'il n'avait été que la dupe d'une vile courtisane.

Mis en prison par les soins de Jolivet, il y maudissait toutes les femmes, et surtout celle qui l'avait si indignement trompé; quelquefois le souvenir de son épouse se présentait à sa mémoire, alors il était forcé de s'avouer qu'elle valait mieux que madame de Rémonde; il connaissait le cœur d'Augustine, il savait qu'elle viendrait à son secours, s'il lui faisait part de son embarras; mais au milieu de ses défauts, de ses vices même, Jenneville avait de la fierté, et il ne voulait pas implorer celle qu'il avait abandonnée.

Lorsqu'on lui rendit la liberté, il courut chez un de ses créanciers, et en apprenant que c'était

par les ordres de sa femme que toutes ses dettes étaient payées, il en éprouva presqu'autant de dépit que de reconnaissance. Il reçut bientôt après la lettre du notaire qui le prévenait que sa femme lui faisait trois mille francs de pension. Cette nouvelle marque de la générosité d'Augustine augmenta sa mauvaise humeur. Il se rendit chez le notaire, et le prévint qu'il ne voulait pas de la pension que sa femme lui faisait, en le priant de le lui faire savoir. Mais deux heures après, il retourna chez le notaire lui dire qu'il comptait lui-même aller voir sa femme et qu'il était inutile de lui écrire. Enfin, après avoir encore hésité, réfléchi pendant quelques jours, il se rendit à Paris chez sa femme. On lui dit qu'elle était à sa campagne; il connaissait sa jolie habitation de Luciennes, et s'y rendit le même soir.

Augustine venait de me quitter, ses yeux étaient encore rouges des pleurs qu'elle avait versés, son sein était oppressé, sa marche chancelante, et elle entra en tremblant dans le petit salon du rez-de-chaussée où son mari l'attendait, nonchalamment étendu sur une bergère.

En voyant entrer sa femme, Jenneville se lève et lui fait un salut gracieux, tandis qu'Augustine reste immobile et n'ose point lever les yeux sur lui.

— Mille pardons, madame, si je vous ai dérangée... vous aviez de la société, peut-être; au

reste, j'avais dit à votre domestique que je n'étais nullement pressé... Ma visite vous surprend?..

— Oui, monsieur... je l'avoue... j'étais loin de m'attendre...

— Ah! madame, j'espérais que vous me jugiez assez poli pour venir vous remercier, après la manière généreuse dont vous avez agi envers moi...

— Monsieur... je n'ai fait que mon devoir...

— Votre devoir! non, vraiment; vous n'étiez aucunement obligée à payer mes dettes; votre bien était à vous, et vous n'aviez pas répondu pour moi.

— Monsieur, il est quelquefois des devoirs que notre conscience seule nous impose.

— Madame, ce que vous dites-là est très-beau!.. Mais si nous prenions des siéges, il me semble que nous causerions tout aussi bien assis... à moins, madame, que quelqu'un ne vous attende...

— Non, monsieur, non, personne ne m'attend.

Jenneville prend la main de sa femme et la conduit devant un fauteuil; Augustine s'assied sans lever les yeux sur son mari, qui se place près d'elle, et continue la conversation sur le même ton leste et dégagé dont il a commencé :

— Je vous disais donc, madame, que, sans vous, je restais en prison, j'y restais peut-être

fort long-temps!.. car qui diable m'en eût tiré?.. ce ne sont pas mes bons amis qui m'ont aidé à me ruiner... ce ne sont pas les coquettes qui m'ont dupé... Ah! les femmes!.. les femmes!.. je les ai en horreur... Je ne dis pas cela pour vous, madame; mais vraiment, j'ai reçu là une terrible leçon... Le monde ne vaut pas grand'-chose!.. vous me le disiez autrefois, et vous aviez raison!.. Ruiné! en si peu de temps!. il y aurait de quoi devenir misanthrope! vous vous êtes dépouillée pour moi de la moitié de votre fortune!..

— Monsieur, je vous en prie, ne parlons plus de cela!..

— Pardonnez-moi, madame, je dois y songer; et non-seulement vous payez mes dettes, mais vous voulez encore me faire une pension montant à la moitié de ce qui vous reste!.. voilà ce que je ne souffrirai pas.

— Quoi, monsieur, vous refuseriez...

— Oui, madame, je ne puis vraiment pas accepter cela.. vivre à vos dépens... lorsque je vous ai jadis quittée... abandonée... car je sens bien maintenant que ma conduite ne fut pas très-exemplaire...

— Ah! monsieur, ne parlons plus de ce qui s'est passé... et je vous en supplie, daignez accepter ce que je vous ai offert... si cela ne vous suffisait pas, je pourrais faire plus encore.. il me serait si doux d'assurer votre tranquillité!

Monsieur, je vous en conjure, ne me refusez pas... c'est une grâce que je vous demande; s'il le faut, je l'implore à genoux ..

— Augustine!.. que faites-vous!.. y pensez-vous .. à mes genoux! quand c'est moi qui devrais... relevez-vous, madame... allons, vous pleurez, maintenant... je ne suis cependant pas venu chez vous dans l'intention de vous affliger...

— Non, monsieur... je ne pleure plus... mais vous consentez, n'est-ce pas?..

— Il n'y a qu'un moyen, madame, de me faire accepter vos bienfaits sans que j'en rougisse...

— Quel est-il, monsieur?.. Ah! je l'adopte d'avance...

— Prenez garde, ma chère Augustine; vous allez peut-être vous repentir de vous être autant avancée!.. Mais tenez, ma chère amie, sans plus de détours, je vais au fait : je vous ai quittée, j'ai peut-être eu tort!.. pendant que nous avons vécu l'un sans l'autre, nous avons fait chacun ce que nous avons voulu, c'était trop juste!.. moi, j'ai fait des sottises... j'en conviens, et la preuve c'est que je suis ruiné .. Vous, vous avez profité de la liberté que je vous avais rendue... c'était tout naturel!..

— Monsieur, je conviens que les apparences... que ma conduite fut inconséquente.. mais...

— Eh! mon Dieu, ma chère amie, je vous le

répète : en vous quittant, je vous avais dégagée de vos serments ; du moins c'est ainsi que je pense. Mais ce n'est pas du tout de cela qu'il est question. Aujourd'hui je n'ai plus rien, et après avoir payé mes dettes, vous voulez encore me faire une pension !.. Je ne puis la recevoir... mais je puis retourner avec vous, je puis revenir à l'épouse que j'ai jadis abandonnée, alors tout redevient commun entre nous, et je cesse de rougir en vivant de vos bienfaits... Le passé n'est plus rien pour nous !.. Aucun reproche ne sortira de la bouche ni de l'un, ni de l'autre, car tous deux coupables, nous n'avons pas le droit de nous en faire. Je vous connais assez pour être persuadé qu'habitant avec moi, vous romprez toute liaison... que mon abandon seul avait autorisée. Je vous le répète, jamais un mot sur le passé !.. et nous vivrons ensemble... non comme des amants ; je pense que maintenant cela serait difficile ; mais comme de bons amis, ce qui vaut peut-être mieux. Voilà, madame, la proposition que j'avais à vous faire, mais remarquez bien que ce n'est qu'une proposition !.. Quoique je sois toujours votre mari, et, qu'avec ce titre, comme nous nous sommes quittés jadis sans aucune décision judiciaire, je puisse aujourd'hui venir m'établir chez vous sans que vous ayez le droit de vous y opposer, soyez persuadée, madame, que telle n'est point et ne sera jamais mon intention. Si ce que je

vous propose ne vous convient pas, eh bien! n'en parlons plus. Alors je quitte la France, je m'expatrie; je vais sous un autre ciel essayer de rencontrer la fortune que j'ai menée trop lestement à Paris, ou mourir ignoré dans quelque coin de la terre... ce qui n'est pas un grand mal quand on ne fait rien de bon dessus. Mais en quelque lieu que j'aille, soyez assurée, madame, que je me souviendrai que c'est à vous que je dois d'être sorti de prison.

Augustine n'a point interrompu son mari. Dès qu'elle a compris que son intention est de revenir avec elle, une pâleur subite s'est répandue sur ses traits; elle a de nouveau baissé ses regards vers la terre, elle garde le silence, mais les fréquents mouvements de son sein décèlent l'agitation de son cœur.

Jenneville attend pendant quelques minutes que sa femme lui réponde; voyant qu'elle se tait toujours, il lui dit :

— Eh bien! madame, quelle est votre décision? Dans un cas pareil, il me semble que l'on doit sur-le-champ voir ce qu'on veut faire. Vous ne répondez pas... Allons, je devine que ma proposition ne vous tente pas; au fait, je devais m'y attendre. Adieu donc, madame, et pour long-temps, ce qui est présumable... Je vois qu'il faut m'expatrier...

Jenneville va se lever, Augustine le retient en s'écriant :

— Vous expatrier !.. oh ! non, monsieur, non.. Pardonnez si j'ai réfléchi long-temps à votre proposition .. Mais je pensais... qu'auprès de moi, maintenant, il vous serait difficile de trouver le bonheur... Vous aimez le monde... les plaisirs... Moi, j'aime la retraite, la solitude... Pour m'être agréable, vous contraindriez peut-être vos penchants.. Et cependant il ne tiendrait qu'à vous d'être libre, d'être heureux, sans reprendre des chaînes... qui vous sont pénibles à porter. Ma fortune est à vous, monsieur, elle est à vous tout entière; je vous le répète, disposez-en, ce sera me prouver que... vous avez encore quelque amitié pour moi : les dons d'une épouse ne peuvent humilier... Mais devez-vous, pour les recevoir, vous priver de cette liberté qui a pour vous tant de charmes?.. Non, monsieur, soyez heureux sans vous imposer aucun sacrifice.

— Ma chère Augustine, vous êtes dans l'erreur; en vivant avec vous je ne regretterai ni le monde, ni la vie que je menais, j'ai pris en haine tout cela !.. Si j'ai des regrets, c'est d'avoir été dupé par des intrigants et dépouillé par des coquettes. Quant à ce que vous me proposez de disposer de ce qui vous reste de fortune, sans retourner avec vous, c'est absolument impossible; ma fierté s'y oppose... C'est bien assez qu'en vivant avec vous, l'argent ne vienne que de votre côté... Mais tous les jours un homme

qui n'a rien, épouse une femme riche, sans que cela puisse lui être reproché Ma résolution est donc invariable. Voyez ce que vous voulez faire.., Mais, je vous en prie, ne faites que ce qui vous arrangera.

En disant ces mots, Jenneville se lève, il fait quelques tours dans le salon. Pendant ce temps, Augustine, vivement émue, cherche à triompher des sentiments qui agitent son cœur. Enfin, elle s'avance vers Jenneville, et lui dit d'une voix tremblante :

— Je suis votre femme, monsieur; quels que soient les jugements que vous ayez portés sur moi, je ne l'ai jamais oublié; à ce titre, je dois toujours être prête à remplir vos volontés...

— Encore une fois, ma chère amie, ce n'est pas de mes volontés qu'il est question, mais des vôtres. Voulez-vous, ou ne voulez-vous pas vous remettre avec moi?..

— Je le veux bien, monsieur.

— En ce cas, tout est terminé. Je retourne à Paris faire mes dispositions, et demain je viens m'installer ici.

— Ici?.. Mais, monsieur... je comptais demain retourner à Paris ..

— Eh bien! comme il vous plaira; ce sera donc à Paris que j'aurai le plaisir d'aller vous retrouver. Oh! je suis maintenant le meilleur homme du monde; vous verrez que l'adversité est bonne à quelque chose. Adieu, ma chère amie, à demain.

Jenneville prend la main de sa femme, qu'il baise assez tendrement, puis il sort lestement de la maison. Dès qu'il est éloigné, Augustine se laisse retomber sur son siége, et donne un libre cours aux larmes qui l'étouffaient.

CHAPITRE V.

Un ami et une amie.

J'étais revenu à Paris fort inquiet du résultat de la visite de Jenneville à sa femme. J'étais loin cependant de deviner quel en serait le résultat; mais j'avais laissé Augustine tremblante, alarmée, et il me tardait de la revoir, de pouvoir de nouveau rassurer son cœur, et lire dans ses yeux cet amour qui répondait au mien.

J'ai mal dormi, je me lève de bonne heure.. je n'ose déjà me rendre à Luciennes. Je pense qu'il faut au moins que je réponde à mon père, puisque je ne veux pas aller le trouver. Je commence une lettre, mais je ne puis mettre deux phrases qui aient le sens commun. J'ai sans cesse présent à l'esprit Jenneville chez sa femme. Je déchire ma lettre; je répondrai une autre fois, mais je puis bien partir maintenant, il est neuf heures passées, et avant que je sois arrivé...

Je vais sortir... mon portier m'apporte une lettre qu'on vient d'apporter, en disant que c'était extrêmement pressé. Avant qu'il me l'ait donnée, j'ai déjà reconnu l'écriture d'Augustine. Qu'est-il donc arrivé, pour qu'elle m'écrive de si grand matin?.. Je ne sais pourquoi je tremble, il me semble que mon sort, mon avenir, tout mon bonheur est dans cette lettre.

Je m'enferme chez moi et je brise le cachet :

« Mes pressentiments ne m'avaient pas trom-
» pée, mon ami; la tristesse que j'éprouvais
» hier en vous disant adieu, semblait m'avertir
» que c'était la dernière fois que je devais vous
» voir et vous parler. Tout est fini entre nous;
» monsieur Jenneville revient à moi... il est
» malheureux, c'est vous dire assez que j'ai dû
» accepter sa proposition, lors même que mon
» devoir ne m'y aurait point obligée.

» Une barrière insurmontable existe mainte-
» nant entre nous; n'essayez jamais de la fran-
» chir, car, malgré la douleur profonde que
» j'éprouve, et dont je ne me flatte pas de
» guérir, vous devez me connaître assez pour
» savoir que tous vos efforts seraient inutiles,
» et que je mettrai désormais autant de soin à
» éviter votre présence, que j'avais autrefois de
» plaisir à la chercher. Pourquoi vous ai-je
» connu!.. pourquoi m'avez-vous aimée!.. je
» serais à présent heureuse du retour de mon
» époux... et je rougis en m'avouant qu'il n'en
» est point ainsi. Ah! ne croyez pas que ce
» soient des reproches que je vous adresse...
» moi seule, je fus coupable... mais j'en suis
» bien punie. Notre amour ne fut qu'un rêve
» que le réveil ne devait jamais réaliser! Oubliez-
» moi, c'est la dernière prière qu'il me soit
» permis de vous faire; oubliez-moi, et soyez
» heureux... Mais je vous en supplie, si le ha-

» sard vous faisait me rencontrer, faites en sorte
» que mes yeux ne puissent vous apercevoir...
» Ce sera me prouver que vous avez encore
» pitié de mon cœur. Adieu pour toujours. »

J'ai lu cette lettre, et je ne puis me persuader que ce qu'elle contient soit vrai ; je la relis plusieurs fois, puis je la jette avec violence à mes pieds. Dans ce moment, ce n'est point du chagrin, ce n'est point de la peine que je ressens, c'est de la colère, de la fureur ; au moment d'être heureux, perdre pour jamais l'espoir de posséder Augustine, cela me semble impossible... Je marche dans ma chambre, je frappe de mes pieds et de mes poings sur les meubles, je casse, je brise, puis je descends précipitamment chez mon portier. Je ne sais si j'ai fait le mouvement de le traiter comme mes meubles ; mais le pauvre homme se sauve de sa loge, et se met en garde avec son balai, en s'écriant :

— Monsieur, arrêtez.. arrêtez, je vais vous chercher le médecin !

Je reviens à moi, je rougis de ma violence, et je lui dis d'un ton plus calme :

— Je désire seulement savoir qui vous a remis cette lettre ?..

— Ah ! pardon, monsieur... C'est qu'en descendant vous aviez les yeux si ouverts, que ça m'a fait peur...

— Cette lettre ?..

— Monsieur, c'est un commissionnaire qui

n'avait pas l'air d'être de Paris... Je croirais même assez que c'est un homme de village.

— Il suffit, allez me chercher un cabriolet.

Je remonte chez moi, car j'étais descendu sans chapeau. Je ramasse la lettre fatale que j'avais jetée à terre, je ne veux plus m'en séparer maintenant. Je la relis encore : elle ne veut plus me voir... Ah! dussé-je exciter sa colère, je veux la voir, moi, je veux lui parler encore; il n'est pas possible que son mari habite déjà avec elle... Un autre!.. ah! si ce n'était pas son mari, quel plaisir j'aurais à le provoquer, à l'appeler au combat!.. mais il faut tout souffrir et se taire!.. Il faut éviter même ses regards, de crainte de faire naître les soupçons... et cela sans avoir été heureux!.. Mais, quoi qu'elle dise, je la verrai.

Le cabriolet m'attend. Le cocher me demande où nous allons :

— A Luciennes.

— A Luciennes!.. diable, la course est bonne!..

— Va promptement, je te paierai ce que tu voudras.

— Oh! alors, mors-aux-dents!

Nous sommes en route... je pense qu'elle va peut-être refuser de me voir, mais une fois dans la maison, je n'en sors pas sans lui parler. Le chemin que j'ai fait tant de fois me semble éternel aujourd'hui; cependant mon cocher ne cesse de fouetter son cheval. Arrivés à Bougival,

je descends, car j'irai plus vite à pied. Je cours sans m'arrêter; je suis chez elle, j'entre dans la cour, je vais aller dans le jardin, où il me semble qu'elle doit être, et je n'entends pas la vieille jardinière qui me crie :

— Monsieur, madame n'y est pas, elle est retournée à Paris.

Fatigué de chercher en vain dans la maison, je reviens vers la vieille paysanne.

— Où est donc votre maîtresse?

— Mais, monsieur, si vous aviez voulu m'écouter en entrant, je vous ai crié que madame est partie de grand matin, mais bah!.. vous ne m'écoutez pas! vous courez toujours!

— Elle est partie!.. et qu'a-t-elle dit en partant?..

— Rien, monsieur... Mais madame avait l'air si triste, que ça faisait de la peine... Une si bonne dame ne devrait pas avoir de chagrin!..

Elle est revenue à Paris... Elle était près de moi et je m'en éloignais!.. Je retourne à Bougival, je remonte dans le cabriolet, et je dis au cocher :

— Brûlez le pavé, retournons vite à Paris.

— Dame, monsieur, nous brûlerons ce que nous pourrons, mais mon cheval est fatigué, et à peine s'il a eu le temps de souffler.

Elle a quitté sa campagne de grand matin.. Pourquoi cet empressement à revenir à Paris?. Elle avait l'air bien triste, a dit la vieille jar-

dinière; oh! oui, elle doit avoir du chagrin... Elle souffre, car elle m'aimait... elle me le disait encore hier, et pour le dire il fallait qu'elle l'éprouvât bien!.. Désormais elle ne peut plus être heureuse avec son mari!.. Elle me réduit au dérespoir... Et tout cela pour un homme qui ne l'aime point, qui l'a jadis abandonnée, oubliée, pour se ruiner avec d'autres femmes... Elle prétend que c'est son devoir!.. Pourquoi donc les hommes ont-ils le privilége de faire toutes leurs volontés, et les femmes n'ont-elles que celui de toujours pardonner?

Nous sommes à Paris, je quitte mon cabriolet, et je me dirige vers la rue Boucherat; j'éprouve un serrement de cœur en regardant cette maison où je lui parlai pour la première fois... où je passai des heures si douces à côté d'elle. L'idée que ces moments-là ne reviendront jamais est cruelle, je ne puis la supporter, je ne veux pas même me le persuader.

J'entre en tremblant dans la maison et je m'adresse au portier :

— Madame... Luceval est revenue de la campagne?..

— Oui, monsieur. Madame est revenue ce matin... Ah! monsieur, permettez; madame m'a dit qu'elle s'appelait maintenant Jenneville, parce que son mari qui était en voyage... car il paraît qu'elle n'était pas veuve... son mari va arriver, elle l'attend aujourd'hui même. Alors

elle m'a dit : Je n'y suis plus pour les personnes qui demanderaient madame Luceval, vu que je suis maintenant madame Jenneville. Ainsi, monsieur, voyez qui vous demandez : si c'est madame Jenneville, elle y est ; mais si c'est madame Luceval, elle n'y est plus.

Mon oppression augmente en écoutant le portier. Mais le nom de madame Jenneville me dicte mon devoir : je suis certain que c'est pour moi qu'Augustine a donné cet ordre ; elle a pensé que je le comprendrais. En effet, je ne dois pas voir madame Jenneville, et madame Luceval n'existe plus pour moi.

Je sors brusquement de cette maison, je m'en éloigne le plus vite possible. Je rentre chez moi, et là, je m'abandonne sans contrainte à ma douleur.

Je ne sais combien d'heures se sont écoulées ; dans l'excès de la peine il est des moments où l'on ne pense plus, où l'on ne sait plus si on existe.

Tout-à-coup le souvenir de Juliette s'offre à moi, il ranime mes esprits. Juliette ne pouvait souffrir Jenneville, et elle me traitait comme un frère ; courons chez elle et apprenons-lui mes tourments.

La pensée que je vais voir quelqu'un qui partagera mes chagrins semble déjà me rendre un peu d'espérance. Je cours chez Juliette, elle est seule... Je pénètre près d'elle.

— Pauvre garçon! dit-elle en me voyant, et en me tendant la main. A cet accueil, à ce soupir qu'elle laisse échapper, je vois qu'elle sait déjà tout. Je n'ai plus la force de parler, je m'assieds près d'elle, je lui présente la lettre d'Augustine, puis je cache mes yeux avec mon mouchoir. Un homme craint de laisser voir ses larmes, mais en ce moment je n'ai pas la force de les retenir.

Après avoir lu la lettre, elle me prend la main, la serre dans les siennes, en me disant :

— Plus je vois à quel point vous l'aimiez, plus j'éprouve de colère en pensant que c'est pour ce Jenneville qu'elle se sacrifie!.. Cependant, nous ne pouvons la blâmer!.. il est son mari et il n'est plus heureux. Malgré cela, j'avoue que je n'aurais pas eu autant de vertu!.. je lui aurais dit très-franchement : Mon cher monsieur, vous m'avez quittée quand je vous aimais, vous revenez quand je ne vous aime plus, j'en suis bien fâchée, mais restons chacun chez nous, et je vous ferai une pension.

— Par qui avez-vous donc su ces événements?

— Par Augustine elle-même; à peine arrivée à Paris, ce matin, elle m'a écrit tout cela, et moi, je me suis rendue sur-le-champ près d'elle; je voulais encore essayer de la faire changer de résolution. Je lui ai dit qu'elle se rendait malheureuse à jamais, ainsi que vous; quoique les hommes!.. ça se console toujours, n'importe;

je l'ai engagée à bien réfléchir avant de se remettre avec un homme qui est capable maintenant de la ruiner, comme il s'est ruiné lui-même. Elle m'a dit qu'elle avait tout examiné, tout calculé; qu'elle savait fort bien qu'elle ne pouvait plus être heureuse, mais que son parti était pris, qu'elle ne devait pas hésiter devant son devoir; que cela lui était fort indifférent que M. Jenneville achevât de la ruiner, qu'elle l'en laisserait le maître, que son seul désir maintenant était d'habiter loin du monde, loin de Paris, dans une profonde retraite, et d'y apprendre que vous êtes heureux.

— Heureux!.. et je ne la verrai plus!.. Ah! madame, c'est impossible!.. ma passion pour elle fera le tourment de ma vie.

— Mon cher Déligny, le temps est un grand médecin, il guérit des maladies que l'on croit d'abord incurables, et cela est fort heureux. Le sort s'est trompé en ne vous faisant pas le mari d'Augustine; mais il se trompe souvent dans les mariages qu'il arrange. Il faut pourtant bien prendre son parti, car vous connaissez comme moi Augustine, et vous devez savoir qu'elle tiendra ce qu'elle a résolu.

— Refuser même de me voir!..

— Quant à cela, convenez qu'elle a raison; à quoi servirait de vous voir maintenant? à renouveler toutes vos peines... ensuite, songez qu'elle n'est plus libre, que Jenneville est per-

suadé que vous avez été son amant, et que s'il savait qu'elle vous voit encore, cela pourrait amener entre eux des scènes fort désagréables.

— En effet, madame, je sens que je ne dois plus la voir; c'est à son repos que je ferai ce dernier sacrifice. Mais vous, madame, vous la verrez toujours, et par vous, du moins, je pourrai quelquefois avoir de ses nouvelles.

— Oui, je la verrai... parce que je l'aime beaucoup... car, sans cela, je déteste tant son mari, que la crainte de le rencontrer m'empêcherait d'aller voir Augustine... mais j'espère bien que je ne le rencontrerai pas, et comme ils auront chacun leur appartement séparé..

— Ils auront leur appartement séparé... en êtes-vous sûre, madame?

— Comment si j'en suis sûre!.. Quand même Augustine ne me l'aurait pas dit, pensez-vous, monsieur, que je ne sais pas comment une femme doit se conduire dans sa position?.. Est-ce que vous croyez que c'est l'amour qui a opéré ce raccommodement?.. Non... Lors même qu'Augustine ne vous aurait point connu, son cœur, justement blessé, ne se serait point rendu à l'infidèle qui l'a dédaigné. Oh! nous avons de la fierté, monsieur!.. et si le devoir force Augustine à retourner avec son époux, il ne la force pas, du moins, à lui témoigner un amour dont lui-même l'a dégagée. Eh bien! monsieur, voilà votre front qui n'est plus aussi soucieux;

ce que je vous dis-là vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, madame, cela me fait un plaisir extrême !

— J'en étais sûre !

— Mais pourquoi est-elle revenue si vite à Paris ?

— Parce qu'elle ne voulait point se réunir à M. Jenneville, dans cette campagne où nous avons passé ensemble des journées si agréables. Cette même raison lui fera quitter bientôt son logement de Paris ; elle veut éloigner de ses yeux tout ce qui vous rappelle à son souvenir. Précaution inutile !.. Pauvre Augustine, elle ne vous oubliera pas !..

— Comment, madame, est-ce que vous voudriez qu'elle m'oubliât ?

— Certainement, je le voudrais ; ne serait-elle pas plus heureuse ? Mais, vous, vous désirez qu'elle vous aime toujours, quoique cela ne puisse plus que faire son tourment. Vous voyez bien que les hommes sont plus égoïstes que nous, qui vous permettons d'être inconstants, quand nous ne pouvons plus faire votre bonheur. Mais rassurez-vous, monsieur, Augustine s'éloignera en vain des lieux où elle vous a connu... le cœur voit encore ce que les yeux ne voient plus, et ma pauvre amie sera toujours malheureuse !.. Je la consolerai autant que je le pourrai... je lui parlerai de vous, et je vous par-

lerai d'elle, ce sera, je crois, la meilleure manière de vous être agréable à tous deux.

Je quitte Juliette un peu moins désolé. Quand on est bien persuadé qu'il faut renoncer à tout espoir, on s'efforce de rappeler son courage, pour supporter le mal qu'on ne peut plus empêcher.

Cependant je cherche en vain à me distraire, les jours me semblent maintenant d'une longueur mortelle. Je ne puis m'habituer à ne plus la voir. C'est encore chez moi que je me plais le mieux; elle est venue dans cette chambre, elle s'est assise à cette place; c'est ici qu'elle m'a laissé voir qu'elle m'aimait... Ah! je ne quitterai pas mon logement.

Je pense quelquefois à Dubois; je ne sais pas où il loge maintenant, et je n'ai pas le courage de chercher à le découvrir : la tristesse nous abat, et nous ôte même l'envie de nous distraire. Mais un matin, Dubois entre chez moi, et me surprend plongé dans mes rêveries.

— Tu es ici! s'écrie-t-il, je ne voulais pas le croire!.. ton portier dit même qu'il y a quinze jours que tu es à Paris... est-ce possible? Tu aurais, pendant quinze jours, oublié l'amitié... Mais, qu'as-tu?.. comme tu es pâle, défait; tu as donc pris médecine ce matin?..

— Ah! mon cher Dubois, j'ai eu bien du chagrin, depuis que je t'ai vu!..

— Tu as des chagrins!.. et tu ne viens pas me

chercher ; tu me paieras celle-là, par exemple. . Mais qu'est-ce donc?.. encore une banqueroute?..

— Cette femme... que j'aimais... que j'adorais.. Augustine est retournée avec son époux!..

— Comment, c'est l'amour qui te chagrine... c'est ça qui te fait maigrir! et c'est dans le siècle des lumières que tu es bête comme ça!.. Allons, Paul, reviens à toi, mon ami!.. Que diable! autrefois tu n'étais pas sentimental à ce point-là! Est-ce à ton âge, avec ta tournure, qu'on manque de femmes?.. Tu sais bien, d'ailleurs, que j'ai toujours deux ou trois maîtresses au service de mes amis. Tu ne m'écoutes pas... tu t'éloignes de moi...

— Dubois, tu ne sais pas ce que c'est que d'aimer véritablement; si tu l'avais éprouvé, tu ne me plaisanterais pas sur mes peines.

— Eh bien! mon ami, ne te fâche pas.. c'est vrai que j'ai toujours fait l'amour en zéphyr, et jamais à poste fixe!.. mais puisque ça te contrarie que je veuille te faire rire, c'est fini; parle-moi de tes amours, tant que tu voudras, je t'écouterai, je te plaindrai, je pleurerai même avec toi, s'il le faut... je pleure comme un veau, quand je m'y mets, je ne suis pas ton ami pour rien. Mais comment diable se fait-il que cet amour, qui te rendait si heureux il y a peu de temps...

— Je te dis qu'elle est retournée avec son mari...

— Son mari! c'est Jenneville, et il était en prison.

— Il n'y était plus; elle a payé toutes ses dettes.

— Elle l'aimait donc toujours ?

— Non... elle ne pouvait plus l'aimer après la conduite qu'il avait tenue avec elle.

— Comment, elle ne l'aimait pas, et elle le tire de prison et se remet avec lui!

— Oui, Dubois; juge par-là du cœur, des vertus d'Augustine...

— J'avoue que je connais plusieurs particulières qui ne sont pas du tout fâchées que l'on ait coffré leurs maris. Mais enfin, mon ami, quand tu te désoleras, quand tu te donneras le *spleen*... c'est un mauvais moyen. Madame est retournée avec monsieur, eh bien! qu'est-ce que ça fait, on se voit tout de même, et les rendez-vous n'en sont que plus piquants.

— Tu ne connais pas Augustine!.. Elle est incapable de tromper son mari.

— Ha çà, tu ne me feras pas accroire que c'est une Pénélope... et pendant tout le temps que tu habitais à la campagne avec elle...

— Voilà ce qui te trompe, je n'avais encore rien obtenu que l'aveu de sa tendresse, et c'est au moment où j'allais triompher de sa résistance, que je me suis vu séparé d'elle pour jamais !..

— Comment, mon pauvre garçon, il serait possible !.. en voilà une sévère!.. Poussez donc

des soupirs... traînez donc une passion en longueur... Un mari, un tuteur, un accident arrive *subito*, et, bien le bonsoir, vous en êtes pour vos œillades! c'est amusant! Ces choses-là ne m'arriveront jamais à moi! il faut que je sache tout de suite de quoi il retourne. Mais assez de plaisanterie : viens, habille-toi, sors avec moi... Je ne te quitte pas de six semaines!.. Oh! tu auras beau faire, je suis ton *Pylade*, ton *Castor*, ton *Ajax*. Je n'abandonne pas un ami dans les larmes... Allons déjeuner, nous pleurerons en prenant du chocolat, nous pleurerons tantôt en prenant un beefsteak, et nous pleurerons encore ce soir, en prenant du punch ; en pleurant ainsi toute la journée, ça finira plus vite.

Il n'y a pas moyen de résister à Dubois. D'ailleurs je sens bien qu'il a raison : dès qu'une passion est sans espérance, c'est une folie de la nourrir, il faut tout faire au contraire pour la bannir de son cœur. On se dit cela... mais on ne peut pas toujours l'exécuter.

Je suis sorti avec Dubois ; je le quitte un moment pour aller chez Juliette ; il y a quinze jours que je ne l'ai vue, et j'ai besoin d'avoir des nouvelles d'Augustine.

Juliette me reçoit avec sa bonté ordinaire. Elle n'attend pas que je l'interroge, car elle sait bien de qui je désire qu'elle me parle.

— Je l'ai vue il y a deux jours, me dit-elle ; on n'habite plus rue Boucherat, on est allé se

loger faubourg Saint-Germain, on ne sort jamais, on ne reçoit personne, on vit dans la solitude la plus absolue; on n'a point à se plaindre de monsieur, il laisse madame maîtresse de faire ses volontés, et lui-même paraît avoir de la haine pour le monde; son humeur est devenue sombre, il passe souvent des journées entières sans voir madame, et sans sortir de son appartement. Comme elle croit que sa tristesse naît des regrets qu'il éprouve de ne plus pouvoir étaler le même faste, mener la même vie qu'autrefois, elle l'a prévenu que sa fortune était à sa disposition, et qu'il pouvait en disposer comme de choses à lui appartenantes, mais jusqu'à présent il n'a point usé de cette permission. Voilà la vie que l'on mène, vous jugez combien elle doit être triste. On m'a dit qu'on faisait tout ce que l'on pouvait pour vous oublier; mais je n'en crois rien, et j'ai dans l'idée que votre souvenir est au contraire la seule consolation que l'on ait. On m'a demandé si je vous avais vu, si vous aviez pris votre parti... J'ai répondu que non, que vous vouliez l'aimer toujours!.. on s'est récrié que cela n'était point raisonnable!.. mais j'ai bien vu que cela faisait grand plaisir. Voilà mon bulletin, monsieur, et je puis vous certifier que celui-là ne contient rien de faux.

Bonne Juliette, que l'on est heureux d'avoir une telle amie!.. Je la remercie cent fois et je l'engage à voir souvent Augustine. Je suis bien

sûr qu'elle lui dira tout le plaisir que j'éprouve à parler d'elle.

Je quitte Juliette pour aller rejoindre Dubois. Celui-là est aussi mon ami, il me l'a prouvé, et il fait de nouveau ce qu'il peut pour me consoler, me distraire et ramener le sourire sur mes lèvres. Pour le contenter, je feins quelquefois d'avoir pris mon parti, je ris, je plaisante avec lui. Mais ma gaîté n'est pas franche, et mon cœur ne la partage pas.

CHAPITRE VI.

L'auberge du Soleil d'Or.

Trois mois se sont écoulés depuis que j'ai cessé de voir Augustine. Mon amour n'est point éteint, je ne pense pas que j'oublierai cette femme adorée, mais je ne parle plus d'elle qu'à Juliette ; avec Dubois je feins d'être consolé, et pour lui complaire, je l'accompagne dans plusieurs réunions où il pense que je formerai de nouvelles amours. Je le voudrais, oui, je voudrais qu'une autre femme me fît oublier celle que je ne puis posséder, et pour cela j'essaie aussi de quelques nouvelles connaissances ; mais ce remède ne me guérit pas !. Qu'est-ce qu'un caprice auprès d'un sentiment véritable ?.. et toutes ces femmes-là sont si loin... si loin d'Augustine !.. Il me semble que je l'aime encore plus toutes les fois que je me lie avec une autre.

Dubois, qui s'aperçoit que je ne conserve jamais huit jours ces nouvelles connaissances, prétend que je deviens encore plus volage que lui. Il ne comprend pas que je change par fidélité.

Ce n'est plus que chez Juliette que je me plais; mais je n'ose pas y aller trop souvent de crainte de l'importuner.

Mon père m'a écrit trois autres lettres : il ne conçoit rien à ma conduite ; dans chacune de ses épîtres je vois qu'il a d'abord pris la plume avec colère, car il commence toujours par me gronder bien fort, en me disant que j'étais indigne du bonheur qui m'était réservé et qu'il ne veut plus me revoir ; puis, petit à petit, il s'apaise, il gronde moins, et il finit par m'engager à quitter bien vite Paris, me disant qu'il a trouvé moyen d'excuser mon retard auprès des parents de celle qu'il me destine, et que rien n'est encore désespéré si j'arrive bien vite.

Je lui ai répondu une lettre bien soumise, dans laquelle je lui promets d'aller bientôt le voir ; mais où je ne dis pas un mot du mariage qu'il veut me faire faire, car sur ce chapitre je ne puis encore me résoudre à lui obéir ; ce serait pourtant ce que je pourrais faire le mieux. Sans aucune espérance du côté d'Augustine, ne pouvant même plus la voir, d'où vient que je tiens encore à conserver ma liberté?.. Allons chez Juliette, elle n'était point chez elle hier quand je m'y suis rendu, cela fait dix jours que je ne l'ai vue ; et dix jours sans avoir des nouvelles d'Augustine, c'est bien long!

Je trouve Juliette ; mais ses traits n'ont pas leur enjouement habituel, des nuages obscurcissent son front. Je vais la questionner, elle ne m'en laisse pas le temps.

— Vous êtes venu hier, me dit-elle, j'étais justement chez Augustine...

— Que lui est-il arrivé ?.. votre tristesse...

— Rien... rien, calmez-vous, asseyez-vous, et écoutez-moi. Ce n'est pas seulement de la tristesse, c'est de l'humeur... c'est de la colère que j'ai de voir une femme si douce unie à un homme qui...

— O ciel !.. Jenneville la rend malheureuse !.. oserait-il la maltraiter ?

— Eh non... mon cher Déligny, ne vous emportez pas ! il n'est arrivé qu'une chose fort simple, et telle que je l'avais prévue; voici le fait : Je vous ai dit qu'Augustine avait laissé son mari maître de gérer comme il l'entendrait ce qui lui restait de fortune... C'était une sottise qu'elle faisait; mais enfin elle l'a voulu. Pendant quelque temps, M. Jenneville n'a fait aucun usage de cette permission; mais Augustine avait bien jugé que sa misanthropie, son éloignement pour le monde, ne venaient que du regret qu'il éprouvait de ne pouvoir y mener le même train qu'autrefois; le cher monsieur vient de lui en donner la preuve : il a pensé que la fortune, après l'avoir maltraité, pouvait à présent lui être propice, il a voulu rattraper ce qu'il avait perdu; il a été à la bourse, a joué à la hausse, à la baisse, a voulu agioter... que sais-je ?.. le résultat, c'est qu'en fort peu de temps il a perdu soixante mille francs...

— Soixante mille francs !..

— Oui, justement la moitié de ce qui restait à

sa femme. Alors je dois convenir qu'il a mis de la franchise dans sa conduite : il est venu trouver sa femme, lui a fait l'aveu de cette nouvelle perte, en lui disant : Désormais, madame, ne me laissez plus disposer de ce qui vous reste, car je serais assez malheureux pour vous réduire à la mendicité. Vous connaissez Augustine, pas une plainte, pas un reproche ne lui est échappé; bien loin de là, elle s'est bornée à dire à son époux, qu'ils vivraient avec encore plus d'économie, mais voici ce qu'ils ont résolu : Jenneville ne veut plus rester à Paris; y vivre avec mille écus de rente lui semble un supplice; cette ville lui est devenue insupportable. De son côté, comme Augustine ne veut pas retourner à Luciennes, ils ont loué cette campagne; ils iront habiter une petite maison qui vient d'Augustine et est située dans le fond de la Beauce; c'est une maisonnette isolée, autour de laquelle n'habitent que quelques rustres campagnards, et des paysans. Voilà où Jenneville va conduire sa femme, à présent ! à l'entrée de l'hiver ! Voilà où notre pauvre amie va désormais passer ses jours !..

— Quoi ! madame, Augustine a consenti...

— Non-seulement elle a consenti, mais elle prétend qu'elle est satisfaite de cet événement, qu'une obscure retraite est désormais l'asile qui lui convient, elle se flatte de pouvoir plus facilement y retrouver la paix du cœur ; elle dit qu'à Paris, elle n'ose faire un pas de crainte de vous rencontrer...

— Elle me hait donc maintenant?

— Vous haïr! ah! si elle ne vous aimait pas toujours, elle ne redouterait pas ainsi votre vue! mais votre présence lui ôterait le courage de supporter sa situation... Pauvre Augustine!.. je vois tout ce qu'elle souffre, quoiqu'elle veuille me le cacher. Elle m'a chargée aussi de vous adresser une prière... ce sera la dernière qu'elle vous fera, elle espère que vous n'y serez pas insensible.

— Ah! parlez, madame, un désir d'Augustine est un ordre pour moi... Parlez.

— Elle sait que vous êtes libre encore, et je ne lui ai pas caché que son image est toujours gravée dans votre cœur; elle désire que vous remplissiez enfin les volontés de votre père, et que vous consentiez au mariage qu'il vous proposait.

— Elle veut que je me marie!.. elle ne veut donc plus que je l'aime, puisqu'elle m'ordonne de penser à une autre... Ah! madame! c'est qu'elle ne m'aime plus elle-même!..

— Vous êtes injuste, M. Déligny. Ce dernier vœu d'Augustine est une nouvelle preuve de sa sollicitude pour votre bonheur... elle désire, elle espère que vous serez heureux, et pour cela elle veut même que vous cessiez de penser à elle... Ah! ce sacrifice est le plus pénible qu'elle puisse s'imposer... nous sommes si contentes d'être aimées, qu'il nous faut un grand courage pour vous prier de nous être infidèles!..

— Eh bien! madame, puisqu'elle le désire... je remplirai ses intentions... j'obéirai à mon père Ce mariage me rendra malheureux... mais elle l'aura voulu... et du moins c'est encore pour elle que je souffrirai... ce sera une consolation.

— Non, mon cher Déligny, si votre femme est douce et jolie, vous ne serez pas malheureux, et vous conviendrez, quelque jour, qu'Augustine avait raison. En allant demain lui faire mes adieux, je lui apprendrai votre résolution.

Je quitte Juliette de très-mauvaise humeur. Il faut donc que je me marie!.. oui, il le faut, puisque je l'ai promis et qu'Augustine le désire. Après tout, je ne vois pas trop ce que je puis faire de mieux. Le mariage me guérira peut-être de cette maudite passion... mais non, je suis certain que je n'aimerai pas ma femme.

Après avoir eu cette conversation avec Juliette, je vais retrouver Dubois; il s'aperçoit que j'ai quelque nouveau sujet de tristesse, et me dit :

— Tu as la mine plus longue qu'à l'ordinaire... que se passe-t-il encore?

— Tu ne sais pas ce qu'on veut que je fasse, Dubois?.. Devine quel sacrifice m'impose cette femme que j'adorais... que j'adore toujours, quoique je ne puisse plus la voir!

— Un sacrifice! attends donc... est-ce qu'elle veut que tu deviennes... comme Abeilard?..

— Elle veut que je me marie.

— Ah! c'est bien différent... elle a donc une femme toute prête à te donner ?

— Non... c'est mon père qui depuis plus de trois mois me presse, me prie d'aller le trouver pour me faire épouser une jeune personne de Chartres, qui est charmante, riche, qui a toutes les qualités... à ce qu'il m'assure, et qui a la bonté de m'attendre pour se marier.

— Bah! ton père t'a mis de côté une petite femme comme ça... ce n'est pas si bête!.. moi, j'ai beau écrire à mes oncles et à mes tantes de me trouver un cotillon décent avec quelques écus dans les poches, on n'a pas encore pu me confisquer une femme. Pourquoi donc ne m'avais-tu jamais parlé des projets de ton père ?..

— A quoi bon, puisque je ne voulais pas consentir à me marier ?

— Eh bien! mon ami, tu avais tort... très-tort... Tiens, je vais te parler en père noble, moi. Tu as mangé les quatre cinquièmes de ta fortune, à Paris, c'est assez, il n'est pas nécessaire d'y manger le reste. D'ailleurs, tu n'es plus le même; depuis ta passion chevaleresque, tu n'es plus gai, joyeux comme autrefois, je m'aperçois que tu t'ennuies partout, que tu soupires au lieu de chanter, il faut mettre un terme à cela. Ce voyage, ce mariage, acheveront de te guérir de ton vieil amour. Allons, c'est fini, c'est entendu... ta dame l'ordonne, je me joins à elle. Partons, allons trouver le papa et

marions-nous. Je t'accompagne, cela va sans dire, ton fidèle ami doit être le premier garçon de ta noce; tu verras comme je mettrai tout en train!.. comme j'organiserai le repas, le bal, les cérémonies!.. tu n'auras pas autre chose à faire qu'à te marier... ensuite nous revenons à Paris... tu y vis heureux avec ta femme et son argent, et si jamais un fanfaron se permet de lorgner ton épouse de trop près... c'est moi qui me charge de le rappeler à l'ordre...

Je n'avais pas besoin des sollicitations de Dubois, j'avais promis de céder à la prière d'Augustine, et cela me suffisait; cependant lorsque je lui dis que je consens à ce mariage, Dubois, qui croit que c'est son éloquence qui m'a décidé, me presse dans ses bras, m'embrasse et s'essuie le front en disant:

— Quand je me mêle d'une chose, je suis toujours certain de réussir. Maintenant il faut mener cette affaire rondement; tu vas faire tes dispositions, je ferai les miennes... ça ne sera pas long. Nous sommes au mois de novembre, mais le temps est beau, il y a encore quelques feuilles aux arbres, elles sont un peu jaunes, c'est égal, ça fait encore point de vue, il faut en profiter, et partir avant qu'elles ne soient toutes tombées... Quand seras-tu prêt?..

— C'est aujourd'hui mardi... nous partirons samedi...

— C'est bien tard; n'importe, va pour same-

di.. d'ici là, j'irai porter des éponges à toutes mes maîtresses, afin qu'elles aient de quoi essuyer leurs larmes pendant mon absence.

Dubois va me quitter... Un souvenir me frappe... Je le retiens... mais je ne sais comment lui dire cela... Heureusement j'ai toutes les lettres de mon père. Je prends celle où il me recommandait si bien de ne pas lui amener Dubois, et je la présente à celui-ci, en disant :

— Tiens, j'aurais beaucoup de plaisir à t'emmener avec moi, mais je n'avais pas encore pensé à ceci... Lis.

Dubois lit, puis il se met à rire, en s'écriant :

— Comment, c'est cela qui te tourmente !.. Sois tranquille !.. le papa m'en veut un peu, parce qu'il se rappelle notre soirée aux Champs-Élysées ; mais quand il saura que c'est à ma sollicitation que tu consens à ce mariage, que c'est moi qui ramène son fils dans ses bras, crois-tu qu'il m'en veuille encore ?.. Et quand il me verra faire des couplets pour sa bru, des couplets pour la mère, des couplets pour le petit frère, s'il y en a un, donner la main aux vieilles tantes, et danser la *Camargo* avec les grand'mères... il sera enchanté, et il te remerciera de m'avoir amené...

— Je pense aussi que mon père, satisfait de me revoir, ne te gardera pas rancune ; et si tu me promets d'être sage...

— Je serai si sage que ça t'en fera de la peine !

Oh! j'ai une tenue de province qui te surprendra.

— En ce cas, fais tes dispositions, et à samedi.

— A samedi, c'est convenu, tu retiendras les places, et j'irai te prendre à huit heures du matin.

Mes dispositions sont bientôt faites, je vais dire adieu à Juliette, qui m'apprend que monsieur et madame Jenneville doivent aussi partir cette semaine pour leur nouvelle destination. Ainsi donc, nos destinées vont s'accomplir; Augustine va vivre à la campagne avec son époux, et moi je vais me marier, puis ensuite j'habiterai où ma femme voudra!.. peu m'importe. C'est donc ainsi que devait se terminer cette liaison que j'eus tant de peine à former!.. Ah! si j'avais pu prévoir cela, je n'aurais pas suivi la dame à la capote pensée.

Samedi est arrivé, et Dubois est ponctuel, il est chez moi avant huit heures, avec sa valise sous le bras.

— Eh bien! partons-nous?

— Dans l'instant... tiens, je ferme ma valise.

— As-tu donné congé, ici?

— Non, vraiment .. Je ne suis pas encore marié... Qui sait si cette demoiselle me plaira, si je lui conviendrai! Il ne faut pas aller si vite en affaire de ce genre.

— Il me semble que tu ne vas pas trop vite,

puisqu'on t'attend depuis trois mois... As-tu écrit au papa pour le prévenir de notre arrivée?

— Je m'en serais bien gardé! j'aime beaucoup mieux le surprendre.

— Au moins, tu as retenu nos places pour la voiture de Chartres?

— Non, pas précisément... mais j'ai découvert de petites voitures fort gentilles, qui vont à Épernon, c'est là-dedans que j'ai retenu nos deux places

— Je croyais que ton père demeurait dans les environs de Chartres?

— Oui, mais Épernon n'est qu'à six lieues de là, nous les ferons en nous promenant, ou par d'autres petites voitures qui passent là; on m'a dit que nous ne manquerions pas d'occasion.

— Soit, il me semble cependant qu'il eût été plus court d'aller tout droit à Chartres...

— Rien ne nous presse!.. Quand on va se marier, mon ami, il faut toujours prendre le chemin le plus long.

Nous prenons un fiacre qui nous conduit à la voiture d'Épernon. On nous attendait pour partir. On tient six dans la voiture. Dubois fait la grimace en s'apercevant qu'il sera placé à côté d'un vieux cultivateur et derrière une vieille paysanne. Comme il pense que la route ne lui procurera pas d'agrément, il promet un bon pour-boire au cocher, si nous allons vite. Celui-ci fouette ses chevaux, et nous quittons Paris...

Ah! je m'éloigne sans regret... je sais qu'elle aussi ne doit plus l'habiter.

Nous faisons la route assez lestement; on ne s'est arrêté qu'une fois, et nous arrivons sur les trois heures à Épernon. Nous avons déjeuné à la première station, et Dubois pense qu'il faut partir sur-le-champ pour Chartres; il veut absolument dîner avec un pâté de cette ville; mais les occasions ne sont pas aussi fréquentes qu'on me l'avait dit. La voiture qui s'y rend vient de partir. On nous conseille d'aller jusqu'à Maintenon, où nous pourrons en trouver une autre. Il n'y a que trois lieues jusqu'à Maintenon, je ne suis pas fâché de faire ce chemin-là à pied; il me semble que cela me donnera encore le temps de la réflexion.

Nous prenons un petit paysan pour nous servir de guide et porter nos valises, et nous nous mettons en route. La campagne n'est plus gaie, les champs sont dépouillés de leur produit, les arbres de leur verdure; de loin à loin pourtant, on trouve encore un site agréable, un point de vue qui n'est pas sans charme. Dubois presse le pas, parce que le temps est déjà froid, et il questionne notre guide :

— Comment appelle-t-on ce pays, mon garçon?

— La Beauce, monsieur... Oh! c'est un bon pays!..

A ce nom de la Beauce, je jette un cri de

surprise, car je me rappelle que Juliette m'a dit que c'était dans la Beauce qu'était située la petite propriété où Augustine allait vivre avec son époux.

Dubois me demande ce que j'ai. Mais je ne lui réponds pas, je songe à cette circonstance singulière, qui me fait encore suivre les pas de cette femme qui m'ordonna de la fuir. Il semble qu'une sympathie secrète m'entraîne toujours de son côté.

Je suis tiré de mes réflexions par Dubois, qui me crie aux oreilles :

— Va donc plus vite, tu ne t'aperçois pas qu'il pleut; si nous manquons la voiture, ça sera gentil.

La pluie redouble. Les lieues de la Beauce sont longues, car notre guide nous prévient que nous sommes encore loin de Maintenon. Mais nous apercevons sur notre gauche un bourg assez considérable, et nous pensons qu'il est prudent d'aller y chercher un abri.

— Quel est cet endroit? dis-je à notre conducteur.

— Ça, monsieur, c'est Hanches, un gros bourg.

— Y a-t-il une auberge à Hanches?

— Oh! oui, monsieur, l'auberge du Soleil d'Or... où l'on est très-bien... et la maîtresse en est fièrement jolie...

Ces derniers mots font leur effet sur Dubois, qui s'écrie :

— Tiens, mon ami, nous ne pourrons jamais arriver à Chartres aujourd'hui... D'ailleurs je sens l'appétit qui me talonne, allons au Soleil d'Or... Dînons-y, et si l'on y est bien, ma foi, restons-y jusqu'à demain matin, ce sera le plus sage, car le temps devient fort mauvais.

J'accepte avec plaisir cette proposition. En quelques minutes nous avons atteint le bourg; et notre guide ne nous quitte qu'après nous avoir conduits à l'auberge du Soleil d'Or.

Cette auberge si vantée ne serait à Paris qu'une petite guinguette, mais dans un village il faut peu de chose pour imposer aux paysans; cependant, la maison paraît tenue assez proprement, c'est déjà quelque chose; la cour, dans laquelle nous entrons et qui précède les bâtiments, n'est point encombrée de fumier comme presque toutes celles des auberges de village, et la servante qui vient prendre nos valises, n'est pas aussi dégoûtante que les maritornes des environs de Paris.

A peine avons-nous remis nos valises à la fille qu'un petit jeune homme en veste, en tablier et en bonnet de coton, vient à nous en saluant, en sautillant, et en nous montrant une petite figure ronde, bien fraîche, et de gros yeux à fleur de tête qui donnent sur-le-champ une idée de sa capacité.

— Ces messieurs viennent loger chez nous, ils seront contents... Marie, appelez ma femme...

J'ai tout ce qu'on peut désirer ici... Où est donc ma femme, Marie?.. J'ai du foin, du son, et de la litière pour les chevaux...

— Voilà un petit gaillard qui m'a bien l'air d'être digne de manger du foin, me dit Dubois en souriant; puis il frappe sur l'épaule de l'aubergiste qui est toujours occupé de chercher sa femme.

— Monsieur l'aubergiste, si vous avez tant de choses pour les chevaux, aurez-vous aussi de quoi nous faire dîner, nous?..

— Oh! oui, messieurs, certainement... ma femme vous dira la carte... elle sait mieux que moi ce que nous avons... Ah! la voilà enfin.

Une jeune femme sortait d'une salle du fond et venait vers nous; mais quel est mon étonnement en reconnaissant sous le bonnet garni, et le déshabillé d'indienne de la maîtresse de l'auberge, Ninie, ma petite frangère!

Je pousse un cri de surprise, Dubois en pousse un autre, et Ninie de son côté jette un cri de joie.

— C'est Ninie!..

— Monsieur Paul!..

— C'est la jeune amie de Charlotte!..

— Ah! que je suis contente!.. embrassez-moi donc, monsieur!..

Je cède à une si douce invitation, Dubois en fait autant, et pendant que nous embrassons madame l'aubergiste, son mari s'écrie :

— Ces messieurs connaissent ma femme !.. Dieu !.. que c'est heureux !..

— Oui, certes, répond Dubois, nous connaissons votre femme... et depuis long-temps... Mon ami, que vous voyez, est son parain.

— Son parrain !..

— Si vous voulez bien le permettre. .

Je pousse Dubois; mais il me dit à l'oreille :

— Il faut toujours se dire le parrain d'une jolie femme... ça permet plus de liberté.

Ninie sourit à l'idée de Dubois, puis elle me dit :

— Vous ne vous attendiez pas à me trouver aubergiste à Hanches...

— Ma foi non... Je me rappelle cependant que vous m'aviez annoncé votre futur mariage avec un monsieur Bénin, garçon pâtissier.

— Le voilà, monsieur, c'est mon mari.

Ici monsieur Bénin ôte son bonnet de coton, me fait un salut jusqu'à terre, et me dit d'un air respectueux et les yeux baissés :

— Oui, monsieur, c'est moi qui suis Bénin, qui ai eu celui d'épouser votre filleule, dont j'ose dire que je me félicite tous les jours, si j'en étais cabable, et que j'espère pareillement que vous voudrez bien être satisfait de son choix que je tâcherai de justifier... Voulez-vous bien permettre..

M. Bénin vient m'embrasser, Dubois le retire de mes bras pour le serrer dans les siens, Ninie

me regarde en souriant d'un air malin ; je m'aperçois que le mariage a déjà donné une expression plus vive à sa physionomie.

— Ma chère Ninie, lui dis-je, je vous fais mon compliment de votre mariage... Je suis certain que votre époux vous rend très-heureuse.

A ce compliment, M. Bénin veut encore venir m'embrasser; mais Dubois le retient par son tablier, tandis que Ninie me répond :

— Oui, oui, c'est un assez bon garçon... Il fait bien tout ce que je veux... Nous sommes venus nous établir dans ce bourg, parce que cette auberge était tenue par un oncle de Bénin qui la lui a cédée; mais nous y faisons de bonnes affaires. Bénin fait très-bien la pâtisserie, nous avons la renommée des petits gâteaux...

— Oui, messieurs, et j'espère faire un vol-au-vent soigné pour le parrain de mon épouse... Comme la pâtisserie a toujours été ma partie, quand nous avons pris cette auberge, je voulais changer l'enseigne du Soleil, et mettre à la place *au Vol-au-vent d'or ;* mais ma femme n'a pas voulu.

— Ah ! vous êtes pâtissier, M. Bénin, s'écrie Dubois.

— Oui, monsieur, et fameux, demandez à ma femme, il n'y a pas de jours où je ne fasse des boulettes. Mais j'y songe !.. ma femme, pourquoi donc ton parrain n'était-il pas à notre noce ?..

— Nous étions alors en Russie, nous en arrivons par le bateau à vapeur.

Ninie interrompt cette conversation en nous faisant entrer dans une salle du rez-de-chaussée, elle ordonne à son mari de nous apporter du vin, du meilleur, et pendant que M. Bénin court à la cave, que la servante apporte des verres, Ninie me regarde, sourit, et s'écrie de temps à autre :

— Mon Dieu, que c'est drôle!.. quel hasard!.. le même jour dans mon auberge!.. Ah! mais vous!.. ça me fait bien plus de plaisir!..

Je vais demander à Ninie l'explication de ces mots, lorsque M. Bénin revient avec trois bouteilles dont chacune a un cachet différent. Il nous verse du cachet vert, en disant :

— Goûtez-moi cela... tous les trois sont fameux... vous choisirez...

— Nous boirons des trois, dit Dubois.

Nous trinquons avec le cachet vert, puis avec le rouge, puis avec le jaune. M. Bénin ne nous fait grâce de rien, il prétend qu'il est trop heureux de recevoir chez lui le parrain de sa femme. Cependant Ninie me prend la main en me disant :

— Monsieur, vous allez venir voir ma maison, mon jardin, ma basse-cour...

— Volontiers, dis-je, tandis que Dubois s'assied à table avec Bénin, en disant :

— Nous, pendant ce temps-là, nous allons tâcher de nous décider entre les trois cachets... Mais je crois que le cachet jaune l'emportera...

Monsieur Bénin, je pense que vous laissez sans crainte votre femme se promener avec son parrain?

— Ah! monsieur!.. vous me faites injure!.. Dieu merci, je sais qui j'ai épousé! en prenant cette femme-là j'ai trouvé tout!.. tout absolument. Ma femme, va montrer notre propriété à ton parrain... Fais-lui voir tout ce que tu possèdes... Je t'y autorise... je dirai même plus, je t'y engage.

Ninie n'avait pas attendu la permission de son mari pour m'emmener, et déjà nous étions dans le jardin. Quand nous sommes seuls, elle me dit :

— Je suis bien contente que vous soyez venu dans mon auberge, mais devinez qui nous y logeons dans ce moment?..

— Des voyageurs, sans doute?..

— Quelqu'un dont la vue m'a donné un coup!.. Aussi, comme je l'ai reconnu de loin, je n'ai eu garde d'aller lui parler, et j'ai eu soin de ne pas être vue de lui... Quoique, au fait, il ne m'aurait peut-être pas reconnue; et puis une femme d'auberge!. il ne regarde pas ça, il est si fier!..

— Mais de qui donc parlez-vous, Ninie?

— De monsieur Adolphe, qui est arrivé ici une heure avant vous...

— Se pourrait-il!.. Jenneville est ici!..

— Oui... Adolphe... Jenneville... comme vous

voudrez... Il voyageait en chaise de poste avec une dame... sa femme à ce qu'il paraît; il s'est cassé quelque chose à leur voiture, ils ont été obligés de s'arrêter ici, et ils seront forcés d'y rester jusqu'à demain matin, parce que le charron n'aura pas fini avant.. Eh bien! monsieur Paul... qu'avez-vous donc.. comme vous pâlissez!..

Ce que je viens d'apprendre me cause une émotion dont je ne suis pas maître. L'idée que je suis encore près d'Augustine, renouvelle tous mes tourments, toutes mes douleurs. Ninie m'accable de questions, je sais que je puis me fier à son amitié, à sa discrétion; je m'assieds près d'elle, je lui conte mon amour pour Augustine et les événements qui nous ont séparés. Ninie est attendrie, elle me plaint, elle plaint surtout Augustine, elle me demande ce qu'elle peut faire pour moi. Je voudrais profiter du hasard qui me rapproche de cette femme adorée pour lui dire un dernier adieu, mais il faudrait éviter d'être vu par Jenneville, je serais désolé que ma présence causât quelques désagréments à sa femme.

— Où sont-ils maintenant? dis-je à Ninie.

— Dans une chambre où l'on va bientôt leur servir à dîner...

— Pensez-vous qu'ils aient pu nous voir entrer dans cette maison?

— Non, les fenêtres de la pièce où ils sont,

donnent sur le potager là-bas; ensuite, comme madame a dit qu'il leur fallait deux chambres et deux lits, on leur prépare deux jolies pièces au second, qui donnent l'une dans l'autre.

— Fort bien.. Donnez-nous une chambre d'un autre côté. Sans doute, après son dîner, Jenneville descendra... il faut, ma chère Ninie, qu'on trouve alors le moyen de remettre à sa femme ce papier... sur lequel je vais tracer quelques mots.

— Soyez tranquille... je m'en charge... je trouverai bien l'occasion, les maris ne sont pas toujours là!..

J'écris ces mots avec un crayon :

« Le hasard m'a conduit en ces lieux, mais » je ne les quitterai pas sans vous dire un der- » nier adieu; j'attends cette grâce pour prix de » mon obéissance à votre dernière prière. Cette » nuit, pendant le sommeil de votre époux... » dans la salle basse... en présence de la maî- » tresse de cette auberge à qui je puis me fier et » que vous reconnaîtrez sans doute... si vous me » refusez... vous ne m'avez jamais aimé... »

Je donne le papier à Ninie qui le cache dans son sein, en me disant :

— Je vous promets qu'elle l'aura.

Nous retournons à l'auberge, j'ai hâte d'emmener Dubois dans notre chambre, car je tremble que Jenneville n'aperçoive l'un de nous.

Nous avons été près d'une heure absents, ces

messieurs ont presque vidé les trois bouteilles, et Dubois me regarde en faisant des cornes par dessus la tête de Bénin. Je lui prends le bras et l'entraîne :

— Montons à notre chambre, dis-je, il est temps de penser à dîner...

— Diable! mon petit, il paraît que tu as faim... je conçois... on me laisse une heure à déguster avec le mari... C'est pas bête!.. Monsieur Bénin, faites-nous un bon dîner, le parrain de votre épouse est sur les dents!

— Soyez tranquille, messieurs, je vais vous restaurer! . je vais au four...

Ninie nous fait conduire dans une chambre à deux lits qui est au fond d'un corridor au premier. Là, Dubois va continuer ses plaisanteries, j'y mets un terme en lui apprenant la véritable cause de mon trouble.

— Que le diable emporte Jenneville! s'écrie Dubois, il avait bien besoin de venir dans cette auberge avec sa femme, pour te mettre encore le cœur à l'envers... Songe que tu vas te marier..

— Je songe qu'Augustine est ici, et que je ne la laisserai pas partir sans lui avoir parlé un moment...

— C'est ça... nous allons retomber dans la tragédie.

— Dubois, je ne te demande qu'une grâce, c'est de ne point sortir de cette chambre, jusqu'à ce que Jenneville soit couché.

— Comme c'est amusant!.. et qu'est-ce que ça me fait à moi, d'être vu par Jenneville?..

— Alors il dira lui-même à sa femme que nous sommes ici, et elle ne m'accordera pas l'entrevue que je lui demande.

— Elle fera bien...

— Si tu te montres à Jenneville, je retourne à Paris, je ne me marie plus...

— Hum!.. mauvaise tête!.. Allons, on restera ici, puisque ça t'arrange; mais au moins, qu'on nous serve un bon dîner, et qu'on nous fasse un bon feu, car on gèle au Soleil d'Or!

Ninie vient elle-même mettre notre couvert. Sa servante nous fait du feu. Il est déjà nuit, car au mois de novembre les jours ne sont plus longs, mais nous nous mettons à table, et je promets à Dubois d'y rester aussi long-temps qu'il le voudra.

M. Bénin s'est surpassé : notre dîner est fort bon. De temps à autre, Ninie vient s'assurer s'il ne nous manque rien. Alors je la regarde pour savoir si ma commission est faite, un petit signe de tête me dit que non. Au dessert, M. Bénin vient nous trouver, je le force à prendre place à table près de nous; il est tellement sensible à cet honneur, qu'il va chercher une bouteille de vieux malaga qu'il gardait pour le jour de la naissance de son premier-né, quoique sa femme ne soit pas enceinte.

Enfin, Ninie, en entrant dans notre chambre,

m'a fait un petit signe que j'ai compris : mon billet est remis, maintenant je voudrais qu'il fût déjà l'heure de se coucher. Heureusement, dans un village, on ne veille pas tard. A force de boire et de causer, Dubois et M. Bénin commencent à s'embrouiller dans leurs histoires.

— Va te coucher, mon ami, dit Ninie à son époux, va, tu dois être fatigué, et il faut se lever de bonne heure ici ; moi, je vais jeter encore un coup-d'œil partout, savoir si ce monsieur et cette dame n'ont besoin de rien, puis je te rejoindrai.

— Tu as raison, ma femme, dit Bénin, en prenant une lumière. J'ai fait plus de cent boulettes aujourd'hui, et ça échauffe... Messieurs, bonne nuit, j'espère que le parrain de mon épouse me fera l'honneur de bien dormir chez moi.

En disant cela, M. Bénin nous salue, puis s'éloigne, en chancelant un peu.

Dubois ne demande qu'à en faire autant que M. Bénin, Ninie me dit bonsoir, en me faisant un signe d'intelligence, et nous laisse. Dubois se couche en me souhaitant une heureuse entrevue, et au bout de quelques minutes il est endormi.

Je sors doucement de ma chambre, je ne prends pas de lumière, et je descends dans la salle basse, où je trouve Ninie seule.

— J'ai déjà envoyé coucher mes domestiques,

me dit-elle, afin que personne ne s'aperçoive de votre entrevue avec cette dame.

— Croyez-vous qu'elle viendra, Ninie?

— Quant à cela, je l'ignore; j'ai profité d'un moment où son mari venait de descendre, je suis entrée dans sa chambre, elle ne m'avait pas encore aperçue, elle m'a regardée avec attention, et paraissait chercher où elle m'avait déjà vue. Après lui avoir demandé, bien poliment, si elle n'avait besoin de rien, je lui ai présenté votre papier, en lui disant: Madame, un voyageur, qui est ici, m'a priée de vous remettre cela. Elle l'a pris, l'a lu, puis est devenue si pâle, si tremblante, que j'ai cru qu'elle allait perdre connaissance; enfin, elle m'a dit à voix basse: Il est donc ici?.. Moi, j'allais lui répondre et la supplier de vous accorder l'entrevue que vous lui demandez, mais alors j'ai entendu du bruit, son mari revenait, et je me suis sauvée bien vite par une autre porte, de peur de le rencontrer.

— Ainsi nous ne savons pas si elle viendra!

— Oh! je crois bien que oui... Est-ce qu'on peut vous refuser quelque chose, à vous!..

— Cette femme-là m'a toujours tout refusé, Ninie!

— C'est drôle! vous dites qu'elle vous aime pourtant.

Ninie me quitte pour aller s'assurer si tout est bien fermé et en ordre dans son auberge. Je

m'assieds dans un coin de la salle, d'où mes yeux sont fixés sur une vieille horloge dont le tic-tac fait presque autant de bruit qu'un moulin. Une seule lampe éclaire cette grande pièce, mais je puis voir les aiguilles, c'est tout ce qu'il me faut.

Au bout d'une demi-heure, Ninie revient et s'assied près de moi, en me disant :

— Tout mon monde ronfle déjà !..

— Et là haut ?

— Ah ! dame, il y a toujours de la lumière dans les deux chambres... peut-être cause-t-on, peut-être lit-on ; car je leur ai vu des livres... Attendez, un peu de patience, on finira par se coucher.

— Et votre mari, Ninie, s'il s'aperçoit que vous n'êtes pas auprès de lui ?

— Oh ! il dort comme quatre !.. soyez tranquille ; d'ailleurs, il s'éveillerait, qu'il ne se permettrait certainement pas de venir voir ce que je fais.

Le temps se passe, nous n'échangeons que rarement quelques mots ; j'ai toujours l'oreille au guet, et Ninie sent bien que je n'ai pas envie de causer. Dix heures ont sonné, puis la demie... et personne.

— Elle ne viendra pas, dis-je en soupirant.

— Peut-être ; il faut attendre encore.

Dans un village rien ne trouble le calme de la nuit ; ce silence profond ne me permet pas même

d'avoir de fausses espérances. Onze heures viennent de sonner, les yeux de Ninie se ferment... elle n'attend pas un objet chéri. Je perds tout espoir... lorsqu'un bruit semblable au froissement d'une robe retentit à mes oreilles, je me lève, je cours écouter dans le corridor... on marche... j'entends des pas légers, mais qui s'approchent... mon cœur bat... C'est elle sans doute... Ninie, plus prévoyante que moi, s'avance avec la lampe... oui, c'est Augustine... c'est elle que je revois... c'est encore sur mon bras qu'elle se repose.

Elle est venue sans lumière, et cependant elle a hâté ses pas. A mon aspect, ses forces semblent l'abandonner, je l'ai soutenue dans mes bras, je la conduis dans la salle, je la fais asseoir, et me place près d'elle; Ninie sort, en disant :

— Je vais veiller près de vous, pour que vous n'ayez aucune crainte.

Nous sommes ensemble depuis quelques moments, et nous n'avons pas encore dit un mot. Je tiens les mains d'Augustine, sa tête est penchée sur sa poitrine, et elle verse des larmes, que je regarde tristement couler.

— Vous avez voulu me voir encore, me dit-elle enfin, me voici... Je n'ai pas cru devoir vous refuser cette légère faveur...

— Légère faveur!.. pouvez-vous nommer ainsi le plaisir que j'ai à me retrouver près de vous.. chère Augustine!.. Ah! pardon, madame, je sais que je ne dois plus vous appeler ainsi...

— Non, maintenant je ne suis plus libre... Hélas! je ne l'ai jamais été!.. si je m'en étais toujours souvenue, je serais plus heureuse aujourd'hui!..

— Comment pouvez-vous vous faire des reproches! vous!.. qui fûtes toujours fidèle à un homme qui vous avait abandonnée... qui n'est revenu à vous que lorsque...

— Monsieur Déligny, n'oubliez pas qu'il est mon époux...

— Ah! je ne le sais que trop... mais cela ne peut m'empêcher de vous adorer... Oui, madame, quoique n'ayant jamais obtenu la récompense de cet amour qui a fait mon tourment, je vous aimerai sans cesse!.. je ne vous oublierai jamais. Ah! ne vous fâchez pas... ne vous éloignez pas de moi!.. Songez que c'est la dernière fois que je vous vois... la dernière fois que je puis vous dire combien je vous aime... et que la faveur de vous parler de mes sentiments est la seule que vous m'ayez accordée!..

— Si j'avais pensé que vous dussiez me tenir ce langage, je ne serais pas venue à cette entrevue... A quoi bon renouveler nos peines?.. vous voulez donc que je me trouve encore plus malheureuse...

Elle porte sa main sur ses yeux; en ce moment un léger bruit se fait entendre dans le corridor. Augustine tressaille, et me dit :

— Il me semble qu'on a marché... Oh! mon

Dieu, si M. Jenneville m'avait entendue descendre... s'il venait savoir...

— Ne craignez rien... ce bruit vient de la maîtresse de l'auberge. Elle veille autour de nous... vous pouvez être tranquille... Que votre crainte n'empoisonne pas mon bonheur... Chère Augustine! quelle différence de cette entrevue avec la dernière que j'eus avec vous à Luciennes!..

— Ah! taisez-vous, je vous en prie, ne me rappelez pas ces moments qui ne doivent plus revenir... Vous alliez trouver votre père et vous marier?

— Oui, vous l'avez désiré, je veux vous satisfaire; mais ne pensez pas que cet hymen me fasse vous oublier... Je me marie... mais jamais mon cœur ne pourra éprouver pour une autre ce qu'il ressent pour vous...

— Paul!.. monsieur Déligny... que vous êtes cruel!.. Ah! je vous en prie, laissez-moi espérer que vous serez heureux!..

— Et vous, madame, vous alliez vous ensevelir dans une obscure retraite?

— Oui, je voulais que, pour nous y rendre, nous prissions les voitures publiques. . mais par suite de ses anciennes habitudes, M. Jenneville n'a pu s'y décider; il a loué une chaise de voyage, et c'est à cela que nous devons l'événement qui nous retient ici... L'habitation où nous allons nous fixer est loin du monde, et elle ne

m'en convient que mieux. Quel plaisir pourrai-je trouver maintenant au milieu d'êtres indifférents et légers, qui ne savent que tourner en ridicule les affections du cœur ! La solitude aura du charme pour moi, je pourrai tout à mon aise m'y livrer à mes souvenirs, y penser, y rêver à celui... aux personnes que je ne verrai plus.

— Et Juliette, ne la reverrez-vous jamais ?.. Ne saurai-je pas au moins par elle comment vous vous trouverez dans votre nouvelle demeure ?

— J'écrirai souvent à Juliette, je lui dirai tout ce que je ferai... Elle m'en a priée... Si vous la voyez, vous pourrez par elle avoir quelquefois de mes nouvelles.

— Si je la vois !.. ah ! ce sera mon seul bonheur... avec elle, au moins, je puis parler de vous, je puis lui conter mes pensées, mes peines, elle ne me force pas au silence quand je lui parle de mon amour pour vous... et je lui en parle sans cesse !.. Ah ! je vous en prie, écrivez-lui souvent... et que, parfois, un mot échappé de votre plume me prouve que je ne suis pas tout-à-fait oublié !..

Elle ne répond pas, mais sa main est tombée dans la mienne, et une légère pression me dit qu'elle m'a compris. Je pose sur mon cœur cette main chérie, nous ne nous parlons plus, mais quels mots pourraient rendre ce que nous éprouvons en ce moment !

Enfin Augustine se lève en murmurant :

— Il faut nous quitter...

— Déjà !..

— Plus nous resterons ensemble, et plus nous aurons de peine à nous séparer... Mon ami, ne me privez pas du peu de courage qui me reste... laissez-moi m'éloigner... je sens qu'il est temps..

— Adieu donc... mon cœur se brise. Quoi !.. c'est pour jamais que je vous quitte... je ne verrai plus ces yeux dont l'expression fait battre mon cœur de plaisir !.. je n'entendrai plus cette voix chérie !.. Augustine, penserez-vous à moi ?..

— Il me le demande... ô mon Dieu !.. il ne voit pas tout ce que je souffre... Adieu... si vous avez quelque pitié de moi, ne me retenez plus...

Elle s'est élancée dans le corridor. Je prends la lampe pour l'éclairer, et nous apercevons, à quelques pas de là, Ninie endormie profondément sur une chaise.

— Vous le voyez, me dit Augustine, voilà comment on veillait sur nous... heureusement on ne m'a pas entendue descendre... Adieu... adieu !..

Sans attendre ma réponse, elle monte légèrement par l'escalier du fond. C'en est fait... je ne la vois plus !.. Je réveille Ninie, et je regagne tristement ma chambre.

—

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Rencontre imprévue.

Je me suis jeté sur un siége, ma douleur s'exhale en plaintes, en murmures; j'accuse le sort, l'amour, j'accuse Augustine elle-même; dans mon désespoir je trouve qu'elle a montré de la barbarie à mon égard, et qu'elle ne devait pas me sacrifier à un homme qui l'avait abandonnée. De temps à autre je me lève, je marche à grands pas dans la chambre, en frappant du pied avec violence.

Réveillé à chaque instant par mes plaintes et le bruit que je fais, Dubois se retourne en proférant de son côté mille imprécations contre les amoureux. Puis, il se met sur son séant, m'engage à me coucher, commence un discours pour me faire entendre qu'en passant la nuit sans dormir j'aurai demain fort mauvaise mine pour arriver chez mon père; mais voyant que je ne l'écoute pas, il s'arrête au milieu de son sermon, m'envoie à tous les diables, et remet sa tête sur l'oreille.r

La nuit s'est passée ainsi. Je vois naître le jour, et avec les premiers rayons de l'aurore, il me semble que mon sang se calme, que ma tête devient moins brûlante. On dit que la nuit porte

conseil ; mais pour les malheureux ses conseils ne sont jamais favorables, tandis que l'aspect du jour, au contraire, chasse les tristes pensées, et rend plus de force à notre âme.

Je pense qu'Augustine m'a donné l'exemple du courage, que je dois l'imiter, et non m'abandonner à une faiblesse qui ne remédie à rien. J'ai d'abord l'idée de partir de grand matin avec Dubois, et de quitter ce bourg avant Jenneville et sa femme ; mais peut-être Jenneville se lèvera-t-il aussi de fort bonne heure; alors il pourrait nous rencontrer dans l'auberge ; je crois que le plus sage est de le laisser s'éloigner le premier, et de rester dans notre chambre jusqu'à son départ.

J'entends aller et venir dans la maison, déjà chacun se rend à son ouvrage; je reconnais la voix de Ninie qui gronde son mari sur sa paresse; puis ensuite celle de Bénin qui demande excuse à sa femme. Bientôt on frappe doucement à notre porte : c'est Ninie qui s'informe si nous sommes éveillés.

J'ouvre à notre gentille hôtesse, tandis que Dubois se frotte les yeux en disant :

— Si nous sommes éveillés !.. demandez-nous plutôt si nous avons dormi !.. Voilà un homme qui a passé la nuit à ébranler votre plancher, en le bourrant de coups de talons !.. Il se vengeait sur les carreaux de la perte de sa belle !.. il n'a pas pour un liard de philosophie !.. Dormez donc

auprès d'un gaillard qui joue toute la nuit *les fureurs de l'amour !*

— Allons, Dubois, calme-toi, je serai plus raisonnable dèsormais...

— Oh! c'est égal, tu ne me rattraperas pas à être ton camarade de lit.

— Ninie, pensez-vous que .. ce monsieur et cette dame partiront bientôt ?..

— Mais, oui, leur voiture est réparée, et quand ils auront déjeuné, je présume qu'ils s'en iront. Le monsieur est déjà descendu se promener au jardin pendant qu'on prépare leur déjeuner.

— Il suffit... dès qu'ils seront partis, venez nous le dire, je vous en prie...

— Oui, monsieur... Oh! vous les entendrez bien d'ailleurs.

— C'est-à-dire, s'écrie Dubois, que tu vas encore me faire rester en prison dans cette chambre, jusqu'à ce que monsieur et madame soient partis... c'est agréable de voyager avec toi !..

— Nous allons déjeuner d'abord... pendant ce temps ils partiront.

— Madame Bénin, un déjeuner copieux, s'il vous plaît; j'ai infiniment d'appétit chez vous.

Ninie va s'occuper de notre déjeuner. Dubois se lève, moi, je m'approche de notre fenêtre qui donne sur la cour; je n'ose pas me mettre en dehors à la croisée, mais en tirant un coin du rideau, je puis, sans être vu, voir entrer et sortir dans l'auberge.

On nous apporte notre déjeuner, et je viens de me mettre à table, lorsque j'entends des coups de fouet et le bruit d'une voiture qui s'arrête devant l'auberge; je pense que c'est celle qui va emmener Augustine, et je cours regarder au carreau de la fenêtre pour la voir encore une fois, mais je me suis trompé. Ce sont de nouveaux voyageurs qui viennent d'arriver. Je vois deux postillons, un jockey, un valet de chambre; puis un monsieur, dont la tête est couverte par une large casquette de voyage, descend de la voiture, enveloppé dans un vaste manteau, et entre dans la maison. Je retourne déjeuner près de Dubois, ce nouveau venu ne m'intéresse pas.

Au bout de quelque temps, M. Bénin entre dans notre chambre, nous salue respectueusement, s'informe de ma santé, puis accepte un verre de vin que Dubois lui présente, en disant :

— J'espère que ça va joliment, mon auberge!..

— Oui, il paraît qu'il vient de vous arriver encore du monde.

— Je crois bien!.. et du monde qui fera de la dépense, j'ai vu ça tout de suite!.. C'est un homme de la haute volée; c'est peut-être un prince qui voyage incognito, avec son valet de chambre... Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est un personnage *considérable!*.. Aussi, ça fait un embarras!.. faut entendre ça... et le valet donc! La plus belle chambre pour monsieur... A déjeuner

ce que vous aurez de meilleur ; peu nous importe le prix, pourvu que nous soyons contents !.. Hein ? dites donc ! c'est du style ça ; aussi vous entendez ben que je vais lui faire un vol-au-vent comme il n'en aura jamais mangé de sa vie... Par exemple, il attendra un peu !.. mais, dame, tant pis... faut que mon four chauffe !..

— Ce monsieur et cette dame qui ont couché ici, déjeunent-ils ?

— Ah ! mon Dieu, vous m'y faites penser... je les oubliais... Leurs petits pieds que je n'ai pas encore mis sur le gril... mais aussi, ce nouveau venu m'a tellement occupé...

— Allez donc, M. Bénin, il ne faut pas négliger ainsi vos autres voyageurs.

— C'est vrai, mon parrain... Je vous demanderai la permission de vous nommer ainsi... par effigie pour ma femme, si ça ne vous blesse pas.

— Nullement, M. Bénin.

— Je vais mettre mes pieds sur le gril... Mais tenez, entre nous, je vous avouerai mon faible... les gens qui ne veulent pas manger de pâtisserie, moi, je n'ai aucun zèle pour les servir ; ce monsieur et cette dame n'ont pas seulement voulu goûter un de mes petits pâtés... ça m'a choqué... Tandis que le nouveau venu aura pour son déjeuner un vol-au-vent, des petits pâtés, une tourte et un flanc !.. Voilà un homme qui sait vivre... Au revoir, mon parrain.

M. Bénin nous a enfin quittés, et nous al-

lons terminer notre déjeuner, lorsque j'entends dans la cour une voix bien connue, c'est celle de Jenneville ; il crie, il se plaint de la lenteur qu'on apporte à le servir. Je me suis rapproché de la fenêtre que j'entr'ouvre et je puis entendre tout ce qui se dit dans la cour.

— En finirez-vous de me donner à déjeuner... depuis une heure que nous attendons !

— Monsieur, je vous demande pardon, mais mon four n'était pas chaud.

— Qu'ai-je besoin de votre four pour des côtelettes et des petits pieds ?

— Monsieur, c'est juste... mais il vient de nous arriver un nouveau voyageur... un grand personnage auquel il faut de la pâtisserie, et ça nous occupe tant...

— Que m'importe à moi qu'il arrive d'autre monde ?.. Mon argent ne vaut-il pas celui de votre grand personnage ?

— Monsieur, oui, mais...

— Mais vous êtes un insolent.

— Monsieur, je...

— Je suis pressé de quitter votre bicoque, songez à me servir avant qui que ce soit.

Je ne sais ce que Bénin va répondre à Jenneville qui continue à se promener avec colère dans la cour, lorsque survient un nouveau personnage, c'est le voyageur arrivé en dernier.

— Eh bien ! l'aubergiste, me servez-vous ? dit-il en frappant sur l'épaule de Bénin : celui-ci

fait une profonde salutation en assurant qu'on sera content, et court à sa cuisine.

La voix du nouveau venu m'a frappé, elle a également frappé Jenneville; j'écarte les rideaux pour regarder ce voyageur, et sa tête n'étant plus couverte d'une énorme casquette, il m'est facile de reconnaître dans cet homme qui voyage avec tant de luxe, le fripon qui m'a emporté trente mille francs. Jenneville, qui a aussi reconnu Blagnard, se place au-devant de lui, au moment où celui-ci allait entrer dans le jardin. M. Blagnard paraît d'abord un peu déconcerté, mais bientôt il se remet, et salue Jenneville comme lorsqu'il nous invitait à dîner.

— Eh!.. je ne me trompe pas!.. c'est ce cher Jenneville... parbleu, je ne m'attendais pas à avoir le plaisir de vous rencontrer dans ce village!..

— C'est donc vous, monsieur, qui voyagez avec tant de faste et qui êtes cause que je ne puis parvenir à être servi!..

— Avec faste, mon cher, mais pas du tout, une simple berline de voyage... deux postillons... c'est pour aller plus vite... il faut bien faire ses affaires... Mais pardon... je suis un peu pressé... il faut que je sois à Paris avant midi, et je vais voir...

— Un moment, faquin, nous avons d'abord des comptes à régler ensemble.

La voix de Jenneville est devenue foudroyan-

te, j'avance un peu la tête et je vois que la colère étincelle dans ses yeux. Blagnard a pâli; cependant il tâche de conserver son ton léger en répondant :

— Ha çà, que signifie cet air terrible, mon cher Jenneville... à qui diable en avez-vous ?

— Trève de plaisanteries, elles ne sont plus de saison ; vous m'avez emporté quatre-vingt mille francs ; vous êtes cause que pour réparer cette perte, j'ai vendu, engagé le reste de mes biens, c'est à vous enfin que je dois ma ruine : Il faut me rendre ce que vous avez à moi.

— En vérité, je ne conçois point vos reproches !.. l'ai déposé mon bilan, ce n'est pas ma faute si mes affaires ont mal tourné... j'y ai perdu bien plus que vous, moi !.. je suis bien plus à plaindre !..

— A plaindre !.. et vous voyagez comme un seigneur, et vous avez jockey, valet de chambre !.. vous êtes un fripon !..

— Monsieur !..

— Vous êtes un fripon, vous dis-je !..

— Apprenez que tous les jours on dépose son bilan, et que cela n'empêche pas ensuite de recommencer d'autres affaires !..

— Oui, les misérables comme toi ; mais les gens qui ont de l'honneur, ne doivent-ils pas, dès que la fortune leur redevient favorable, rembourser les malheureux qu'ils ont souvent réduits au désespoir ?

— Monsieur, tout cela regarde les syndics!. Pardon, mais je n'ai pas le temps de...

— Non, drôle, tu ne partiras pas ainsi...

Jenneville a saisi Blagnard par le bras, il le lui secoue rudement en lui disant :

— Il me faut mon argent...

— Vous êtes fou, monsieur ; point de violence, ou je saurai bien...

— Misérable, tu oses me menacer !..

En ce moment, cédant à sa fureur, Jenneville applique à Blagnard un soufflet dont le bruit retentit jusqu'au fond de notre chambre ; Dubois en saute sur sa chaise en s'écriant :

— En voilà un qui est vigoureux.

Blagnard est devenu furieux à son tour, je n'entends plus que quelques mots, dits d'un ton plus bas :

— Vos pistolets... là-bas... je vous attends.. hâtez-vous.

Ils vont se battre, je n'en puis douter, je reviens éperdu vers Dubois en lui disant :

— Ils vont se battre !..

— Qui ça ?

— Jenneville et Blagnard.

— Bah ! comment ! ce voyageur ?

— C'est Blagnard, il est monté chercher ses pistolets, et bientôt...

— Eh bien ! laisse-les se battre !.. ça ne nous regarde pas !..

— Non, je ne puis souffrir ! . ce Blagnard m'a volé aussi, et je veux...

— Allons, voilà une belle idée à présent, ne vas-tu pas t'en mêler, toi ? S'il fallait se battre avec tous ceux qui nous doivent de l'argent, on n'en finirait pas!

Je ne réponds plus à Dubois, mais j'ouvre ma valise et j'en sors mes pistolets. Dubois, qui s'aperçoit de ce que j'ai fait, court au-devant de moi et se jette dans mes bras au moment où je veux sortir.

— Où vas-tu ?

— Laisse-moi, Dubois...

— Je ne veux pas que tu sortes ..

— Laisse-moi, te dis-je...

— Encore une fois, ne te mêle pas de cette querelle... songe d'ailleurs qu'il ne faut pas que Jenneville te voie... que tu vas compromettre sa femme...

— Je dois maintenant veiller sur son époux, ou le venger... laisse-moi, ou crains toi-même ma colère...

Je suis parvenu à me débarrasser de Dubois en le jetant sur le plancher, je sors précipitamment, je descends... mais Jenneville n'est plus dans la cour, je ne rencontre que Ninie, à laquelle mon agitation, mes armes, causent une vive frayeur.

— Ninie... où sont-ils... les avez-vous vus ?

— Qui donc cela, monsieur ?

— Jenneville et ce nouveau voyageur ?

— Ils viennent de sortir...

— Grand Dieu ! et par où... de quel côté ?

— Tenez, ils ont pris par là... derrière notre jardin...

— Ah ! puissé-je arriver à temps !..

— Mais qu'est-il donc arrivé, monsieur ?

Je ne réponds plus. Je m'élance dans le chemin qu'elle m'a indiqué, je regarde au loin... je ne les aperçois pas... mais des touffes d'arbres, des buissons me les cachent peut-être. Grand Dieu ! j'entends un coup de feu... c'est à gauche... courons... un second coup frappe bientôt mon oreille et achève de me guider... c'est dans ce sentier...

Je cours... un homme passe en fuyant près de moi... c'est Blagnard !.. O ciel ! et Jenneville !..

Je veux arrêter Blagnard... je l'appelle... il est déjà loin... Ah ! dans ce moment, je ne dois songer qu'à secourir sa victime.

Je m'élance dans un chemin ombragé d'arbres, et je n'ai pas fait trente pas que j'aperçois Jenneville étendu sur la terre. Je cours à lui... le malheureux est inondé de sang !.. La balle lui a traversé la poitrine... O mon Dieu ! comment le secourir !.. Je prends sa tête, je la soulève, je la pose sur mon genou... j'appelle, je crie, je demande des secours, et avec mon mouchoir je tâche d'arrêter le sang qui coule de sa blessure.

Mais j'entends du bruit, des cris, des pas précipités... c'est Dubois .. ce sont tous les habitants

de l'auberge... Augustine est avec eux... Ah! malheureuse! pourquoi l'a-t-on laissé venir ici!

En un moment ils sont près de moi. Augustine s'est jetée à genoux, elle m'aide à soutenir son époux; elle ne jette point de cris, mais deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux. Enfin Jenneville entr'ouvre la paupière... il regarde sa femme, puis ses yeux se portent sur moi; il me tend la main en me disant:

— Je vous savais ici... mon ami... je suis bien aise de vous revoir encore...

Nous voulons essayer de l'emporter, on veut mettre un appareil sur sa blessure, il repousse tous les secours en disant:

— C'est inutile... le coup est mortel... je sens que je n'ai plus que quelques instants à vivre... laissez-moi parler à ma femme et à mon ami...

Il fait signe aux gens de l'auberge et aux villageois de s'éloigner; Augustine et moi restons seulement près de lui; Augustine tient sa main qu'elle baigne de larmes, et moi je soutiens sa tête contre ma poitrine. Jenneville rassemble le peu de force qui lui reste pour nous parler encore; c'est d'abord à sa femme qu'il s'adresse:

— Ma chère Auguustine, je ne mérite pas vos regrets... j'ai fait votre malheur... tandis que je pouvais près de vous passer une si douce vie!..

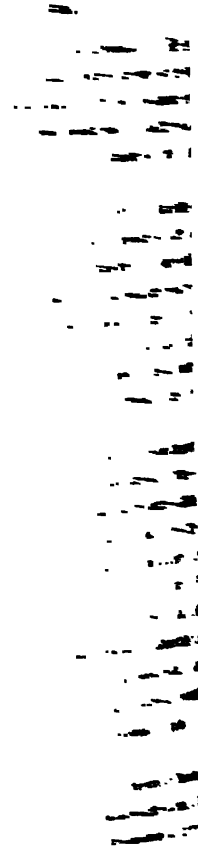
Je sais que malgré mes torts vous me fûtes fidèle!.. cette nuit... je vous avais suivie... et j'ai entendu votre conversation avec Déligny... Adieu, mes amis, ne me pleurez pas... Paul, rendez-la heureuse... faites-lui oublier les chagrins que je...

Il n'en peut dire davantage, ses yeux se ferment pour toujours. En s'apercevant que son époux n'est plus, Augustine a perdu connaissance; Dubois la prend dans ses bras et la porte à l'auberge, tandis qu'aidé de quelques paysans, j'y fais aussi transporter le corps du malheureux Jenneville.

En arrivant à l'auberge, mon premier soin est de m'informer de Blagnard; mais il est reparti depuis long-temps, il a semé l'or pour que l'on attelât plus vite ses chevaux. Tout ce qu'on peut me dire, c'est qu'il a pris la route de Paris; quelque part qu'il se cache, j'espère parvenir à le découvrir.

On sent bien que je ne songe plus à me rendre chez mon père!.. Cet événement inattendu fait naître en mon âme tant de nouvelles pensées... mais en ce moment je rougirais de m'y livrer. Je ne veux même pas me présenter devant Augustine. Cependant elle ne peut rester en ces lieux; je pense que c'est auprès de Juliette qu'il lui sera plus doux de se retrouver, et je charge Dubois de l'y conduire.

La voiture qui l'a amenée est prête, Dubois et



...hes. Il sait que depuis ce temps madame ...eville est restée chez son amie. ...-je la voir?.. Non, je ne le dois pas encore, ...x respecter sa douleur... Elle me saura ...ailleurs de la privation que je m'impose. ...Contenterai de faire demander de ses ...lles.

...l est quelqu'un que je veux voir, que je ...ouver, c'est ce misérable Blagnard. Pen... ...sieurs jours je ne cesse point de le cher... ...e veux que Dubois m'aide dans mes per... ...ns; mais Dubois, qui devine pourquoi ...x trouver ce fripon, prétend qu'il s'est ...en Sibérie, et qu'il est inutile de le ...r.

...six semaines que je suis revenu à Paris, ...e tous les jours savoir des nouvelles d'Au... ..., mais je veux que trois mois se soient ...avant de me représenter devant elle. ...dit que je recommence à faire des bêtises, ...j'attendrai qu'elle se soit remariée pour ...voir. Moi, je sens bien que je ne puis pas ...ouver près d'Augustine; sans lui laisser ...n amour, et il me semble qu'il est encore ...pour lui en parler.

...ir, en sortant de dîner avec Dubois, nous ...rons Jolivet, que je n'avais pas vu depuis ...ps. Après les premiers compliments, ..., suivant son habitude, à nous parler de ...os, il se plaint, il prétend que son ar-

gent ne lui rentre plus. Un de ses débiteurs vient encore de mourir.

— A Sainte-Pélagie ? dit Dubois.

— Non... à l'hôpital... Oh ! celui-là, ce n'était pas la peine de le faire mettre en prison, il n'y avait rien à en espérer !.. Vous l'avez connu, messieurs; c'est cet homme qui faisait tant d'embarras !.. qui ne voulait pas manger d'omelette soufflée, parce que c'était trop classique !.. Apparemment qu'il a trouvé plus romantique de mourir à l'hôpital...

— De qui donc parles-tu ?

— Eh parbleu, de M. Blagnard !

— Blagnard est mort !.. mort à l'hôpital ! il y a six semaines, je lui ai vu encore deux domestiques.

— Qu'il ne payait pas sans doute. Ce qu'il y a de certain, c'est que deux jours avant sa maladie, il avait joué et perdu tout ce qu'il possédait, si bien que le maître de l'hôtel où il logeait n'a pas jugé à propos de le faire soigner chez lui.

— Blagnard est mort ! s'écrie Dubois, ça fait deux duels de moins; car Déligny voulait se battre avec lui, et certainement, comme je lui aurais servi de second, j'aurais aussi dit deux mots à ce fripon... mais après tout, j'aime autant que ça se soit passé comme ça.

N'ayant plus à m'occuper de venger Jenneville, je suis tout au plaisir que je me promets en revoyant Augustine. Les trois mois sont

écoulés enfin, et je me présente chez elle. Je la revois! Un seul de ses regards me paie de cette longue attente. Augustine est trop franche pour cacher le plaisir qu'elle éprouve à me revoir. Son cœur ne sait point feindre ces douleurs qui ne peuvent naître de la perte de quelqu'un qu'on n'aimait plus. Nous ne parlons pas d'amour, mais nous savons bien que nous nous aimerons toute la vie.

Augustine continue d'habiter chez Juliette, jusqu'au retour de la belle saison. Maintenant je la vois chaque jour... Pourquoi nous priverions-nous à présent du bonheur d'être ensemble?

Lorsque le mois de mai a rendu aux champs leur parure, Augustine retourne à Luciennes. C'est là, c'est dans cette campagne chérie que je devais obtenir le prix de mon amour. Ces bosquets, ce bois touffu, témoins de mes soupirs, le sont maintenant de mon bonheur! Augustine est à moi.. elle sera ma femme... J'ai écrit à mon père... Il a bien fallu qu'il consentît; d'ailleurs, Augustine a mille écus de rentes; avec ce qui me reste, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour vivre heureux?

Elle est ma femme, enfin. Je l'ai conduite chez mon père qui l'a trouvée charmante, et m'a fait compliment de mon choix. Augustine sait se faire aimer de tout le monde, et ne veut aimer que moi. Nous habitons Paris l'hiver, et,

l'été, nous ne quittons pas Luciennes. Juliette vient nous voir souvent, elle est heureuse de notre bonheur. Dubois vient aussi quelquefois nous conter ses fredaines, et ma femme excuse ses folies, en faveur de son bon cœur.

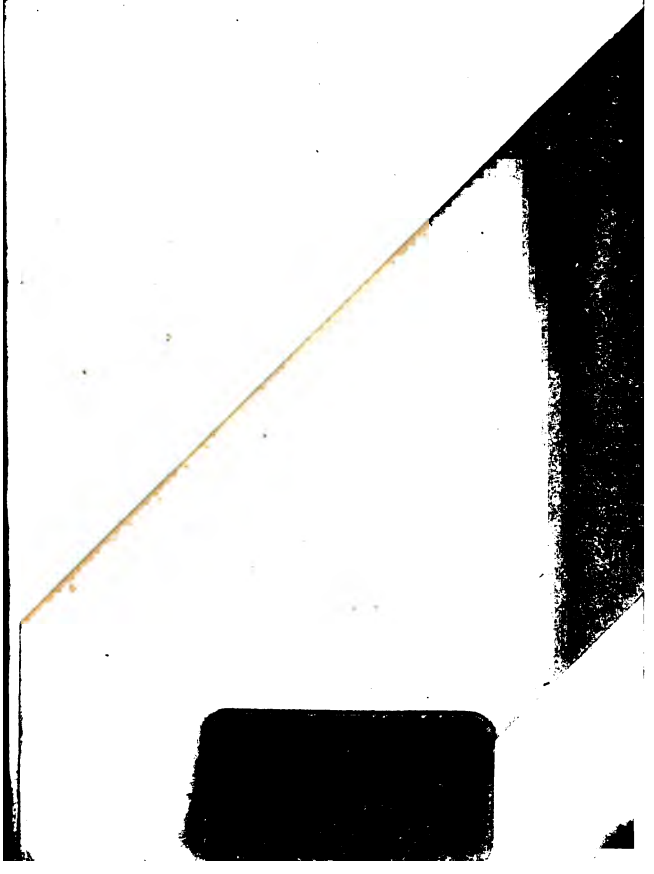
FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Le mari chez l'amant. 5
II. Quinze jours à passer. 18
III. L'amour et les champs. 36
IV. Le mari chez sa femme. 68
V. Un ami et une amie. 79
IV. L'auberge du Soleil d'Or. 96
VII ET DERNIER. Rencontre imprévue. . . 127

FIN DE LA TABLE.

FEB 2 9 1932

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06579 4151